

LA VENGEANCE D'UNE REINE

FIT UN ROI

Soufflant en dix-neuf épisodes, un vent d'aventure, surprenante, instructive, édifiante peut-être, nous plonge dans l'Angleterre du seizième siècle, sous le règne d'Elizabeth première (1533-1558-1603).

Une cour brillante, un orgueil démesuré, la passion des intrigues et les intrigues de la passion, la haine de la romanité, une ambition omniprésente : Elizabeth eut un règne de tourbillon, de grandeur, de rancune ; un règne qui fit germer à l'envi la « semence de chrétiens » et qui a révélé des héros à jamais célèbres.

L'aventure se déroule en marge de ce tourbillon. En marge ? Voire...

Adaptation de l'ouvrage d'ÈVE BAUDOUIN paru en 1935 sous le titre

Dans les cachots de la Tour de Londres

dans la collection « La grande aventure » aux éditions Bloud-et-Gay.

CHAPITRE I

PHILIP, FILLEUL DE ROI

1557. Le règne de Mary Tudor, fille légitime d'Henri VIII, s'approchait de la fin. La restauration du catholicisme en Angleterre, entreprise pour effacer le règne schismatique du père de la Reine et le règne hérétique d'Édouard VI son demi-frère, échouera : bientôt la demi-sœur de Mary Tudor, Elizabeth, montera sur le trône ; par le sang et l'intrigue, elle ancrera définitivement (?) le royaume d'Angleterre dans la séparation d'avec l'Église romaine.

Mais pour l'instant, en ce jour d'été, le luxueux quartier de Londres construit à l'ouest de la ville, non loin de l'abbaye de Westminster, s'animait d'un mouvement inusité.

La population de Londres ne se répandait guère, à moins d'événements piquant sa curiosité, dans les voies quasi réservées du Strand ou de Whitehall, proches du vieux monument de Charing Cross : ce n'était point quartier d'échoppes ni de marché que ce faubourg aux longues constructions, dont les toits, émergeant au-dessus d'interminables murailles, détachaient leurs cheminées monumentales parmi les frondaisons des jardins descendant jusqu'à la Tamise.

Mais que, des poternes encadrées de communs jaillissent à grand fracas quelque carrosse branlant de tous ses ornements, et, des bords du fleuve ou des rues rejoignant le centre de la ville, accouraient les badauds, voire les rôdeurs, ces « sans-maître » si nombreux à l'époque et toujours au guet de l'aumône à quêrir ou du mauvais coup à commettre.

Attirés ce jour-là, comme les mouches autour du gâteau de miel, par l'aspect inhabituel d'une cour large ouverte sur le Strand, les curieux recueillaient alentour les commentaires des valets groupés aux porches des nobles maisons d'York et de Worcester. Le personnel du Palais d'Essex, le plus proche de la fameuse cour, était particulièrement entouré, en dépit des mépris, quolibets et bourrades qu'il ne ménageait point aux passants assez osés pour s'aventurer entre les vantaux écartés.

— Je vois ! Je vois tout ce qui se passe derrière les murs de l'Hôtel de Bath ! cria un gamin, perché sur la clôture du chemin de Milford, le long de la propriété. Je vois des carrosses à dorures, tout prêts à sortir dans le Strand, et des chevaux habillés comme des seigneurs, en vérité !

— La vérité c'est que je vais te tirer en bas par les jambes. Descends, roquet !

À cette réplique, un valet d'Essex au poil roux ajouta, tourné vers l'intendant dont la panse tendait les vêtements sombres :

— Ils en sont encore à l'Hôtel de Bath, les stupides !

— Eh garçon ! comment cette plèbe saurait-elle que la vieille demeure des évêques de Bath appartient aujourd'hui aux très nobles comtes d'Arundel, dont le descendant vient de faire son entrée en ce monde ? Cette populace ne peut être instruite ainsi que les gens de haute maison des choses de la noblesse.

— Est-ce donc une naissance, questionna un déchargeur de la Tamise, qui cause à l'Hôtel de Bath... je dis au Palais d'Arundel, tout ce branle-bas ?

— C'est un baptême, mon garçon. Un baptême comme jamais n'en recevra ton clampin de fils si, par un tour du diable, ta femme te donne un rejeton à ta ressemblance.

L'homme ne se fâcha point, résigné à subir, pour être renseigné, l'habituelle insolence des laquais de maison. Il grogna seulement : « Un baptême, c'est toujours un baptême. »

L'intendant ventru le foudroya.

— Homme imbécile ! Entendis-tu parler souvent d'un baptême présidé par la Reine et d'un baptisé dont le parrain n'est autre qu'un Roi ?

— En vérité ! s'exclamèrent des laquais, moins informés que le sieur intendant.

— Ouvrez les yeux et sachez observer, fit celui-ci dans sa condescendance. Est-ce en la chapelle de la Maison d'Arundel, dont le clocheton vous apparaît au fond des cours, que va recevoir le baptême le jeune Philip, futur comte de Surrey, fils du duc de Norfolk et de dame Mary Fitzalan, héritière des comtes d'Arundel ?

— En quelle chapelle ou église sera-ce donc ? questionna le rouquin d'Essex, pendant que les badauds écarquillaient les yeux devant tant de noms et de titres portant sur une tête d'enfant.

— Ce sera, mes amis, des mains de l'archevêque d'York en personne, en la chapelle royale de Whitehall !

Les laquais béèrent d'admiration. Parmi les manants, des bérets se soulevèrent.

— Whitehall, résidence de nos souverains !

— Whitehall, annexé à Westminster par notre Roi Henri VIII, de haute mémoire, qui s'en empara aux dépens de l'évêque Wolsey, ricana l'intendant. Cours donc, l'homme, cours de toute la vitesse de tes jambes, si tu veux voir, à respectueuse distance, le cortège pénétrer en la chapelle de la Reine Mary : car voici que sort du porche d'Arundel le carrosse du duc de Norfolk.

Les curieux, en effet, qui s'étaient glissés à l'entrée de la cour pour contempler le palais à grand toit, refluaient dans le Strand sous la rude poussée des valets faisant place au cortège et celui-ci, tournant brusquement sur la gauche, piquait, entre le double rang des riches propriétés, vers la résidence royale de Whitehall.

Baptisé en la chapelle royale ! Philip, voici pour vous un glorieux début d'existence ! Vous n'en avez pas conscience, étroitement serré dans les atours qui triplent la longueur de votre corps de bébé, mais le noble lord votre Père sent toute la valeur et toutes les promesses de ce privilège.

C'est vraiment, pour le quatrième duc de Norfolk, Thomas troisième, l'apogée du succès que cet honneur fait à son fils Philip. Tout jeune encore – il n'a que 21 ans – le duc Thomas se sait grandi de la haute lignée qu'il a derrière lui. N'est-il pas de sang royal, descendant de Thomas de Brotherton, fils d'Édouard I^{er} ? Et son grand-père ne fut-il pas, avant la naissance d'Édouard VI, prétendant éventuel à la couronne ? Mais, il faut bien le dire, la maison des Norfolk a connu dans ses membres, tous politiciens et soldats de marque, de dures fluctuations dans les faveurs du trône.

Debout devant les fonts d'or de Whitehall, autour desquels se groupe maintenant le cortège, Thomas évoque quelques souvenirs du passé : les services rendus à la couronne d'Angleterre par l'homme d'État Thomas I^{er}, deuxième duc de Norfolk ; la restauration de Thomas II dans ses biens, grâce à l'avènement de la Reine Mary, après la passagère disgrâce qui avait jeté ce troisième duc de Norfolk dans les geôles de la Tour de Londres. Avec plus d'émotion, il songe au sort tragique de son propre père, le brillant Henry Howard, comte de Surrey, mort trop tôt pour porter le titre de duc puisque son père lui survécut.

Henry, comte de Surrey, « le plus follement glorieux des enfants d'Angleterre » comme on le nomma en son temps ! Henry, courageux soldat, plusieurs fois ambassadeur, conspirateur un brin comme tous les Norfolk avant lui, brillant cavalier, gentilhomme querelleur et poète charmant... Henry, maréchal d'armée, qui s'amusait, en ses heures de loisir, à casser nuitamment à coups de sarbacane les fenêtres des maisons et des églises... Henry, fameux par ses traductions de Pétrarque et de Virgile et ses « Songes et Sonnets », comme par ses prouesses aux tournois... Henry qui, pour ne point perdre la faveur d'Henri VIII, dut assister, impassible, à l'exécution de la cinquième femme du Roi, sa propre cousine Catherine Howard...

Mêlé aux intrigues de cour, redouté à cause de ses titres mêmes, Henry, poursuivi de cabales, fut finalement accusé d'avoir voulu évincer Édouard VI, encore enfant, de la succession au trône d'Henri VIII. Conduit à la Tour, il fut décapité sur le sinistre échafaud de la Haute-Colline.

Heures angoissantes pour la fortune des Norfolk. De nobles têtes tombaient alors comme feuilles d'automne sur le billot de la Tour. Heures troubles, où la disgrâce était l'ombre inséparable de la faveur, dans l'inquiète atmosphère de la Cour d'Angleterre. Les intrigues pour le succès personnel se mêlaient étrangement aux luttes héroïques pour la défense des croyances religieuses – de ces croyances souvent imprécises, les bases de la doctrine anglicane étant encore mal établies.

Le bras ferme et l'habile politique de Mary Tudor sont parvenus à retenir les turbulences. Bien qu'élevé dans la religion nouvelle par la tante qui a pris soin de sa jeunesse, Thomas III s'est prudemment conformé aux usages catholiques pour se faire bien voir de cette Reine farouche. Avec sécurité, il lève les yeux et la regarde.

Car elle est devant lui, bienveillante sous l'emprisonnement de sa coiffe triangulaire dont le voile semble toujours de deuil. Aux côtés de Philippe II, Roi d'Espagne, elle préside au baptême de l'héritier des Norfolk et des Arundel.

À droite et à gauche de l'enfantelet vers lequel se penche Nicolas Heath, archevêque d'York et chancelier d'Angleterre, la marraine et le parrain prononcent les paroles qui, devant Dieu, les font les seconds parents du nouveau-né : la marraine, Lady Elizabeth, duchesse de Norfolk, grand'mère du baptisé ; le parrain, Philippe II, Roi d'Espagne, époux de la Reine Mary.

Est-ce l'éclat des fonts d'or, réflecteurs des petites flammes des cierges, ou le chatolement des bijoux portés par les princes ? Devant les yeux de Thomas III dansent en de folles envolées, dans un papillotement de gloire, des figures de rêve : les fées des contes jolis qu'appelaient toujours les baptêmes du temps jadis. Chacune à son tour, glissant sur ses voiles, survole un instant le nouveau-né et sa voix susurre, dans un tintement de clochette, une prédiction qui couvre le son des paroles sacramentelles prononcées par le prêtre.

— Philip Howard, futur duc de Norfolk, ton nom s'inscrira au premier rang des plus nobles, précédant ceux des vieilles familles d'Angleterre.

— Philip Howard, descendant des Arundel et des Norfolk, tu seras riche et l'un des plus puissants héritiers sur le sol anglais.

— Philip Howard, petit-fils de poètes, d'hommes d'État et de maréchaux, tes dons seront multiples et tu brilleras par ta valeur.

— Philip Howard, bébé au doux visage qu'éclairent déjà des yeux câlins, tu seras beau, tu raviras les grandes dames... qui sait ?... peut-être jusqu'aux reines !

— Philip Howard, filleul de Roi, tu vas éblouir le monde, une merveilleuse destinée t'attend !...

Les fées ont passé. L'étincellement tombe peu à peu et il faut à Thomas quelques instants pour retrouver une claire vision des choses. Une ombre légère, vague comme une nuée, s'interpose entre son regard encore troublé et la menue figure de son fils haut tenu au-dessus des fonts ; transition de la lumière féerique à la pénombre de la chapelle ; brouillard qui fuit vers la profondeur des voûtes. Avant de disparaître pourtant – et le duc en ressent quelque angoisse – l'impalpable vision se penche un instant sur l'enfant, fugace comme une caresse de l'air, et son baiser de mélancolie semble plus doux encore que celui des fées prometteuses de succès.

— Philip Howard, petit baptisé, tu seras...

Thomas III n'a pas entendu la promesse de l'ombre ; il est déjà courbé de toute sa taille pour baiser la main qui lui tend sa protectrice, maîtresse à cette heure de destinées anglaises : la Reine Mary.

CHAPITRE II

L'ORPHELIN

Mary Fitzalan, petite maman de seize ans, ne devait pas connaître la brillante carrière de son fils. Deux mois à peine après la naissance de Philip, dont la vie a pris la sienne, la duchesse de Norfolk rendit le dernier soupir.

Un somptueux cortège conduisit la dépouille de la jeune femme à Saint-Clement's Dane, son église paroissiale, et les nobles assistants s'en vinrent exprimer leur sympathie au veuf de vingt et un ans, le duc de Norfolk, et au père de Mary, le comte d'Arundel.

Leur pitié n'est que de surface. Quel bon courtisan plaindrait vraiment des favoris de l'heure aussi bien vus de la Reine que ce beau-père et ce gendre ?

Henry Fitzalan, comte d'Arundel, est né, comme depuis son petit-fils, sous une fameuse étoile et c'est le Roi Henri VIII lui-même qui l'a tenu sur les fonts baptismaux. Lord chambellan sous Henri VIII et sous son successeur Édouard VI, disgracié un temps – qui ne le fut ? – il a soutenu la cause de Mary Tudor, sœur d'Édouard, et concouru à son accession au trône : aussi la souveraine régnante le comble-t-elle de ses faveurs.

Le duc de Norfolk a bénéficié de son côté des sympathies que la Reine Mary portait à son grand-père, Thomas II ; il a assisté en bonne place au couronnement de l'héritière des Tudor et s'est vu nommer premier gentilhomme de la Chambre de Philippe II d'Espagne.

Les courtisans respectent et jalouent à la fois ces représentants de deux nobles maisons d'Angleterre. Ils les servent et n'attendent qu'une occasion de les desservir... Mais l'heure est aux condoléances et celles-ci ne manquent point. Le sort du frêle orphelin de deux mois fait même couler quelques larmes.

Les maisons de marque sont, heureusement, toujours pourvues de servantes dévouées et une vieille gouvernante très sûre va prendre soin de l'enfant. Philip grandira sans ressentir le regret d'une mère qu'il n'a pas connue. Thomas, duc de Norfolk, laissera s'éteindre le souvenir de sa jeune épouse et, un an après l'avoir perdue, convolera de nouveau : union assez brève encore mais qui, avant de le laisser veuf pour la seconde fois, lui aura donné plusieurs enfants.

Philip devient un garçonnet, fort considéré de par son droit d'aînesse, très aimé du reste pour son bon cœur par sa sœur Margaret, ses frères Thomas et William. Il est joli comme un prince, ce Philip au clair visage ! Ses yeux immenses brillent d'espièglerie et d'ardeur dans l'ovale des joues pleines qu'affine un menton allongé. De stature élancée, il est bon coureur et joueur habile. Un brin capricieux dans ses études, il fait néanmoins montre d'une intelligence ouverte et manifeste du goût pour les belles-lettres. C'est que sa mère était-elle fort cultivée, ainsi que nombre de dames de l'époque.

Cinq ans de ménage et Thomas de Norfolk a perdu sa seconde épouse. Va-t-il demeurer, cette fois, veuf inconsolable ? Eh ! il n'est pas d'âge encore, ce beau duc, à porter de sombres atours et à s'enfermer dans une vie sévère. Amour ou ambition – car il commence à devenir calculateur – Thomas épouse au bout de quelques années la veuve de Lord Dacre, mère de quatre enfants dont le duc se fera confier la garde lorsqu'il se trouvera veuf encore une fois... Cette troisième passe matrimoniale du duc de Norfolk va orienter l'avenir de Philip.

Du jeu savant des alliances dépend la place qu'occupe en Angleterre chaque famille noble. Comme les souverains d'Europe s'assurent des ententes avec l'étranger en épousant des filles de rois, les seigneurs anglais annexent des provinces à leurs terres par leur mariage avec des héritières bien choisies. Thomas est préoccupé de maintenir son rang et de réparer les brèches que ses goûts brillants font à la fortune familiale.

Le sort, il faut le dire, sert ses projets. Lord Dacre, le jeune fils de sa troisième épouse, l'héritier de l'opulente maison des Dacre du Nord, exécutant un jour des exercices de voltige sur un cheval de bois à cet usage, tombe si rudement que mort s'ensuit... De ce fait, ses sœurs sont installées dans les droits à la succession de leur père. Thomas décide de marier ses trois fils aux trois descendantes des Dacre et, dans cette entreprise, de ne point perdre de temps.

Philip a douze ans quand son père le fiance à la petite Ann, un peu plus jeune que lui. Il n'en a pas treize lorsqu'est signé leur contrat de mariage !

L'imagination se plaît à évoquer la cérémonie de ce mariage en miniature : dignes et appliqués, sous le costume du temps des Médicis qui habille en dames les petites filles et en seigneurs les jeunes garçons, le couple enfantin échange ses promesses. Philip est déjà grand et de fière mine. Ann, encore un peu gauche, cache difficilement, sous les paupières qu'elle voudrait tenir baissées, un regard vif, examinant sous le jour nouveau du mari l'habituel compagnon de jeux, jusqu'alors considéré comme un frère.

Ann est flattée. Philip est moins content, bien qu'on l'ait consulté pour la forme. Cette fillette mince, au visage irrégulier dans sa finesse, ne lui plaît guère comme épouse. Il est à l'âge où les garçons méprisent un peu les filles. L'idée de s'engager par promesse à Ann Dacre fait monter en lui une vague hostilité contre la mignonne mariée... Mais, baste ! un mariage à treize ans ne contraint pas à grand'chose. Philip repart à ses jeux et ne garde pas rancune à sa petite femme en robe de brocart.

Les trois frères mènent grand tapage dans le vieux monastère de Charterhouse, acheté en 1565 par le duc de Norfolk qui en a fait sa résidence de Londres. Philip est riche en initiatives ; Tom le contredit souvent, car c'est un entêté gaillard ; Will, toujours prêt à entreprendre et à rire, est un joyeux compagnon. Megg, leur petite sœur, et Bess, la sœur d'Ann, ne sont encore que des bébés : pourtant on parle déjà du futur mariage de William avec cette Bessie à peine sortie des langes ! La troisième des Dacre est morte trop tôt pour que prenne corps le projet la fiançant au jeune Tom.

Si le duc de Norfolk s'amuse volontiers de l'exubérance des jeunes gens, une sévère silhouette surgit de temps à autre au bout des corridors, calmant le bruit, les luttres et les cris par sa seule apparition. Lady Mounteagle, aux vêtements sombres, a quitté sa demeure à la mort de sa fille Lady Dacre, pour venir à Charterhouse – devenu le Palais des Norfolk – veiller sur l'éducation de ses petits-enfants. Déjà, elle s'était chargée d'Ann, sa petite Nan', avant le second mariage de Lady Dacre. Aïeule dévouée, d'une grande vigueur de caractère, elle mène sa tâche à bride tendue. Ses petites-filles – ni son gendre lui-même – ne doivent broncher devant elle. De sa noble main, elle corrige vertement les enfants s'ils lui désobéissent et, de ses fermes réponses, elle réduit le duc au silence quand il la contrarie.

De cœur très bon d'ailleurs, et catholique fervente, Lady Mounteagle élève ses petites-filles dans la foi et leur inspire un très profond amour de Dieu. Elle s'inquiète en voyant les fillettes transplantées de sa calme et pieuse maison, dans la mondaine demeure du duc Thomas III, revenu, à la mort de Mary Tudor, aux convictions protestantes acquises dans son enfance.

Nan' surtout, unie au brillant Philip, que ses yeux d'enfant contemplent avec admiration, semble bien menacée dans ses croyances et l'aïeule emploie toute son énergie à lui fixer au cœur les convictions catholiques.

Un duel de ténacité courtoise déroule ses passes entre Norfolk, qui voudrait élever ses belles-filles dans la religion réformée, et la grand'mère qui n'entend point de cette oreille. Tant que vivra Lady Mounteagle, le duc sera tenu en respect : de fait, sa résistance ne se manifeste plus guère depuis que la vieille dame lui a opposé tout rondement sa volonté. Il ne voudrait pas non plus contrister la gentille Ann, qu'il aime beaucoup. Baste ! Le temps arrangera les choses : l'aïeule ne vivra pas toujours et Philip prendra de l'empire sur sa femme...

Et puis, d'autres soucis vont accaparer le duc. Thomas, à la mort de Mary Tudor, a conservé les faveurs de la nouvelle Reine, Elizabeth. Ses dissentiments avec Dudley, comte de Leicester, grand ami et prétendant de la Reine, ont fondu sous la volonté de celle-ci et Leicester lui-même encourage Thomas dans l'audacieux projet d'épouser, en quatrièmes noces, Marie Stuart, veuve de François II, Roi de France, et que réclame comme Reine la noblesse d'Écosse.

Pourquoi pas ? Thomas, non seulement est de bonne souche, mais se sait de fière figure. Ce sera, par ailleurs, un bon appui pour la Reine malheureuse, que cette poigne de noble anglais dans la force de l'âge et dans l'épanouissement du succès. Elle a grand besoin d'aide dans sa détresse, la triste Marie ! Pour toujours, et malgré les comédies qui ont pu suivre, elle s'est aliéné Elizabeth quand, apprenant que le pape ne reconnaissait pas les droits de celle-ci à la couronne, elle a pris de loin le titre et les armes de Reine d'Angleterre, comme petite-nièce du Roi Henri VIII par sa grand'mère. Sans doute, elle a renoncé dans la suite à cette ambition, car, une fois revenue en Écosse, elle a été débordée par l'agitation du pays ; mais Elizabeth n'a rien oublié. Marie, après des drames mystérieux, a été chassée par les Lords du Conseil d'Écosse et a cherché asile en Angleterre : l'asile, par la ruse d'un traité, a pris forme de prison, au château de Bolton.

Marie Stuart a trois titres à la haine d'Elizabeth : elle peut prétendre au trône d'Angleterre comme petite-nièce authentique du Roi Henri VIII ; elle est fervente catholique, alors qu'Elizabeth est de religion réformée, et elle rallie ceux qui restent fidèles à la foi romaine ; enfin, elle est belle, d'une beauté exquise contre laquelle ne peuvent rivaliser les attraits de la souveraine.

Aussi, Norfolk doit-il mener prudemment la réalisation de son plan. Il risque fort qu'Elizabeth en prenne ombrage. Le projet, cependant, semble s'affirmer, Marie Stuart elle-même ayant donné son consentement. Bien plus, il ouvre des voies inespérées et qui peuvent acheminer Thomas vers cette apothéose : être l'époux d'une Reine d'Angleterre ! Le Conseil d'Elizabeth vient en effet de se prononcer en faveur de l'accession de Marie Stuart au trône d'Angleterre, en cas de mort d'Elizabeth, pour peu que la veuve de François II ait épousé un noble anglais.

Le triomphe des Norfolk devient insolent. Une telle prospérité ne va-t-elle pas attirer la revanche de la vie, monture fantasque qui ne se laisse dompter un temps que pour rejeter d'une ruade son cavalier ? Thomas a voulu monter trop haut : les intrigues de cour se déchaînent. On informe le duc qu'Elizabeth est courroucée et que sa colère va s'abattre sur le courtisan coupable d'avoir cherché le succès en dehors de sa propre faveur. Des visages souriants se durcissent sur le passage de Thomas ; des amis le fuient ; d'autres l'abordent avec mystère pour lui conseiller ce que d'abord il se refuse à entendre :

— Fuyez, très cher, l'orage est sur votre tête...

— D'autres orages, ma famille est sortie triomphante et ma puissance est grande en Angleterre !

— Fuyez, duc Thomas : il n'est point de puissance qui tienne devant le courroux de la Reine.

— La Reine saurait-elle abattre son courroux sur celui qu'elle combla de bienfaits ?

— Fuyez, duc de Norfolk, si vous ne voulez avoir le sort d'un autre, qui connut aussi les honneurs avant la disgrâce : le beau poète comte de Surrey, votre propre père !

Qu'ils soient bienveillants ou mal intentionnés, les mauvais bruits qui circulent à la Cour sont toujours de sérieux augure. Norfolk se décide brusquement à mettre quelque distance entre sa souveraine et lui. Tentative déjà vaine. Le duc de Norfolk est suivi par les émissaires de la Reine,

constitué prisonnier et bientôt conduit à la Tour de Londres, vieux palais des rois d'Angleterre, mais aussi prison d'État. Il ne recouvre la liberté qu'après avoir fait sa soumission à Elizabeth et s'être engagé à ne point épouser la Reine d'Écosse.

La soumission se fait sans élan. Thomas reste meurtri par cette disgrâce éphémère et son dévouement à la Couronne semble fléchir. Par légèreté ou complaisance, il glisse vers la vie de complots dont auparavant il repoussait les attrait. Il a été, suivant la tradition des Norfolk, soldat et politicien ; il devient un peu conspirateur et se compromet avec Rudolphi, qui prépare une invasion de l'Angleterre par les Espagnols, en vue d'opérer une pression sur Elizabeth, de lui faire reconnaître Marie comme future héritière et d'obtenir la liberté du culte pour les catholiques. Un étourdi secrétaire du duc engage chez un prêteur une bague dont le chaton contient un message chiffré et voici son maître compromis.

Le 15 janvier 1570, le duc de Norfolk, Thomas troisième, est accusé de haute trahison et condamné à mort. Il a trente-quatre ans.

Orgueil, ambition, légèreté, esprit de cour... Le duc de Norfolk avait les défauts de la noblesse du temps, mais aussi ses fières qualités : dignité, respect de la lignée, courage dans l'adversité, foi sincère. Dans le cachot où il attendait l'heure de l'exécution, le condamné fit belle figure. Il médita, se repentit des fautes de sa vie, songea à ses enfants. Le sort surtout de Philip, son fils aîné, le mettait dans l'angoisse. La vengeance d'Elizabeth ne poursuivrait-elle pas le duc dans sa descendance ?

— Mon fils ! Mon beau Philip, héritier des Norfolk, des Arundel et des Dacre du Nord ! Ne trouvera-t-on pas moyen de détruire la situation que je lui ai faite ? Le contrat qui l'unit à Ann Dacre peut être invalidé en raison du jeune âge auquel il l'a signé...

De sa prison, le duc de Norfolk envoie l'ordre de célébrer une seconde fois le mariage, le premier contrat risquant d'être annulé. Philip a maintenant quatorze ans et moins que jamais il se soucie de la petite Ann. Mais l'ordre d'un père est alors sans réplique : la chaîne qui unit les deux jeunes gens se scelle pour toujours.

Des mois s'écoulaient. Philip écrit à Lord Cecil Burleigh, Premier Secrétaire d'État, pour lui demander d'adoucir la colère de la Reine contre son père. Inutile supplique. Elizabeth, sans doute, n'aime pas à verser le sang : elle laisserait bien le prisonnier s'étioler lentement dans sa geôle ; mais le Conseil du Trône veut en finir avec lui. En février 1571, le duc de Norfolk., comme jadis son père Henry, est décapité sur l'échafaud de la Haute-Colline, aux abords de la Tour de Londres. Ses dernières paroles sont pour proclamer devant le peuple son innocence.

Le jour même de sa mort, le condamné a adressé à ses enfants un dernier message, lettre d'adieu écrite sur un feuillet de sa bible, à la suite du Livre de Job :

« J'écris surtout à ton intention (Philip) pour que, par le saint exemple de Job, tu apprennes à être patient dans l'adversité... » Que le fils aîné veille sur ses frères, sa sœur et sa belle-sœur ; qu'il aime sa femme et fasse pour elle de son mieux ; tout jeune qu'il est, qu'il devienne un homme et se comporte toujours en « gentleman » sous la haute direction de Lord Burleigh, auquel son père le confie... Surtout, que Philip serve et craigne Dieu par-dessus toutes choses. À Nan', sa « bien chérie », le duc commet le soin de la petite Megg à qui il recommande d'être bien sage. Bess épousera Will si ce dernier a quelque penchant pour elle, comme le, souhaite le condamné.

Norfolk recommande longuement à ses enfants la piété dans la religion qu'il croit être la vraie, et termine en datant sa lettre : « Le 11 février, ce qui, dans 4 heures, pourrait être écrit avec mon sang chaud versé... »

CHAPITRE III

ELIZABETH, REINE D'ANGLETERRE

La faveur des Cours souffle sur les destinées ainsi que le vent sur les moulins, tantôt du Nord tantôt du Sud, vers l'Orient un jour et le lendemain vers l'Occident.

Thomas, duc de Norfolk, était mort comme traître à la couronne en 1571. En 1576, son fils Philip fit brillamment son entrée à la Cour d'Elizabeth, Reine d'Angleterre.

Très grand, élégant d'allure sous son pourpoint à broderies métalliques, le visage s'allongeant dans la fraise à la mode, il portait beau, ce Philip, héritier de toute la désinvolture des Norfolk. Le front intelligent, la moustache légère sous le nez un peu long, il conservait sous des sourcils bien arqués les yeux câlins de son enfance : des yeux qui rêvaient toujours un peu, tandis que toujours souriait la fossette accusée du menton. Et cette opposition résumait tout Philip, être de contrastes, comme chaque homme sous la voûte du ciel, mais de contrastes poussés à l'extrême.

Viveur et délicat, rieur et pensif, ambitieux et doux aux humbles, égoïste jusqu'à la cruauté et généreux jusqu'aux folies : tel arrivait à la Cour ce jeune noble, singulièrement préparé à jouir, à faire souffrir et à souffrir lui-même.

Avait-il, en franchissant le seuil de la résidence royale, oublié déjà la mort de son père ? Non sans doute, car il y avait de la profondeur dans son âme. Mais c'est justement au plus profond de cette âme que se logeait le souvenir : et tant de choses, en cinq ans, avaient passé par-dessus !

Confié du vivant de son père à un remarquable précepteur, de tendance catholique, Gregory Martin, depuis gradué d'Oxford, Philip, comte de Surrey, avait poursuivi ses études avec Laughton, fréquenté avec lui les logiciens, appris le grec, le latin, le français et l'italien, en harmonie avec la culture du siècle. Il était entré ensuite au collège de Cambridge, en compagnie de ses frères Thomas et William, de quatre et six ans ses cadets.

Ces deux années de collège l'ayant sorti de son milieu et séparé de sa chère sœur Margaret, le jeune noble s'était lié avec d'assez mauvais garçons à l'âge où bien souvent l'homme, sans en avoir conscience, oriente sa destinée. Dissipé avec l'ardeur qu'il mettait en toute chose, il avait, haut la main, conquis son grade de maître ès arts – non par mérite mais parce qu'on l'avait dispensé des épreuves régulières. Sûr de son prestige, il arrivait à la Cour assoiffé de succès et de plaisirs.

— La Reine !

Si bien installé qu'il fût dans sa noblesse et sa prestance, Philip eut un petit frisson d'émoi lorsque apparut dans le grand hall sa souveraine. Il connaissait l'histoire de cette vie : le passé dramatique d'Elizabeth, son accession triomphale au trône, ses puissantes qualités de chef, ses terribles actes d'autorité. Il frissonnait devant une telle force comme devant une menace. Pourtant, il ignorait encore bien des traits de cette Reine – un homme par la volonté – et notamment qu'elle était femme parmi les femmes...

Femme, son goût de la parure, son luxe de bijoux en témoignent ! Mais rien dans son expression ne le décèle en l'instant où elle s'avance à travers les courtisans inclinés. Elle incarne la souveraineté. Est-elle laide ? Oui, par certains traits : le nez durement busqué, l'ovale trop aigu du visage, la saillie des pommettes et cette apparence, laissée à sa peau par la petite vérole, d'avoir été passée au petit plomb.

Est-elle belle? Oui encore, par la noblesse de la démarche que n'alourdit pas l'ulcère inguérissable de la jambe; par l'intensité du regard que dardent les yeux longs; par la blancheur du teint; par la distinction des lignes de la tête et la splendeur du front que les cheveux d'un ton vif auréolent sans en rien cacher.

Ce peut être une capricieuse, une rouée, une cruelle : c'est une Reine.

Philip la dévore des yeux et tant de grandeur la lui fait trouver admirable. Lui qui ne prend guère les femmes au sérieux est impressionné par cette puissance à la fois royale et féminine. Un désir le subjugue de servir cette Reine, d'attirer son attention, de gagner ses bonnes grâces. Le parfum d'une liqueur, trop capiteuse pour sa jeunesse, l'a grisé quand Elizabeth est entrée.

Elle marche sans lenteur, les hanches élargies par le vertugadin de brocart qui ondule à chaque pas sur la jupe à godets, et ses bijoux sont si nombreux qu'elle évoque un vivant coussin de procession porteur de décorations et de joyaux. De sa coiffure Médicis qui pointe au milieu du front, tombent sur ses cheveux les rivières de perles; des oreilles, dont le lobe soudé dénonce un cruel atavisme, ballottent les boucles immenses; la poitrine haut relevée par le corselet supporte un collier fait de plaques ciselées et émaillées; une chaîne à triple rang part de son col de dentelle dressé en éventail derrière la nuque et retombe bas sur le corsage.

On dirait qu'Elizabeth veut, sous le luxe, faire disparaître ses défauts physiques. Peut-être aussi cherche-t-elle à submerger sous cet éclat le passé de misère, les heures d'angoisses, les équivoques, les douleurs et les hontes de sa première jeunesse. À son origine, une tare. Elizabeth est née d'Ann Boleyn – Ann la belle, la charmeuse qui supplanta Catherine d'Aragon, femme légitime d'Henri VIII et dont l'union avec le Roi fut condamnée; Ann qui, pour satisfaire son ambition ou sa passion, engagea le souverain sur la pente de l'adultère officiel et du reniement religieux.

Pour épouser cette Ann au fin visage, dont il devait, peu après, ordonner la mort, Henri a répudié son épouse et a rompu avec l'Église. Lui qui refusait tout rapport avec les réformateurs du continent s'est révolté contre l'autorité religieuse opposée à son caprice. En 1535, la Bulle du Pape excommuniant le Roi a condamné à jamais cette union échafaudée sur un divorce. Le caprice évanoui et la nouvelle Reine disgraciée, le Parlement, pour complaire à Henri, a déclaré nul ce mariage avec Ann Boleyn. Elizabeth a grandi sous l'opprobre porté à l'illégitimité.

Élevée cependant avec soin – mais loin d'un père qui ne voulait plus la voir – par sa grand'tante maternelle, puis par la sixième et dernière femme d'Henri, Catherine Parr, qui la traitait comme sa fille, Elizabeth a reçu une forte instruction. Elle a pu, grâce aux interventions d'Anne de Clèves, quatrième épouse du Roi, rentrer dans ses privilèges.

Son existence romanesque a commencé de bonne heure et ç'a été dans sa vie l'occasion d'un nouveau drame: les attentions de Thomas Seymour, oncle d'Édouard VI et époux de Catherine Parr après la mort du Roi Henri, ont troublé l'adolescente et éveillé autour d'elle des suspicions. Condamnée à rester prisonnière chez elle, Elizabeth a appris, aube sanglante de ses amours, que Seymour avait reçu la mort des mains du bourreau.

Plusieurs fois exilée et rappelée à la Cour, la jeune fille a vu passer les règnes d'Édouard VI et de Mary Tudor, sa sœur aînée. Puritaine, elle a subi l'obligation d'assister aux offices catholiques, Mary étant sur le trône. Soupçonnée de complicité avec les protestants, lors de la rébellion provoquée par le mariage de Mary Tudor avec Philippe d'Espagne, elle a été jetée à la Tour de Londres où, enfermée dans la tour de la Cloche, elle a pu contempler dans la terreur le champ où sa mère avait été exécutée. Mary allait-elle ordonner le supplice de la fille d'Ann Boleyn?

Le destin d'Elizabeth n'était pas de périr sur la Haute-Colline, mais de travailler à la grandeur politique de l'Angleterre; mais elle souille et détourne cette grandeur en l'établissant dans le protestantisme, et elle l'inonde du sang de nombreux martyrs romains.

Elle tombe gravement malade, est autorisée à rentrer dans son domaine de Hatfield et se réconcilie avec Mary. Philippe II encourage la Reine à la désigner pour son héritière ; il le regrettera amèrement et en portera la honte toute sa vie. Le 15 janvier 1559, Mary étant morte deux mois auparavant, Elizabeth rejette fougueusement les vêtements de nonne qu'elle avait toujours portés et, dans un appareil somptueux, se fait couronner Reine d'Angleterre.

De tous ses yeux, Philip Howard contemple la souveraine qui, depuis dix-sept années qu'elle règne, a donné une puissante impulsion à la prospérité de son pays. Elizabeth sait gouverner et choisir les hommes de son gouvernement. Cette femme d'apparence fantasque, qui joue depuis son avènement avec les prétendants à sa main et ne se décide jamais, est immuablement fidèle dans sa politique à l'homme d'État dont elle a distingué la valeur : Lord Cecil Burleigh, de qui le discernement et la patience obstinée complètent les aptitudes de la souveraine.

Unis dans une même politique, la Reine et son Premier Secrétaire d'État font face à l'Espagne dont le Roi caresse toujours l'idée d'un débarquement en Angleterre, mènent des intrigues en Écosse où Philippe II soutient les partisans de Marie Stuart ; entretiennent les discordes religieuses en France ; soutiennent aux Pays-Bas les révoltes de Guillaume le Taciturne, *stadt-holder* de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, contre Philippe II et les ducs de Parme.

Pour le malheur des catholiques, Elizabeth apporte plus de ténacité dans la substitution de la religion réformée à l'ancienne croyance du peuple anglais qu'au service de la prospérité anglaise.

Henri VIII s'était érigé législateur unique en matière religieuse, sans aller jusqu'à l'adoption des doctrines de Luther ou de Calvin. Édouard VI a laissé pénétrer dans son royaume les hérésies des réformateurs d'Allemagne et de Suisse. Le *Livre de la Prière Commune*, base de la religion anglicane, a été imposé en 1552. À l'avènement de Mary Tudor, plus de huit mille religieux et religieuses ayant été dispersés et plus de six cents couvents fermés par Henri VIII, une réaction s'est produite et la Reine n'a pas hésité à reprendre des biens ecclésiastiques à leurs nouveaux possesseurs. À sa mort, l'Abbaye bénédictine de Westminster était rétablie, quelques couvents avaient repris vie, et le clergé séculier comptait environ huit mille cinq cents prêtres.

Sous promesse de maintenir la religion catholique, Elizabeth est montée sur le trône, reine de vingt-cinq ans dont les sujets escomptaient une ère de joie. De ses croyances on ne savait pas grand'chose. Était-elle restée protestante de cœur, sous la rude autorité de sa sœur Mary l'obligeant à aller à la Messe ?

Elle n'afficha pas d'abord ses convictions, ni surtout ne montra de violence. Prudente, elle gardait dans son Conseil privé quelques notoires personnalités catholiques – mais elle traitait ses affaires hors de ce Conseil, en des réunions plus restreintes.

Quelques indices avaient jeté l'inquiétude parmi les catholiques le jour de son couronnement. Confiant en ses promesses de maintenir le royaume dans la foi romaine, l'évêque de Carlisle l'attendait à l'église pour consacrer son avènement et elle traversait la ville splendidement décorée de guirlandes, de draperies, d'échafaudages fleuris. L'arc de triomphe des métiers, entre autres portes monumentales, se dressait pour un jour sur son passage ; comme la nouvelle Reine s'engageait sous sa voûte, un enfant blond en descendit, joli, ému, costumé à ravir ; il représentait « la Vérité ». Or cette « Vérité » tenait dans la Bible de langue anglaise, adoptée par les réformés, que le petit messenger remit en s'agenouillant à la souveraine. Celle-ci, visiblement charmée, retint l'enfant auprès d'elle par des caresses dont le sens était lourd.

Les initiatives de la Reine en matière religieuse allaient bientôt souligner ce geste et en montrer toute la portée.

Dès janvier 1559, elle obtint du Parlement les *Actes de Suprématie* et d'*Uniformité*. Le premier,

poussant son pouvoir en matière religieuse beaucoup plus loin que n'avait atteint celui d'Henri VIII, la désignait comme « Gouvernante suprême au spirituel comme au temporel » ; le second établissait en Angleterre la liturgie d'Édouard VI, d'après le *Livre de la Prière Commune*, livre qui sera d'ailleurs remanié, quelques années plus tard, en vue d'y atténuer les éléments inspirés de Calvin et de Zwingli.

L'Église d'Angleterre est devenue institution nationale et les catholiques sont considérés comme parti d'opposition.

Sur simple arrêt du Conseil privé, nombre de prêtres et d'évêques ont été jetés en prison. Elizabeth, nous l'avons vu et le verrons encore, n'aimait pas à verser le sang : elle se contentait d'aider à mourir. Sans bruit, sans scandale propice à provoquer le peuple à la révolte, les incarcérés s'éteignaient dans leurs geôles, minés par le froid, la faim et l'infection de ces lieux malsains.

Des sanctions, en effet, étaient prévues pour soutenir l'application des Actes. Quiconque favorisait l'autorité d'une puissance étrangère (entendez ici : « de Rome ») était condamné à la perte de tous ses biens ; la récidive entraînait l'incarcération ou le bannissement ; à la troisième fois, la peine de haute trahison, qui comportait une mort infamante et atroce, était prononcée. D'autre part, les ministres du Culte qui ne se conformaient pas au rituel imposé par l'*Acte d'Uniformité* étaient privés, à leur premier écart, d'une année de revenus de leurs bénéfices et condamnés à six mois de détention ; à la deuxième fois, ils perdaient leurs charges et faisaient un an de prison ; la troisième incartade était punie d'emprisonnement à vie. L'assistance aux offices de la religion réformée était obligatoire.

La charmante Reine de vingt-cinq ans s'affirmait avec une vigueur inattendue. L'origine de ces premières mesures ne pouvait être en effet attribuée à Lord Burleigh qui, successivement secrétaire de Jane Grey et de Mary Tudor avant d'être attaché à Elizabeth, s'était paisiblement adapté aux croyances de chaque règne.

Ces sévérités ont été renforcées par le Parlement de 1563, lorsqu'a été remanié le *Livre de la Prière Commune*, devenu un véritable Code de l'Église réformée d'Angleterre. Des peines nouvelles menacent depuis lors tout acte de prosélytisme, toute conversion, toute hospitalité accordée à un prêtre ; le prétexte à ces nouvelles persécutions a été tout trouvé dans la Bulle d'excommunication lancée par saint Pie V contre la Reine hérétique. L'assistance à la messe coûte une amende de cent marks, unité monétaire de l'époque, et l'on paye encore amende si l'on n'assiste pas au prêche de l'Église officielle ! Les pauvres ne pouvant expier par ce procédé, sont fouettés en place publique et subissent des peines variées : brûlures au fer rouge, oreilles tranchées, pilori...

La peine de mort fut même prévue pour tout refus renouvelé de serment à l'*Acte de Suprématie* : mais ici Elizabeth entrevit tant de résistances à punir, tant de sang à faire couler, qu'elle recula devant l'application. Elle envoya à tous les évêques réformés nantis de pouvoirs une lettre confidentielle leur disant de ne pas demander deux fois le serment.

Disons-le franchement : de cet état de choses, le gai Philip n'a pas grand souci, pendant qu'il salue très bas la souveraine. La pitié n'est guère d'époque. Aussi bien le jeune seigneur a-t-il été élevé dans la religion nouvelle, sur le vœu même de son père mourant, et tandis que la petite Ann Dacre, son épouse, résistait vaillamment aux instances des aumôniers de Norfolk désireux de lui faire faire sa première communion protestante, il est, lui, demeuré dans les croyances paternelles.

Mais la religion non plus que les souvenirs n'est pour lui à l'ordre du jour. Ce qui importe, c'est de progresser à la Cour ; c'est d'y prendre, de gré ou de force, le rang qui revient de droit à un Norfolk, et que la condamnation de Thomas a compromis.

Rentrer dans les titres et le patrimoine complet de sa famille, oui, cela est digne d'un Norfolk.

Mais une autre ambition mord déjà au cœur le jeune Philip, sans qu'il sache encore l'analyser. Un désir mal défini l'a saisi au passage de la souveraine, désir fait d'attrance, de dévouement et de révolte : lui, l'adolescent indomptable qui a fait plier les coutumes de Cambridge, s'est senti dominé par la Reine et, en bon anglais, il l'accepte ; mais le sera-t-il aussi par la femme ? Son orgueil d'homme et de noble, sa confiance en soi l'incitent à conquérir ; il se soucie peu d'Ann Dacre, son épouse, connue trop enfant. Pour qu'une femme vaille d'être recherchée par un Norfolk, il la faut de race bien rare...

Plus mûr, Philip, rentré un peu en vaincu à la Cour d'où partit l'ordre d'exécution de son père, n'oserait lever les yeux vers sa souveraine. N'est-il pas déchu dans ses droits de noblesse, depuis la tache imprimée au blason par la mort infamante de Thomas ? Et, n'était le vieux crédit des Arundel, ascendants de sa mère, serait-il seulement admis à la Cour ?

Mais Philip est jeune et se sait beau. Les adolescents ont parfois des instincts de femme coquette : celui-ci sent confusément le pouvoir que dégage son charme de dix-huit ans ; il le joint aux droits qu'il considère comme siens, malgré la disgrâce passagère de sa famille ; et les deux convictions se fondent dans un projet encore imprécis : gagner la complaisance d'Elizabeth... Dans ce Philip de dix-huit ans s'annonce le favori de la Reine.

CHAPITRE IV

LE FAVORI DE LA REINE

C'était, pour un jeune homme, un milieu bien séduisant que la cour de la Reine Elizabeth vers la vingtième année du règne, et Philip possédait tout ce qu'il fallait pour y briller.

Elizabeth avait le goût du luxe, des réceptions et des spectacles. Aux grandes dates du calendrier – Saint-Étienne et Saint-Jean, les Saints-Innocents et l'Épiphanie, Chandeleur et Jours Gras – des fêtes grandioses s'organisaient au Palais ; des représentations étaient montées, qui ne coûtaient pas moins de mille deux cents à mille quatre cents livres chacune. L'Office des *Revels* (du vieux mot français qui veut dire « réjouissance ») entreprenait des travaux considérables pour l'organisation des fugitives séances... au risque d'attendre fort longtemps, une fois les chandelles éteintes, la signature de la Reine pour le règlement des gages et des fournitures dus aux officiers, aux ouvriers et aux fabricants.

Philip eut tôt fait de s'adapter à cette vie joyeuse et de gagner les courtisans qui, le voyant insouciant et léger, ne redoutaient pas encore son ambition. Seule, l'extrême faveur de la Reine à son égard lui valait quelque jalousie. Très vite, le fils de Thomas a plu à la souveraine. Il est empressé, galant, et cela n'est pas pour déplaire à Elizabeth. Il n'a rien de puritain – et, si elle harcèle les catholiques, elle déteste les puritains sans oser les persécuter. Il est riche et prodigue : la Reine aime qu'on dépense fastueusement pour elle.

Personne ne sait, comme Philip, choisir les cadeaux de Nouvel-An que les nobles ont coutume d'offrir à leur Reine, et celle-ci se pare volontiers des bijoux qu'il lui présente. Pour sa souveraine, le jeune courtisan organise en son hôtel des réceptions splendides, sans souci de troubler les ombres monastiques du vieux Charterhouse. En son château de Kenninghall, dans le Norfolk, il la reçoit en 1578 de la façon la plus fastueuse : ce sont fabuleux repas, tournois d'éloquence selon le goût de l'époque, divertissements d'une ingéniosité sans nom, auxquels se prêtent les splendeurs de ce domaine qu'a rendu fameux le séjour de Mary Tudor, réfugiée un temps dans le comté.

Les cadeaux sont de prix : qu'importe ? Philip est riche. Les fêtes engloutissent des sommes énormes ? Il en est quitte pour vendre quelques terres. Pour porter les vêtements somptueux et entretenir l'équipage qui conviennent au train de la Cour, il n'hésite pas à s'endetter. La règle est de se divertir et la loi de plaire à la Reine.

Grave à ses heures avec Lord Burleigh, Elizabeth raffole cependant du plaisir et de la galanterie. La politique n'est pas absente de ses caprices, mais il est bien difficile pour qui l'approche de discerner la dose de faveur, voire de tendresse, et celle de calcul qui dirigent ses préférences.

Très vite ç'a été un duel de séduction, et presque une capitulation réciproque entre elle et Philip. Un charme étrange a toujours émané de cette Tudor aux cheveux rouges. Lors de sa captivité, sous le règne de Mary, elle a fait déjà tomber à ses pieds le grand-père de Philip, comte d'Arundel, dépêché par la Reine pour lui faire subir un interrogatoire rigoureux, et l'enquêteur l'a bel et bien suppliée de l'épouser.

Philippe II d'Espagne, qui s'était toujours intéressé à Elizabeth, lui fit la même proposition après la mort de sa sœur, lors de son accession au trône ; et ce furent ensuite les multiples projets de mariage à répercussion diplomatique avec Éric, fils de Gustave Wasa ; avec Charles, fils de l'empereur Ferdinand ; et successivement avec les trois fils de Catherine de Médicis : Charles IX,

Henri d'Anjou, François d'Alençon... Tout en prêtant l'oreille aux propositions, la Reine aimait le duc de Holstein, rendit fou le comte écossais d'Arren, encouragea, pour bientôt le repousser, Sir Pickering, montra de curieuses faveurs à Robert Dudley, comte de Leicester.

Elizabeth, dans ces projets, ne dit jamais oui, ne dit jamais non. Longtemps elle a balancé entre Philippe, Roi d'Espagne, et un simple seigneur anglais, car elle est sincèrement, profondément anglaise et redoute l'intrusion de l'étranger. Sa vie sentimentale est d'ailleurs un mystère. On en chuchote à la Cour, mais très bas :

— Dudley, le beau « Bohémien » au teint sombre... a-t-il vraiment conquis le cœur de la Reine ?

— Vous n'y songez point ! Dudley, un fils du peuple...

— De sang noble par sa mère, mes amis ! La Reine le comble d'argent et il lui est passionnément attaché.

— Attaché jusqu'au crime...

— Chut !

— Sa femme, la malheureuse, fut trouvée morte au bas d'un escalier...

— Chut !

— Pour conquérir la Reine, il est capable de tout.

— Croyez-moi, la Reine ne sera conquise par personne. L'homme qui maîtrisera Elizabeth Tudor n'est pas né.

En vérité, il fallait l'impudence d'un grand gamin pour tenter pareille conquête. Elizabeth ne cacha pas son faible pour le brillant Philip. Elle aimait ses vives réparties, son étonnante mémoire toujours au service de sa Reine, ses attentions, sa conversation si « douce » disent les contemporains. Sans vergogne, elle afficha son faible pour le comte de Surrey et traita le joli noble en favori.

Un trouble-fête survient en 1579, en la personne du Français Simier, envoyé par François d'Alençon, quatrième fils de Catherine de Médicis, pour décider la Reine au mariage.

Simier est bel esprit et fort galant non sans mauvais goût. La Reine n'est point pudibonde : l'ambassadeur en galanterie lui plaît énormément. Elle le loge dans ses propres appartements, lui fait des confidences, envoie, sur sa demande, son portrait à François. Celui-ci, de vingt-deux ans plus jeune qu'Elizabeth, prend feu en le recevant :

« Je garde votre belle peinture, qui ne se séparera de moi que par la fin de mes os, écrit-il. C'est où je fais mes oraisons et passe la plupart du temps en adoration des divinités qui y sont... »

Bien mieux : il saute en bateau, débarque en Angleterre, arrive à toute bride. C'est un très petit homme au nez fendu, risible à voir auprès de la Reine, mais il sait se rendre charmant. Elizabeth le trouve délicieux et, lui décochant le sobriquet que les Anglais donnent encore aux Français de nos jours, sous prétexte qu'ils mangent des batraciens en brochette :

— Vous êtes, lui dit-elle, ma petite Grenouille !

Elle le choie, elle l'embrasse, elle veut l'épouser.

Son Conseil, chargé de rédiger le contrat de mariage, n'est point satisfait : bien que sympathique aux huguenots de France, le duc d'Alençon est catholique et tenu en méfiance par les réformés anglais. Philip Howard voit aussi avec quelque inquiétude ce curieux rival. Il se prête cependant à l'accueil aux Français que réclame la Reine et se fait l'hôte magnifique des étrangers.

Aussi bien, qui croit tenir la Reine la sent glisser entre ses doigts : deux fois le duc François revient en Angleterre et est reçu à Richmond et à Whitehall. Elizabeth lui témoigne la tendresse la plus démonstrative, l'embrasse en public, affirme à l'ambassadeur Castelnau que le fils de Catherine sera son époux... Rien de moins sûr, pourtant, que ce mariage...

— Ces Français sont de gais compagnons !

Les fameux projets pourraient bien se réduire à cette petite phrase.

De fait, Elizabeth mène de front les effusions au fils de France et les faveurs à Philip. Voulant éviter l'accumulation des biens en une seule main, elle avait brouillé celui-ci avec son grand-père, qui est mort le déshéritant en février 1580. Mais que Philip présente une demande pour prendre sa place au Parlement avec le titre que portait son aïeul, Premier Pair à la Chambre des Lords, et cette demande est incontinent acceptée. Dès lors, le nom de Philip, comte d'Arundel, va précéder dans le protocole celui de tous les autres comtes et venir aussitôt après ceux des officiers de la maison royale. En avril 1580, Philip participe aux délibérations de la Commission pour la prorogation du Parlement. En mai, il prend les armes des Fitzalan. En 1581, enfin, et c'est là le couronnement de son ascension, il obtient l'acte de restitution de ses droits.

Alençon est absorbé par les querelles des Pays-Bas dont il soutient les insurgés. Dudley, comte de Leicester, échappant à la frivolité déréglée qui fit peser sur lui d'odieux soupçons, devient homme grave et puritain. Philip, comte d'Arundel, ne craint guère de rivalité à la Cour.

Le tournoi du printemps lui fournit d'ailleurs l'occasion de triompher aux yeux de la Reine. Celle-ci ne peut s'empêcher de s'émouvoir en le voyant si fièrement pénétrer dans la lice. Droit sur son cheval au caparaçon luxueusement brodé, il ne rappelle guère, sous son armure gravée, la *Grenouille* française. Plusieurs gentilshommes de sa maison et quatre de ses pages l'encadrent à cheval. Vingt cavaliers le suivent, vêtus de velours rouge doublé de satin jaune, la dentelle d'or courant sur leurs vêtements vénitiens ; leurs coiffures rouge et or s'empanachent de plumes jaunes ; de soie jaune sont leurs chausses. Six sonneurs de trompe et trente et un soldats précèdent le comte, portant les mêmes couleurs.

Elizabeth préside le cartel et trône dans une forteresse de la Beauté édifiée pour la circonstance. À chaque passe, son œil brûle et son visage se colore lorsque Philip entre en action.

Où donc se cache Lady Ann, comtesse d'Arundel, pendant que son époux éblouit la Cour de son luxe ? Nul ne la vit, depuis des années, dans l'antichambre de la Reine.

Lorsque s'illumine de torches et de chandelles le grand hall de Whitehall dont le sol se jonche pour les fêtes de fleurs et d'herbes odoriférantes, les dames se groupent autour de l'estrade de la Reine ou sur les plus proches gradins disposés le long des murs. C'est aux yeux des spectateurs un ruissellement de dentelles d'or et d'argent sur les toilettes princières. Les jolis visages semblent posés sur les fraises énormes, les éventails s'agitent au bout de leur manche d'ivoire d'un demi-mètre de long.

Parmi toutes ces dames de haute classe, glorieuses de leur beauté et du titre de leurs maris, où donc se place Lady Ann ? La comtesse Ann n'est pas à la Cour. Elizabeth n'aime point que ses favoris soient mariés. À ceux-ci de faire disparaître leurs femmes. L'épouse de Dudley est morte mystérieusement et, sans doute à tort, la rumeur a rendu ce veuf responsable de son meurtre. Philip s'est contenté d'exiler la sienne.

Point de fêtes somptueuses pour la fille de Lord Dacre, épousée sans amour. Point de présents ni d'attentions : ceux-ci reviennent à la bien-aimée Elizabeth. Point de tendresse surtout pour la jeune femme, mais un dédain complet de son intelligence, de son cœur, de son existence même. Pour que sa vue ne rappelle pas à la Reine cet hymen déplorable, Philip, encore comte de Surrey, a envoyé sa femme à la campagne. Délaissée, douloureuse, Ann a trouvé refuge chez le grand-père de Philip, le vieux comte d'Arundel, qui a accueilli comme sa propre enfant cette petite Nan', victime des calculs d'intérêt.

Ce pourrait être pourtant une précieuse compagne que cette fine créature, instruite, habile à soigner les malades, soucieuse des grandes questions qui expliquent la destinée de l'homme. Après avoir perdu sa grand-mère, Lady Mounteagle, elle a pu résister à l'emprise protestante, grâce surtout à l'appui de Lord Henry Howard, oncle de Philip, rentré de bonne heure dans la religion

catholique. Elle n'ose aller plus loin, ni préciser ses sympathies religieuses, dans la dépendance où elle se trouve de son mari – ce mari qui va jusqu'à refuser de la reconnaître pour sa femme. Mais elle reste rebelle au protestantisme, de toute la fermeté d'un caractère qui fera ses preuves.

Le 24 février 1580 s'est éteint Henri Fitzalan, douzième comte d'Arundel, et Lady Ann s'est trouvée sans protection ni gîte. Alors, très digne et très simple, elle est venue trouver Philip.

— Vous êtes mon époux, par la volonté de votre père et devant Dieu. Je suis seule. Me refuserez-vous abri ?

Philip est égoïste et léger. Trop de succès dans sa prime jeunesse lui ont tourné la tête sous ses bérets de velours à plume hardie. Mais il a le cœur bon. Ainsi s'indignait-il un jour devant un gentilhomme qui malmenait un gueux :

« Nous sommes tous de même nature ! faits de la même pâte, jouissant du même air ; c'est pourquoi ceux qui sont d'une meilleure condition ou d'un rang plus élevé ne doivent pas mépriser les autres, encore moins les insulter, mais plutôt les secourir et leur donner quelque joie ! »

Devant l'abandon où se trouvait celle dont il avait la charge, il rougit, brusquement rappelé à ses responsabilités et sentit monter en lui une grande honte à la pensée que pour payer les dettes dues à ses prodigalités, il avait vendu non seulement ses propres terres mais des domaines appartenant à sa femme.

— Vous êtes ici chez vous, Lady Ann.

Depuis ce retour, un peu d'ombre restait dans sa pensée, sous l'éblouissement des titres reconquis, des honneurs accumulés et des folles distractions de la Cour.

CHAPITRE V

ANN ET LES PAPISTES

Au temps de son exil, Ann avait eu bien du temps pour méditer. Sa pensée, naturellement élevée, n'avait cessé de se développer dans la ligne catholique. La vie écartée qu'elle menait lui donnait, pour réfléchir, les loisirs dont ne disposait guère le joyeux Philip, trop bon compagnon, trop brillant courtisan, parmi les fastes et les galanteries de la Cour.

Tantôt à Nonsuch, l'étonnant palais italien aux murs décorés de personnages et aux tours coiffées de minarets que le vieux comte d'Arundel avait mis à sa disposition à Londres, avec sa splendide bibliothèque et ses tableaux de prix; tantôt au Palais d'Arundel, si vaste qu'on avait pu y loger certain jour une ambassade entière sans déranger les habitants de la maison; parfois, sans doute, au Château d'Arundel, accolé à son demi-cercle de collines à soixante milles au sud de Londres et regardant vers la mer, combien de fois avait-elle pleuré, la petite comtesse de Surrey, rejetée par celui qu'elle aimait?... Car elle ne pouvait s'empêcher d'aimer l'ingrat et de lui trouver des excuses: le mariage contracté trop jeune, les tentations, l'influence autoritaire de la Reine. D'ailleurs, quelle sujette oserait s'offenser d'avoir la Reine pour rivale?

À la souffrance et à la solitude, Ann se résignait. Mais sa pure conscience, mais l'idéal dont brûlait son âme religieuse se révoltaient contre la vie menée par Philip: elle aurait voulu que l'homme dont elle portait le nom fût aussi digne qu'il était beau et bien doué. Le vif regard qui inspectait déjà le fiancé de treize ans avait su discerner dans le jeune homme les qualités réelles masquées par une déconcertante légèreté. Ce qui, dans les yeux de Philip, mettait toujours un peu de rêve n'avait pas échappé à la compréhension de sa femme. Ann devinait chez lui une valeur cachée et elle haïssait la Cour qui étouffait en son mari les aspirations hautes.

Le vieux comte d'Arundel se courrouçait contre Philip en entendant citer les prodigalités auxquelles se livrait son petit-fils, non seulement pour la Reine, mais pour des femmes de peu qu'il comblait de bijoux; il s'indignait de lui voir compromettre son patrimoine et s'endetter jusqu'à être aux abois. Ann, alors, attristée d'entendre condamner son mari, cherchait quelque espoir de retour dans les qualités généreuses qui se manifestaient au milieu de ses folies.

Bien sûr, Philip ne songeait point à elle ni à aucun devoir de famille, lorsqu'il partait en chevauchée pour gagner Hampton-Court ou quelque domaine plus lointain, afin d'y chasser le héron ou la bête à poil auprès de la Reine! Mais il n'oubliait point la misère, si fréquemment côtoyée sur les routes, et l'un de ses serviteurs avait toujours charge de dispenser, en cours de randonnée, de larges aumônes.

Certes, tout n'était point d'or dans les pensées du jeune noble sortant de l'Hôtel d'Howard en galante compagnie, mais il ne se fâchait pas de se voir barrer le passage par des quémandeurs, attirés par sa réputation au porche de la maison; et si quelque pauvre hère se tenait à l'écart, honteux de demander ou repoussé par les autres, il le distinguait et allait vers lui.

Ann savait tout cela, car elle prêtait plus volontiers l'oreille aux récits des vrais amis de Philip qu'aux racontars des bavards et des malveillants; et, rapprochant ces élans de bonté des récits qu'elle lisait parfois de la vie des saints, elle songeait que Philip, s'il était meilleur croyant, renierait ses fautes et lui reviendrait. Une ou deux tentatives de rapprochement, cependant, l'avaient laissée plus meurtrie et plus désolée que jamais, du vivant de l'aïeul.

Lisant, méditant et s'occupant des pauvres, elle réveillait en elle-même les moments de ferveur catholique qu'avait connus son enfance, au temps de sa confirmation reçue de l'évêque Tunstall de Durham. Un vieux prêtre, qui vivait caché dans la maison de sa grand'mère, lui enseignait alors les bases de la foi car les *Actes de Suprématie* et d'*Uniformité* avaient déjà passé au Parlement et la persécution réalisait leurs menaces.

Treize ou quatorze ans se sont écoulés et cette persécution n'a fait que devenir plus rude. Maintenant que Lady Ann, ayant repris sa place à l'Hôtel d'Howard, peut se tenir mieux au courant des agitations du temps, il lui est aisé de s'en rendre compte.

Elizabeth et Burleigh voient dans les catholiques non seulement des réfractaires à la loi religieuse imposée, mais des alliés possibles pour l'Irlande rebelle, pour l'Écosse et l'Espagne ennemies. Tout papiste est un éventuel conspirateur. Les quelques Jésuites débarqués en cachette pour relever les croyances défailtantes sont considérés comme émissaires de l'étranger. Aux yeux de la Reine, le Pape est un souverain hostile et quiconque lui promet soumission est traître à son propre pays. Impossible de faire comprendre la suprématie purement spirituelle du Chef de l'Église à celle que souffletèrent deux Bulles d'excommunication : l'une condamnait l'union par laquelle elle vint au monde, et l'autre stigmatisant ses propres actes.

En vain le Père Campion, gradué d'Oxford, fameux par son éloquence, a-t-il rédigé une déclaration affirmant, en même temps que les convictions catholiques des Pères, leur éloignement de toute entreprise politique. Un décret contre les Jésuites cachés dans le royaume a été lancé le 3 juillet 1580 et suivi d'une persécution terrible. On arrête, on emprisonne, on torture. Les geôles de la Tour de Londres, autrefois réservées aux traîtres ou aux pires malfaiteurs, regorgent en peu de temps de papistes. Ces prisonniers, isolés de tous leurs amis, vivent de mauvais pain, de viande salée et d'eau saumâtre dans les plus infects cachots. En province comme à Londres, les incarcérations sont innombrables.

Aucune résidence n'est sacrée. Chez les nobles comme chez les bourgeois et les gens du peuple, des troupes perquisitionnent. Malheur à qui recèle un missel, souvenir de son aïeule, ou un calice ! Aussitôt accusé d'avoir accordé refuge à des prêtres, il est arraché aux siens et jeté en prison.

Déguisés, les Jésuites parcourent les campagnes. Les catholiques les hébergent ; il arrive même que des protestants, sympathiques aux anciennes croyances mais trop craintifs pour s'y conformer, donnent asile aux prêtres avec l'espoir que Dieu leur en tiendra compte ! Les prêtres du pays trouvent un grand réconfort auprès des Jésuites, arrivés récemment du Collège de Douai ou de Rome où ils ont achevé leurs études. C'est de la doctrine « toute fraîche », dans son immutabilité, qu'apportent ces apôtres à leurs frères, obligés depuis longtemps à se suffire à eux-mêmes.

À la Cour, et si absorbants qu'y soient les plaisirs, on cause abondamment de ces questions. Le Père Campion a demandé à être entendu trois fois de suite, avec calme et impartialité, dans la défense de la doctrine catholique ; une réunion contradictoire, notamment lui permettrait de soutenir les convictions romaines devant les Conseillers de la couronne, les professeurs des deux Universités et les docteurs en droit civil et ecclésiastique.

De son côté, le Maréchal de Coin, neveu de la Reine, s'enquiert, auprès du directeur de la prison de Marshalsea qui détient plusieurs prêtres, de savoir si des papistes seraient disposés à la controverse : le Père Ralph Scherwine, que tourmente la soif du martyre, se propose avec deux compagnons et l'on accepte son offre.

Étrange procédé de préparation : à la séance la veille du jour fixé pour la controverse, le Père, transporté à la Tour de Londres, est mis à la torture ! Par d'horribles tourments on essaie de lui arracher des aveux compromettants, en réponse aux questions qui révèlent les soucis de la couronne :

— Pourquoi le Pape vous a-t-il envoyés en Angleterre ? Êtes-vous en relation avec les Écossais ? Quels sont vos rapports avec l'Irlande ?

On cherche aussi à lui faire trahir ceux qui donnent asile aux prêtres catholiques et ces prêtres même, ses amis, le Père Parsons, le Père Campion... Ceux-ci, à l'heure où le Père Scherwine subit la question, se multiplient pour le service de la foi : le premier installe en secret, et par des prodiges d'habileté, une imprimerie aux environs de Londres, dans le but de publier des réfutations aux pamphlets que rédigent les prédicants réformés ; le second court la campagne en costume civil, espionné, traqué, et toujours échappant aux poursuites grâce à la complicité des catholiques. Les deux Jésuites font un curieux contraste et leurs formes d'apostolat se complètent : le Père Parsons est prudent, diplomate, et ses plans sont longuement élaborés ; l'enthousiasme ne compromet jamais ses calculs ; le Père Campion, discret et doux, déborde d'ardeur et sa parole est de feu.

On comprend l'inquiétude d'une Cour, attachée à la religion réformée et portée à chercher des dessous politiques à l'apostolat de toute autre doctrine, devant le réveil provoqué dans les consciences par l'influence de ces deux hommes entre les autres apôtres catholiques. Les convictions anglicanes ne sont pas si anciennes qu'on puisse s'y reposer en toute confiance. La plus grande partie de la noblesse professait le catholicisme lors de l'avènement d'Elizabeth : bien des conversions n'ont été que des attitudes, adoptées sous l'empire de l'intérêt ou de la frayeur.

Les vieux ont des souvenirs. Les jeunes se passionnent pour la controverse. Et cela n'est pas sans danger...

Dépistés dans leurs essais d'impressions, les Pètes démenagent sans donner l'éveil. Au milieu des bois, à vingt milles de Londres, la veuve Cecilia Stonor possède un domaine qui peut faire un très sûr asile : elle les y accueille et Étienne Brinkley imprime les « Dix raisons pour la défense de la foi » rédigées par le Père Campion au cours de ses pérégrinations.

Le Gouvernement s'énerve et ordonne des recherches plus actives. Comme le Père Scherwine, un autre prêtre, Alexandre Briant, est mis à la question. On l'a laissé agoniser de faim parce qu'il se refusait à des révélations sur le Père Parsons ; on lui enfonce maintenant des aiguilles sous les ongles : il raille ses bourreaux. Jeté dans l'horrible cachot, tombeau avant la lettre, qui porte le nom de *Puits* ; il est étendu trois fois sur le chevalet. Après la torture et ne pouvant plus mouvoir aucun membre, il demeure quinze jours durant, tout habillé, sur le carcan, supplicié par ses souffrances : il raille encore.

Note caractéristique de l'héroïsme anglais que cet invincible humour. Trente ans plus tard, le Père Ogilvie, martyr d'Écosse, déconcertera ses bourreaux par des facéties :

— Monsieur Ogilvie, lui dit un ministre presbytérien, vous êtes un homme courageux et j'en voudrais beaucoup comme vous qui me suivent ; je saurais m'en servir utilement.

— J'aimerais mieux suivre le bourreau à la potence, Monsieur Knox, car vous allez tout droit au diable.

— C'est à moi, Monsieur, que vous osez parler ainsi ?

— Excusez-moi, Monsieur, j'ignore les manières de la Cour...

Pendant que les martyrs souffrent pour la foi, pour la même foi les « Dix raisons » s'impriment, et bientôt l'ouvrage de défense catholique court l'Angleterre. À l'ouverture de la Grande Séance académique d'Oxford, un prêtre, William Hertley, remet la brochure aux étudiants. Ceux-ci la dévorent, car ils sont passionnés de controverse religieuse. Beaucoup prennent position pour la doctrine qu'elle défend.

Aussi, lorsque Campion, espionné, poursuivi, harcelé, trouve moyen de prêcher à Lyford, plus de soixante étudiants d'Oxford viennent-ils l'entendre.

À la Cour montent une curiosité et une exaspération : curiosité des nobles nonchalants comme Philip, comte d'Arundel ; exaspération de la Reine et de son Conseil. Des bruits circulent, que les faits ont bientôt démentis. On affirme que les prisonniers, mis à la torture, ont dénoncé Parsons et divulgué le lieu de son imprimerie. Mais quelques jours plus tard, des pamphlets, sortis de l'imprimerie mystérieuse, démontrent que celle-ci subsiste et que son directeur n'est pas pris.

— En effet, susurre aussitôt la rumeur de Cour, ce n'est point Parsons que ses frères ont trahi : c'est Campion. Et l'on apprend que ledit P. Campion, courant toujours la campagne, a prêché dans le Lancashire pour préparer la fête de Pâques. Son auditoire a été considérable. Quantité de gens de distinction ont passé la nuit dans des granges à foin du pays où on le savait caché, afin d'être prêts à l'entendre dès l'aube. Il a prêché sur le Jugement dernier, il a prêché sur l'*Ave Maria*...

Les prédicants réformés grincent des dents. Les courtisans s'amuse.

— Ce Campion ne manque pas de piquant !

À l'Hôtel d'Howard, les visiteurs content au maître de la maison les extraordinaires aventures du Père. Ce sont d'attrayants sujets pour la table.

— Il faillit être pris à Blains-cough-Hall, chez M. Worthington.

— Ce Worthington est donc un papiste ?

— Un damné papiste ! Mais écoutez comment s'en tira le prêtre Campion...

— Par quel tour, ou quel sortilège ?

— Par un bain, mes amis !

— Un bain, en vérité ? Y fit-il peau neuve, laissant sa pelure de papiste au fond de la baignoire ?

— Non point. Il garda sa peau ! Les papistes sont de corne et de cuir. Mais quand les émissaires de Lord Burleigh pénétrèrent sur le domaine pour le découvrir, une servante, affolée, le poussa de toute sa force dans l'étang.

— Dans l'étang ? Grand bien lui fasse ! Il s'y noya ?

— Sot garçon que vous êtes ! Un papiste ne se noie, ni ne se brûle : le diable le fait respirer dans l'eau et glisser dans le feu. Campion resta enfoui dans la vase, jusqu'au départ des espions de Burleigh. Il en sortit alors, souillé, crasseux, en bonne livrée de papiste, mais vivant comme mon cheval un jour de tournoi.

Et tous de rire, y compris Philip. Lady Ann, bouleversée, écoutait, sa pâle figure figée dans l'émoi. Puis sa poitrine se soulevait et, intérieurement, elle rendait grâce.

— Ces gens sont braves, disait pensivement Philip.

Ann se taisait encore : pourtant l'estime du comte pour ceux qui risquaient chaque jour leur vie lui était douce au cœur.

Mais l'étourdissant cartel du mois de mai, en cette année 1581, accaparait les pensées de Philip d'Arundel : briller devant la Reine était autrement important que de suivre les péripéties des papistes.

LES CURIOSITÉS DE PHILIP

Une douceur est entrée dans la vie du comte Philip, une éclaircie a percé les fourrés de ses vanités depuis que s'est installée – oh ! bien discrètement – Lady Ann au Palais des Howard.

Elle est si patiente et si réservée, la pensive comtesse, que rien en sa personne ne choque, ni ne lasse. Mais quelle est la pensée enclose derrière son front un peu têtue, que raye, entre les yeux, une ride légère ? Philip, qui ne s'est jamais soucié de ce visage dépourvu de beauté classique, est intrigué par la petite ride : il voudrait deviner ce qu'elle révèle, mais n'y parvient pas, faute de suffisamment s'y attarder.

Comte d'Arundel, prenez garde ! La curiosité est en vous, un jour viendra bientôt où elle vous lancinera et portera de vive force sur les autres et même sur les idées l'intérêt que vous ne réserviez jusqu'ici qu'à vous-même.

Philip, cependant, mène une agréable vie, entre la Reine qui semble vraiment le chérir, et sa femme dont il apprécie au logis l'intelligente et douce compagnie. Son oncle Henry Howard, comte de Northampton, trouble bien, de temps à autre, cette quiétude en lui reprochant sa vie de courtisan :

- Philip, avez-vous oublié de qui vous êtes le fils ?
- Je suis le fils du très noble duc de Norfolk dont j'ai peu à peu reconquis la situation à la Cour. J'ai réalisé les rêves de grandeur qu'il faisait pour moi.
- Vous êtes le fils d'une victime de la Reine, Philip Howard !
- Mon père, hélas, avait déplu à la Reine par sa conduite...
- La conduite de mon frère était pure. Il a jusqu'au bout protesté de son innocence.
- Entre ma Reine et mon Père, puis-je être juge ?
- Entre l'absolutisme et l'une de ses victimes, pouvez-vous hésiter ?

Le comte d'Arundel chasse de son mieux l'importun souvenir. L'heure n'est pas de s'engourdir dans les scrupules, car la Cour prépare des réceptions étourdissantes pour François d'Alençon, devenu duc d'Anjou, la *Grenouille* de la Reine. Philip ne laissera pas le caprice d'Elizabeth pour cet avorton dégénérer en passion...

— Comte d'Arundel, savez-vous la nouvelle ?

Philip releva le front, heureux d'un prétexte pour se dégager des souvenirs et, des yeux seulement, interrogea qui l'interpellait.

- Il est capturé !
- Qui donc ?
- Edmund Campion ! La bête noire de Burleigh... le cauchemar de la Reine...
- En vérité...
- On l'a trouvé, mon cher, dans un mur ! Il venait de prêcher à Lyford ; il s'est arrêté chez des amis où on l'avait, paraît-il, supplié de venir parler. Un certain George Elliot l'a dénoncé et recherché. On ne pouvait le trouver, le croiriez-vous ? C'est Elliot qui a découvert que le mur sonnait creux. Coup de filet ! Campion, trois autres prêtres, plusieurs nobles, deux fermiers... la troupe qui les amène à Londres est en route.

Triste cortège. Les prêtres, traités en parjures, font leur entrée à Londres liés à des chevaux : les coudes attachés au dos, les mains en avant, les pieds fixés sous le ventre des montures, ils sont

offerts aux risées de la foule, massée sur le parcours. C'est jour de marché, aux environs de Londres, et les badauds sont innombrables qui lancent des sarcasmes aux malheureux. Bien que la Réforme ait surtout pénétré l'aristocratie anglaise, le peuple s'est laissé persuader que les catholiques sont les ennemis de l'Angleterre. Il est sans pitié, dans certaines régions, pour ceux qu'il flétrit du nom de « papistes ».

Sir Owen Hopton, intendant de la Tour de Londres, n'a pas le cœur plus tendre : il fait jeter Champion dans un ignoble cachot, fosse sans jour et sans air où le prisonnier ne peut, faute d'espace, ni rester debout, ni s'étendre. Ironiquement, on donne à ce trou d'ombre le nom de « Petite commodité ». Après trois jours de supplice, le jésuite voit s'ouvrir la lourde porte qui le mure vivant.

Des torches éclairent vaguement les méandres de la Tour. C'est la noire nuit. Au pied des bâtiments, la Tamise coule et clapote en heurtant le mur. Les gardiens poussent le captif dans une barque et celle-ci file au cours de l'eau. Le Père Champion, détendant un peu ses membres torturés de crampes, prie en silence.

C'est au palais de Leicester que le conduit la barque et le comte Robert Dudley le reçoit en personne, non sans bienveillance. Un interrogatoire va commencer où la Reine elle-même questionnera le Jésuite :

— Êtes-vous d'avis que le Pape puisse m'excommunier et me déposer ?

Campion ne cesse de protester de sa fidélité à la Reine, considérée comme chef temporel :

— Je reconnais Son Altesse pour ma princesse souveraine... Je reconnais Sa Majesté pour ma Reine, tant de droit que de fait... Je professe devoir obéissance à la couronne comme au prince et chef temporel...

La Reine paraît satisfaite. Mais combien elle redoute le souverain spirituel qui ne craint pas de lancer contre elle l'anathème ! Elle offre à Champion la vie, la liberté, la richesse, les honneurs..., mais il abjurera le papisme.

Le Père refuse.

Dans l'œil de la Reine un regard aigu a exprimé l'arrêt de mort. Va-t-elle faire anéantir sur place l'impudent?... Non. Il faut tenter d'abord de le séduire. Elle le renvoie à la Tour, avec des instructions pour qu'il y soit mieux traité. Et Owen Hopton, soudain changé, se fait prévenant pour le fléchir.

On fait courir le faux bruit de son abjuration. Il l'apprend et proteste. Alors, c'est la torture. Étendu sur le chevalet, il sent ses os craquer sous la torsion des cordes qui étirent affreusement ses membres. Longue séance d'horreur qui le laisse le corps brisé.

Alors, sans lui fournir aucune documentation, sans lui permettre aucune préparation, on le transporte avec ses compagnons également torturés dans la chapelle de la Tour pour une séance de controverse !

Les Grands de la Cour sont là, singulièrement alléchés par le tournoi religieux qui s'apprête. Ils contemplent avec quelque étonnement ce Champion qui, depuis des mois, dérouté les espions et brave les arrêts de la Reine et, devant la faiblesse où l'a plongé la torture, haussent les épaules en songeant :

— Le pauvre diable ne pourra défendre sa cause.

Philip Howard présent à cette séance, s'est d'abord senti oppressé par le souvenir de son Père, exécuté à la Tour et dont le corps repose en cette chapelle même. Les paroles de son oncle lui reviennent en mémoire et l'isolent en cet instant du groupe des courtisans :

— Vous êtes le fils d'une victime de la Reine, Philip Howard !

Cet oncle qui secoue la conscience du comte d'Arundel et agite ses souvenirs croit aux doctrines que va soutenir Campion. Philip devient attentif. Que va dire, de cette religion qu'il connaît mal, le prisonnier apporté à la chapelle dans un lamentable état ? Cette bouche encore crispée d'avoir contenu des cris de douleur saura-t-elle articuler les mots qu'elle lançait avec tant d'ardeur dans les châteaux et dans les fermes, deux mois auparavant ?

La chaleur de cette journée d'août est intolérable. Les assistants eux-mêmes en sont incommodés. Les doyens protestants de Windsor et de Saint-Paul, qui vont discuter avec le Jésuite, semblent légèrement accablés. La controverse commence.

Sans un ouvrage, sans une brochure, le Père Campion défend sa foi. Ses arguments sont solides et habiles. Plus d'une fois, les protestants perdent pied et les assistants, par respect pour la Reine – ou par crainte – retiennent le sourire qui leur vient aux lèvres, dans ce mépris qu'ont les grands pour les docteurs... À cette séance en succédera une autre ; puis une autre. Les tortures suivront les tortures.

— Cet homme, s'écrie Lord Hunsdon, Chambellan de la Reine, se laisserait arracher le cœur de la poitrine plutôt qu'une parole de la bouche contre sa conscience !

Le martyr chante le *Te Deum* pendant que, de la salle de torture, on le ramène à la prison. Mais il ne peut plus se tenir debout ni se redresser pour s'asseoir :

« On dit que les éléphants, une fois couchés ne peuvent plus se relever : il en est ainsi de moi », écrit-il plaisamment.

La Reine – est-ce parce qu'elle est femme ou parce qu'elle craint l'impopularité ? – finit par se fâcher devant le zèle d'Hopton, Lieutenant de la Tour, et de Walsingham, Secrétaire d'État, dans l'application de la torture :

— Vous faites si bien par vos cruautés qu'on m'appelle la Jézabel anglaise : le peuple me regarde comme un animal féroce.

Elizabeth est d'intelligence trop fine pour se complaire aux supplices qui arrachent des aveux plus ou moins exacts, souvent rétractés dans la suite. La persuasion, la corruption, voire la lente usure sont ses armes familières.

Les cruautés d'Owen ni la ténacité de la Reine ne vaincront cependant la résistance qu'offre le Père Campion aux tortures et aux séductions.

Traduit avec le Père Scherwine et cinq autres prêtres, le 14 novembre 1581, il comparait à Westminster-Hall dans un tel état d'épuisement qu'on se demande comment il vit encore. Il faut qu'on soulève son bras, désarticulé par la torture, pour lui faire prêter serment. Le procès se déroule le 20 novembre ; les accusés sont condamnés à mourir de la mort des traîtres : écartèlement, pendaison, éventrement.

De sa voix éteinte par les souffrances, le Père Edmund lance un suprême *Te Deum*, auquel répondent les autres. Une émotion court dans le public. Rapidement ou éloigne les condamnés. Ils seront exécutés dix jours plus tard à Tyburn.

...Le Père Campion est mort, mais sa foi reste vivante en Angleterre, nourrie de tout le sang qu'il a versé.

Le comte d'Arundel est sorti songeur de la séance de controverse. L'héroïsme du Jésuite l'a étonné. Ses arguments le troublent. Tout, cependant, combat en Philip ce soudain intérêt pour le catholicisme : sa première éducation ; le vœu même de son père mourant qui, s'il l'a adjuré de servir et craindre Dieu par-dessus toutes choses, a insisté pour que ce soit dans la religion réformée ; l'esprit de la Cour ; la faveur de la Reine ; et jusqu'à ce goût du faste et de la jouissance qui estompent pour Philip la gravité de la vie.

Il chasse comme une mouche importune la pensée qui l'obsède et rentre en sa demeure pour y songer en paix aux moyens de conserver son pouvoir sur la Reine, pendant le séjour des trop séduisants Français débarquant en Angleterre avec le duc François.

Dans le hall, il croise la comtesse Ann, qui reconduit avec sa charmante simplicité sa belle-sœur Margaret, devenue par son mariage Margaret Sackville, comtesse de Dorset. Les deux jeunes femmes sont tendrement unies. Philip, cependant, est surpris du ton mystérieux des propos qu'elles échangent tout bas, en s'avançant à pas comptés à travers la longue salle. Elles s'arrêtent court en le voyant. Il est encore plus étonné. Mais elles lui sourient avec tant d'affection qu'il ne peut se fâcher à l'idée d'un secret entre elles deux.

Ann a quitté Margaret. Discrète comme toujours avec le mari qu'elle apprivoise ainsi qu'on attire un oiseau, par son immobilité même, elle s'assied en silence, penchée sur la broderie merveilleuse dont Marie Stuart lui fit cadeau lorsqu'elle était enfant et qu'elle veut réparer de ses mains.

Philip l'examine. Il suit le geste, un peu tremblant sous son regard, des doigts déliés. Ses yeux remontent le long du buste très droit dans le corselet qui s'évase, longent comme un chemin le cou mince émergeant du col Médicis, s'arrêtent un instant aux lèvres sérieuses, au petit nez d'un dessin presque trop net, aux paupières baissées par un effort de volonté sur les prunelles... Étrange femme, cette Ann sans éclat qui retient l'attention dès qu'on prend la peine de la regarder... Énigmatique, ma foi, sous son humilité apparente, tout autant que la Reine Elizabeth, dans son orgueil et ses manières félines.

Les yeux de Philip se sont arrêtés à la petite ride verticale du front : ride si délicate qu'en un autre point du visage on la qualifierait de fossette.

— Quelle pensée, quelle volonté se logent dans ce pli?... Serait-ce là le siège du mystère qui, tout à l'heure, faisait chuchoter Ann et Margaret ?

Accoudé face à Lady Ann, Philip cherche le secret de sa femme, comme John Dee, l'astrologue de la Reine, cherche des révélations dans le cristal. La comtesse sent battre son cœur, jusqu'à craindre que son mari ne le voie soulever son corsage. Sa vue se trouble sous la montée des vertiges qui souvent jettent en faiblesse la pauvrete. À quoi songe Philip en la regardant de la sorte ? Va-t-il lui poser des questions touchant les convictions qu'elle n'ose lui avouer ? S'il l'interroge, elle devra répondre la vérité. Il entrera en courroux et la chassera, comme jadis...

Mais Philip s'est redressé. Très sombre, il sort de la salle aux solives blasonnées.

Dans la ride mignonne qui marque le front de Lady Ann, le comte d'Arundel a retrouvé l'obsession qu'il fuyait. Du petit creux marquant le front sur lequel il a appris depuis peu à poser ses lèvres, a jailli pour lui la terrible interrogation jetée en controverse par le supplicié de la Tour.

Ann, qui souhaitait, dans sa frayeur, voir Philip s'éloigner, est maintenant toute triste de l'avoir vu partir. Qui sait ce que tout à l'heure il méditait en la contemplant : une dure sentence ou un baiser ?

Philip a déjà rejeté l'exaspérante suggestion. Il s'apprête à reprendre sa vie de courtisan et s'oblige à chercher quels présents il offrira cette année à la Reine, malgré ses dettes qui deviennent lourdes, pour éclipser les cadeaux des Français. Mais deux curiosités sont maintenant en lui, qui bientôt n'en feront qu'une : déchiffrer le mystère de la petite ride, pénétrer le sens profond de la doctrine catholique.

CHAPITRE VII

ENTRE LA RÉFORME ET L'ÉGLISE

Les résidences royales sont en fête, et les palais des courtisans, en cette fin d'année 1581.

François, duc d'Anjou, est revenu à la Cour, toujours épris de la Reine et, semble-t-il, plus aimé que jamais. Une folie de luxe danse sous les voûtes de Whitehall, où glissaient jadis les robes des Dominicains d'Holborn, avant que le domaine appartînt aux archevêques d'York, plus tard spoliés par Henri VIII.

De prodigieux spectacles se montent dans le grand hall. Cent ouvriers travaillent aux décors peints à la détrempe, aux arbres et aux remparts machinés d'immense dimension. Les tailleurs, s'acharnant à la confection des costumes de théâtre, cousent le velours et le damas, façonnent le baudequin et le drap d'or. Dans les ateliers ruissellent les dentelles d'or et d'argent, les franges et les passementeries de métal précieux.

En même temps que les ouvriers manuels clouent, échafaudent ou confectionnent, les ouvriers intellectuels s'attachent à mettre au point le texte de pièces à la mode qu'il faut ajuster au goût de la Cour, et les beaux esprits s'entraînent à plaire à cette souveraine qui parle six langues étrangères aussi bien que la sienne, connaît l'histoire, la philosophie et les sciences exactes, apprécie la musique et la poésie.

Les courtisans vendent à qui mieux mieux terres et maisons pour se parer comme l'exigent de telles fêtes. Les *kerns* irlandais, dont la misère est proverbiale, trouvent moyen, Dieu sait par quels engagements auprès de leurs usuriers, de porter des chemises de sarcenet et des tuniques de drap d'or à franges de soie. Les dames nobles font une orgie de fards et de perruques et les coiffeurs, pour assurer leurs édifices de cheveux frisés et teints, font voler les chevelures d'enfants que les malandrins attirent à cet effet dans les cours désertes de Londres.

Les dentelles dégagent des parfums, à la fois subtils et violents. Aux ceintures pendent des miroirs. Les perles courent dans les cheveux et d'énormes chaînes d'or sur les poitrines.

Seul, Lord Burleigh conserve son costume sombre, presque clérical, coiffe sa cape de forme haute, monte sa mule pour des promenades solitaires, travaille au bien de l'État et, pour se distraire des questions diplomatiques, lit le grec comme on boit de l'eau.

Le comte d'Arundel, comme les autres courtisans, et plus peut-être que les autres afin de conserver un crédit qu'il sent légèrement vaciller, jette l'or à pleines mains pour complaire à la Reine : mais c'est avec moins d'insouciance que jadis. Chaque dépense non seulement augmente ses dettes, ce dont il se soucie peu, mais encore écorne le patrimoine de sa femme : et depuis qu'Ann est rentrée sous son toit, il comprend mieux ses responsabilités.

Le rapprochement entre les époux est accentué de jour en jour, jusqu'à donner à Lady Ann des espoirs de maternité. De joie, la femme en elle se révèle comme jamais auparavant et Philip découvre à sa compagne des charmes dont il ne soupçonnait pas l'existence. Entre l'exquise intimité, sensible surtout lorsque le mari et la femme séjournent au château d'Arundel sur la rivière Arun, et le vertige de la Cour, Howard a l'impression d'un pénible déséquilibre. Par ailleurs, les échos de la chasse aux papistes, si bruyants que soient les orchestres de la Cour, se font encore entendre, éveillant chez le jeune lord ce qu'il voudrait en lui-même laisser dormir : cette damnée curiosité qui le prit certain jour, en entendant un supplicié parler du dogme...

Les préparatifs des fêtes s'accumulent. Il y aura des danses, car la Reine danse encore à ravir. Il y aura des chasses, car Elizabeth est bonne tireuse. Il y aura des chevauchées, car nul comme la Reine ne tient la selle.

Les réceptions du premier janvier s'ouvrent par la présentation des cadeaux, comme de coutume. Arundel, cette fois encore, a magnifiquement fait les choses en offrant à sa souveraine des bracelets d'or composés de huit pièces, porteuses chacune d'une améthyste, et de huit autres pièces, enrichies d'une perle chacune. La Reine reçoit gracieusement ses présents qui, sur les listes tenues à jour, sont portés en seconde place : aussitôt après ceux de Leicester.

L'après-midi de ce Premier de l'An est une épreuve assez cruelle pour le beau courtisan qu'est encore Philip. Le tournoi a bien mis en valeur la prestance des familiers de la Cour, mais l'apothéose revient au duc d'Anjou.

Un char splendidement orné parcourt la lice. Il est traîné par deux figures allégoriques, l'Amour et le Destin. Sur son plateau s'échafaude un rocher auquel François est attaché par des chaînes pesantes. Arrêté devant l'estrade où trône Elizabeth, le Destin, en termes poétiques, débite des couplets à la Reine. L'assemblée se pâme. Elizabeth, charmée, se lève pour embrasser le duc.

Ann, ce soir-là, dut trouver son époux singulièrement maussade. Le vieux démon n'était pas mort en lui et toute la vanité du jeune lord, couramment choyé par la Reine, se rebiffait devant le succès du prétendant venu de France.

Le beau comte aurait pu dormir sur ses deux oreilles – mais sans doute lui fallait-il quelques blessures d'amour-propre pour l'encourager au détachement qui se préparait en lui.

François, duc d'Anjou, sera rappelé par les Flamands et poussé au départ par la Reine elle-même. Celle-ci, amie de la mise en scène, prendra le deuil pour les adieux, l'accompagnera jusqu'à Cantorbéry et le quittera dans les larmes, lui donnant pour escorte jusqu'à Bruxelles le comte de Leicester et d'autres nobles. Elle jurera de l'épouser, appelant sur sa tête la vengeance de Dieu si elle devait manquer à sa promesse. Désespoir et serment de Tudor : lorsque François, ayant échoué aux Pays-Bas, demandera du secours, elle lui répondra par une pirouette.

Elizabeth, de sa propre formule, est *mariée à son peuple*. Aucun prétendant ne prendra place à ses côtés sur le trône d'Angleterre.

Une découverte va d'ailleurs arracher Philip aux préoccupations de la jalousie. Margaret Sackville, sa sœur chérie, s'est faite catholique ! Acte de foi, acte de courage. Howard en est profondément impressionné. Il semble que chaque changement dans sa vie de famille fasse reculer dans des brumes qui s'épaississent l'éclat de la Cour et l'attrait de la Reine.

Elizabeth, de son œil d'aigle, a surpris chez son favori des distractions lorsqu'il est auprès d'elle. La Reine n'ignore pas que le ménage d'Arundel est réconcilié et une haine couve en elle contre l'épouse de vingt-deux ans, dont le frêle bonheur date de quelques mois. Elle éprouve le comte par des invitations, auxquelles parfois il se dérobe et parfois se rend avec entrain, car il tourne à deux vents contraires qui, tour à tour, dirigent sa barque.

D'un côté, le prestige, la gloire, le crédit, des marques d'amour de la Reine. D'un autre côté, la tendresse compréhensive de Lady Ann, l'exemple de Margaret, l'appel d'une conscience que ne satisfont ni la vie de la Cour, ni l'assistance aux offices anglicans... Sur cette seconde pente, les risques de disgrâce, de déchéance et de persécution.

Philip n'est pas un lâche, mais il faut comprendre le pouvoir qu'exerce sur tout Anglais, et plus fortement encore sur les nobles, la couronne d'Angleterre. C'est perdre tout que perdre la faveur du souverain et les affronts de Cour sont de ceux dont se laisse mourir un homme.

Le comte d'Arundel ne se doute pas que, dans son ombre même, une prière monte incessamment qui pèse sans qu'il s'en doute vers la direction qu'il hésite à prendre. Ann est passée résolument d'un état de conviction intime à une pleine adhésion à la religion catholique.

Pendant l'un de ses passages au château d'Arundel, elle méditait un jour, suivant une allée à petits pas et se demandait comment l'idée de Dieu et de la vie future n'arrachait pas Philip aux vains plaisirs... Pour sortir de son obsession, à la manière des âmes vaillantes qui ne cherchent point à refouler le souci, mais à le tirer au clair, elle s'en fut à la bibliothèque chercher un ouvrage sur la foi. Les rayons étaient admirablement garnis, les Arundel et les Fitzalan ayant le goût des lettres : parmi les livres, il s'en trouvait de religieux, les uns déjà vieillis mais toujours d'actualité par leur doctrine, les autres composés pour répondre aux erreurs du temps et maintenir les croyances romaines.

Ann ouvrit une brochure assez récemment composée sur le danger du schisme. Chaque phrase, écrite par l'auteur avec le déchirement de voir dévier la foi, repoussait en elle les obscurités, comme la lune montante chasse les brumes du crépuscule.

Dans le silence de la grande pièce, elle sentait passer sur elle le froid des calamités déclenchées par la séparation d'avec Rome et grelottait dans son impuissance et sa solitude.

Tant d'âmes perdues par le schisme... Tant de haines et de crimes déchaînés... L'Angleterre entière drainée par l'hérésie, rejetant les vieilles croyances importées par les saints et renonçant pour ses fils à l'aide puissante des sacrements...

Le livre terminé, Ann joignit les mains. Face au Dieu dont le ministre était le pape de Rome, elle fit un acte de bon propos.

— Moi, Ann Dacre, comtesse d'Arundel, je m'engage en ce jour à devenir membre de l'Église Catholique qui seule a la parole de Dieu.

Débout dans une des larges baies donnant sur la campagne, elle articula sa promesse ; la plaine qui s'étend vers la mer et les arbres qui descendent en terrasses rapides au pied du château furent ses témoins – tout comme les saints Anges qui soutenaient son cœur dans sa résolution.

Un tel serment était grave de conséquences sous le règne de celle que son esprit vindicatif fit surnommer « La Hyène ». Ann, cependant, s'était hâtée de poursuivre son dessein. Elle en parla à Richard Baily, catholique appartenant à la maison de son mari, et ce confident, tout heureux de pouvoir servir ainsi sa religion, lui amena en cachette au château d'Arundel un prêtre âgé qui avait reçu le sacerdoce au temps de la Reine Mary. Les murs, témoins du grand passé des Fitzalan, eurent une nuit l'étonnement de sentir glisser contre leurs pierres épaisses une noble comtesse d'Arundel que n'accompagnaient ni page ni suivante : Ann gagnait, par des corridors secrets et d'inquiétants chemins, le logement écarté où un prêtre catholique allait recevoir sa confession.

Cette expédition, si fort enveloppée de mystère, provoquera cependant par la suite des dénonciations. Richard Baily, soupçonné d'être un prêtre déguisé, pourra prouver qu'il n'en est rien, mais, ne voulant pas prêter le serment de Suprématie, devra s'enfuir dans les Flandres. Ann subira de nombreux questionnaires.

La comtesse, on s'en doute, a suivi avec émotion les étapes de la conversion de Margaret. Si Philip pouvait la comprendre, avec quel élan elle lui crierait :

— Moi aussi, je suis catholique !

Ce serait la troisième et la plus sublime confiance qu'elle ferait à l'époux reconquis. La première, que nul n'entendit, fut sans doute murmurée le soir où il la prit dans ses bras, quelque temps après son retour, en la nommant sa femme :

— Philip, mon seigneur et mon mari, je vous ai toujours aimé...

Le second aveu, elle l'a fait avec plus d'audace et le visage brillant de bonheur :
— Mon cher Lord, vous allez être père.

Mais si le mari est maintenant bien proche d'elle, le protestant lui demeure étranger : à la troisième confidence, il opposerait certainement une réaction violente. Ann se taira donc. Comment s'exposerait-elle à perdre Philip, maintenant qu'ils attendent un enfant ?

Mais la destinée se joue des prudences d'une frêle comtesse. Ann pria un jour sur son agenouilloir tapissé d'étoffe, lorsque Philip pénétra dans la pièce lui servant d'oratoire. Relevée d'un bond, elle lui souriait déjà, mais la grave expression de son mari lui figea le visage.

— Lady Ann, quoique femme, vous ne savez pas mentir. J'ai une question à vous poser.

Ann a compris sans qu'il précise. Les couleurs ont fondu, qui d'habitude colorent faiblement ses joues. Elle a été dénoncée, Arundel sait tout.

— Lady Ann, est-il vrai que vous professiez la religion catholique ?

La comtesse d'Arundel tremble des pieds à la tête, terrifiée par le calme de son mari plus qu'elle ne le serait par sa colère. Quelle affreuse résolution, prise dès maintenant contre elle, cachent ce regard sans expression et cette attitude sans gestes ?

— Ann, répondez.

Ann se raidit. Professer la religion, ce n'est point la garder en son cœur ni même la pratiquer en cachette. L'heure est venue de tenir le serment qu'au château d'Arundel elle a contracté. Droite, un peu provocante dans son humilité, comme chaque fois qu'une ferme résolution la fait agir, elle prononce dans l'angoisse le troisième aveu qu'elle rêvait de faire avec un confiant abandon :

— Quiconque m'a dénoncée, celui-là a dit vrai. Je suis sincèrement et profondément catholique.

Sous le regard de Philip, ses yeux se sont baissés. Elle attend sa sentence. Un moment s'écoule : alors, elle ose lever les paupières. Son mari l'observe en silence. Aucune colère sur son visage, mais une accentuation de l'expression pensive qui parfois y transpire.

Ann n'a pas encore deviné ce qu'est cette pensée, que Philip est sorti de la pièce sans mot dire. Elle ne sait rien, sinon qu'il n'est pas courroucé. Un soulagement indicible l'envahit, qui la dégage à la fois de sa récente terreur et de sa longue contrainte, et elle se retrouve prosternée sur son agenouilloir, prononçant une action de grâce, dans tout l'élan de son être.

Le cercle se resserre autour de Philip. Son oncle... sa sœur... sa femme... Et, en lui-même, cet appel qui se répète en sourdine. À la Cour même, le comte de Leicester, si puissant auprès de la Reine, a dissimulé à peine sa sympathie personnelle pour le Père Campion lors du martyre du Jésuite. Plus ou moins consciemment, la vieille Angleterre catholique se débat contre l'emprise de la Réforme.

Elizabeth elle-même conserve certaines coutumes catholiques et brûle des cierges dans sa chapelle particulière. On la voit se fâcher lorsque ses prêtres se marient. Elle n'en est pas moins implacable envers les papistes, envers ceux surtout qui, réfugiés un temps sur le continent, tentent de revenir en Angleterre.

Sans doute cette persécution n'est point pure manifestation de haine religieuse : avec d'absurdes exagérations et un fond de vérité, la Reine et Burleigh redoutent toujours la conspiration et la complicité étrangère chez ces catholiques. Elizabeth n'ignore pas que ceux-ci, en un temps, ont mis leurs espoirs en Marie Stuart ; elle sait que certains émigrés, réfugiés dans les Pays-Bas, d'où elle les a fait proscrire en 1575, et dans le Nord de la France, en ont appelé au catholique Roi d'Espagne. Soupçonneuse, elle grossit l'importance et le nombre de ces tentatives. En fait, l'ensemble des émigrés reste soumis à la Reine, en dehors de toute question religieuse : mais Elizabeth ne peut croire qu'on soit à la fois bon catholique et bon sujet, fidèle à la Reine et au pape.

Burleigh envoie des émissaires dans la région de Douai, où les Jésuites ont fondé en 1568 un collège modèle pour fournir un nouveau clergé à l'Angleterre. Les espions gagnent la confiance des réfugiés et, s'ils les trouvent trop ardents au prosélytisme, les persuadent de rentrer en Angleterre, cela pour les livrer à l'arrivée, ou bien les enlèvent par surprise, comme le malheureux John Story, père de quatre enfants, visitant un navire anglais à Berg-op-Zoom ; John Story, transporté en Angleterre et exécuté à Tyburn de la mort réservée aux traîtres, malgré l'intervention du duc d'Albe.

Pendant que Philip hésite, la Reine se décide à le dégager de l'emprise catholique en le séparant de sa femme.

Épiée dans ses rapports avec Margaret Sackville, Ann a été dénoncée par des serviteurs. Comme la foudre, tombe un jour au Palais des Howard l'ordre, pour la comtesse, de partir en exil. Elle séjournera dans un domaine de Sir Shirley, la maison de Wiston, en Sussex.

Incertain mais désolé, Philip voit s'éloigner sa femme qui va mettre un enfant au monde. Il ne peut protester : on ne proteste pas contre les ordres de la Reine. Il doit même faire bon visage et fréquenter la Cour afin d'anéantir les suspicions qui pèsent sur Ann et sur lui-même. La jeune femme, elle aussi, s'est soumise, mais non sans affirmer que, fidèle à la couronne ; elle subit un sort injuste.

Arrivée à Wiston, Ann doit répondre à un long interrogatoire formulé par Sir Thomas Shirley, son geôlier correct mais rigoureux. Outre les réponses aux questions directes sur ses pratiques religieuses, il lui faut dire si elle s'est plainte de son temps :

- De mon sort, seulement.
- Avez-vous reçu des Jésuites, séminaristes ou prêtres ?
- Je n'en ai point reçu.
- Avez-vous assisté à la messe et reçu l'absolution ?

Elle répond que non, car, sa profession faite, elle n'a pu sans doute pratiquer, dans le voisinage de Philip. Cependant on la maintient chez Shirley, gardée à vue, et c'est là que la petite Elizabeth, fille de Philip, verra le jour.

Car Philip Howard, encore attaché à la Cour et soucieux de reconquérir la confiance perdue, donne à sa fille le nom de la Reine et demande pour elle le baptême protestant. L'heure de l'héroïsme n'est pas encore venue pour lui.

CHAPITRE VIII

LE SERMENT DANS LA GALERIE

Le château d'Arundel campe une bien fière silhouette qu'on peut voir encore de nos jours, sur l'éminence qui domine la vallée de la rivière Arun à quelque distance de la côte.

Au temps d'Elizabeth, il dressait déjà depuis quatre siècles son hardi donjon parmi les frondaisons du parc, et, si ses bâtiments du x^e siècle, meurtris par les assauts d'Henri I^{er} en 1102, donnaient à son aspect plus de sévérité qu'il n'en garde aujourd'hui, la souriante campagne alentour adoucissait de son cadre la rigidité de ses constructions.

Les bouquets d'arbres dont les feuilles grésillent sous le vent de la mer peu éloignée, les prairies que de faibles vallonnements rendent moelleuses à la vue, les sinuosités de l'Arun et de la Mole, l'une courant à la mer et l'autre à la Tamise, environnaient comme à présent les fermes attenantes, faisant de ce domaine un incomparable lieu de repos.

Des réceptions avaient bien illuminé le château, aplati les pelouses et saccagé quelques bosquets pour le plaisir d'Elizabeth et la réussite de son favori, mais le plus souvent, la vieille propriété offrait à Philip Howard un asile de paix où se détendre, dans d'immenses espaces, des agitations de la Cour.

Dès qu'il put quitter Londres, il vint s'y installer pendant l'exil de sa femme, seul dans les immenses galeries à arcades donnant sur la campagne, seul dans les méandres du parc qui descend en pente douce vers la rivière, seul encore dans la chapelle des Fitzalan où avaient prié les ascendants catholiques de sa mère.

C'était sans doute la première fois que Philip Howard, arraché à la griserie de la Cour, trouvait le temps de méditer, à longueur de journées et de nuits. Dieu le mettait au pied du mur. Plus d'échappatoire ; aucun moyen de s'étourdir ; nul bruit pour étouffer le son de la Voix qui posait l'inéluctable question :

— Philip, veux-tu me suivre ?

— Seigneur, je ne vous ai jamais renié...

— Ne m'as-tu pas renié dans les dissipations de ton adolescence, lorsque fort de ta richesse et de tes titres, tu t'insurgeais contre tes maîtres de Cambridge ?

— J'étais alors un enfant...

— Ne m'as-tu pas renié, Philip, lorsqu'oubliant de la mort de ton père, tu as brigué les faveurs et jusqu'aux familiarités de la Reine, mettant ton ambition à devenir, non seulement son protégé, mais davantage et pire ?

— Seigneur, la Reine m'avait distingué. Que peut faire un pauvre courtisan que sa souveraine regarde avec trop de bonté ?

Mais la Voix continue, inexorable :

— Ne m'as-tu pas renié, lorsque, parjure à tes serments et méprisant tes charges, tu as abandonné ta femme et dévoré son bien ?

— J'ai en grand tort, ô Dieu, et je m'en repens. Vous m'avez châtié en me laissant ravir celle que j'avais trahie. Mais tout cela fut péché, non point reniement.

— Le reniement complet, tu l'as prononcé en embrassant l'hérésie, imposée au peuple anglais par le caprice d'un Roi.

— J'ai embrassé la religion de mon père.

- Cette religion, l'as-tu jamais, la sachant de fraîche date, contrôlée par l'étude ?
- J'ai assisté aux controverses du Père Campion et des archevêques, en la chapelle de la Tour...
- De ces controverses, qu'as-tu tiré pour la recherche de la Vérité ?

Le comte d'Arundel ne trouve pas de réponse à cette question à laquelle aboutit le mystérieux dialogue. Depuis un an qu'il est entré dans l'inquiétude, qu'a-t-il fait pour atteindre la Vérité ?

Il se sent d'autant moins excusable que le souvenir, longtemps étouffé, lui revient de lointaines curiosités, de vagues scrupules, chassés presque aussitôt que conçus. Plusieurs années avant d'entendre le Père Campion défendre la foi catholique, le comte de Surrey avait senti un trouble le saisir au milieu du vertige de la Cour. Le trouble augmentant, il avait été jusqu'à prier Charles Arundel de le mettre en rapport avec quelque homme instruit des choses religieuses ; et son parent lui avait amené un prêtre catholique, M. Steyens.

Qu'a-t-il retiré de ses conversations avec le ministre de Dieu ? Peut-être ses réflexions l'ont-elles préparé à remplir avec gravité et conscience les fonctions qui lui sont échues un peu plus tard : celle de Commissaire à la cité de Chichester, celle de membre de la Chambre des Lords... Mais la profonde réforme morale, l'a-t-il entreprise ? Mais le point crucial, s'y est-il attardé ?

Philip secoue le lancinant souci. Il circule dans la campagne, s'essaie à être bon à la manière de la comtesse Ann dont le souvenir jaillit ici de chaque mesure. Toujours porté à se fuir lui-même, il cherche à s'étourdir dans le bien, comme auparavant il s'enivrait de plaisir. Mais les bonnes œuvres n'engourdissement pas la conscience : elles la stimulent.

- Philip, veux-tu me suivre ?
- Seigneur, j'essaie de suivre votre loi d'amour.
- Philip, veux-tu me suivre jusqu'au bout ?

La sueur perle au front du comte. Ce « jusqu'au bout », c'est la profession de foi catholique, c'est l'acceptation de tous les risques : arrestation, confiscation des biens par la mise hors la loi, torture peut-être et peut-être mort au gibet... Il évoque l'horrible fin de Campion, de Scherwine et de Briant, celle un peu plus ancienne du prêtre Cuthbert Maine, convaincu d'avoir dit la messe et exécuté avec les mêmes raffinements. Ah ! l'horreur de cette mort ignominieuse et cruelle, quand elle vous apparaît à vingt-six ans !

Le comte d'Arundel erre dans la campagne sans voir le salut des roseaux dont les têtes surgissent en touffes de l'eau paisible. À pas lents, il regagne le château, mettant ses pas dans les pas dont Lady Ann marquait le sable au temps de sa solitude. Il gravit les pentes, monte les marches de pierre et pénètre dans la fameuse galerie que la génération suivante ornera des plus beaux marbres de la Grèce.

Dehors, le vent de mer fait d'étranges confidences aux hêtres pourpres, des confidences dont, longtemps, chuchote le feuillage.

Philip Howard suit, d'arcade en arcade, l'interminable galerie. Une ombre du passé se détache du mur, de place en place, et le regarde. Voici son grand-père, le comte d'Arundel, qui recueillit la femme de son petit-fils et déshérita celui-ci ; il fut partisan et dévoué serviteur de Mary la Catholique, sympathique à Marie, Reine d'Écosse, et mérita la disgrâce pour ses tendances romaines. Voici Edmund Fitzalan, premier comte d'Arundel ou d'Arundell, comme on écrivait alors. Voici la mère d'Edmund, la belle Alisona, italienne de naissance et bien latine dans sa foi.

Voici même, plus vivante, plus proche, la jeune comtesse Ann dont la présence semble familière aux aïeux de son mari, qu'elle n'a jamais connus. Et ce tout menu bébé dont la mère joint déjà les menottes, c'est Elizabeth la nouvelle-née, fille de Philip, dont le nom et le baptême protestant sanctionnent l'aveugle attachement de son père à la Reine...

— Philip, veux-tu me suivre ?

Jamais la Voix n'a résonné si fort. Les voûtes du palais la répercutent. Le vent la fait résonner dans les hêtres. Les fantômes la répètent sur le ton anxieux du vent de la mer.

— Philip, veux-tu me suivre, me suivre jusqu'au bout ?

— Oui, Seigneur, je le veux !

Le comte d'Arundel, debout, les bras en croix, a lancé le serment.

LES DEUX VISAGES D'ELIZABETH

Walter Scott a rendu célèbre William Howard, le frère de Philip, en le décrivant assez librement sous le pseudonyme de Bilted Will. Cet Howard, né du second mariage du duc de Norfolk, devait prêter aux légendes car, en son temps même, celles-ci tirent cortège à son nom, « Willie le Hardi », époux de « Bessie au large douaire », vécut cependant d'une façon patriarcale, la plus grande partie de sa vie, au milieu de ses dix enfants, bon administrateur de ses terres et fin collectionneur en manuscrits. Mais il avait auparavant passé à plusieurs reprises par les prisons de la Reine.

Fiancé à la sœur de Lady Ann, Elizabeth Dacre (la petite Bess), il avait épousé la jeune fille vers l'époque où Philip faisait son entrée à la Cour et, meilleur mari que son frère, était allé vivre avec sa femme dans leur maison du Middlesex. Là Bessie avait mis au monde son fils aîné à la fin de l'année 1581.

Philip n'avait pas de secret pour son frère. Encore bouleversé par le changement qui venait de s'opérer en lui-même, il partit pour en faire part à William.

Il ne s'agissait pas seulement d'une confidence : le comte, en effet, ne s'illusionnait guère sur les conséquences de sa conversion. Trop convaincu pour dissimuler longtemps sa foi catholique à la Cour, Philip quelquefois encore accompagnera Elizabeth aux offices protestants, pour se donner le temps de préparer une retraite, mais cette attitude aura tôt fait de révolter sa droiture. Dès ces premiers jours dans la foi, il sentit qu'il ne pourrait garder le masque.

Willie était de bon conseil : il alla consulter Willie.

— Vous voici échappé à la solitude d'Arundel, Philip, quel bon vent vous amène ?

William Howard, alors dans sa maison de Londres, accueille son frère, les mains tendues et son bon visage tout souriant de plaisir.

— Allez-vous m'apprendre que notre Lady Ann est délivrée ?

— Ann est toujours à Wiston, sous la garde de Shirley. Mais, vieux Will, j'ai quelque chose de grave à vous apprendre. Laissez-moi vous l'expliquer et ne vous fâchez pas.

Philip raconte à son frère ses hésitations, son attirance et le serment que ses ancêtres lui ont arraché dans la galerie des Arundel. Malgré ses prérogatives d'aîné de la famille, il redoute quelque peu l'opinion de William.

Certes le bon Will ne se fâche pas. Un curieux mélange de perplexité et de jubilation lui fait lever les sourcils et briller les yeux :

— Quoi ! Vous aussi, Philip, après notre petite sœur Megg ! Eh bien, cher garçon, vous venez à point pour recevoir les confidences que je ne vous faisais pas, par crainte de vous gêner de leur poids dans votre attitude à la Cour.

— Willie, en vérité, seriez-vous catholique ?

Non, Willie n'est pas catholique encore, mais il se sent attiré par cette religion qui a conquis Margaret. Il s'interroge, il cherche, il tâtonne : l'aveu de Philip vient singulièrement à point pour l'aider.

Un échange de vues très suivi s'établit dès lors entre les deux frères. Le comte prêta à son frère un ouvrage récent du docteur Allen, qui acheva d'éclairer William Howard. Lorsque l'aîné revint, anxieux de savoir ce que la lecture du livre avait produit sur l'esprit de son cadet, toute perplexité

avait disparu du bon visage : des petits plis du front jusqu'aux angles des lèvres, la jubilation avait conquis tout le terrain.

— Cher vieux Philip, donnez-moi l'accolade ! Je suis catholique de cœur et le serai bientôt de fait, mon frère bien-aimé.

Ils sont dans les bras l'un de l'autre, tout au bonheur de cette union d'âmes qui complète la si chaude union de leurs esprits et de leurs cœurs. Avec Margaret et Ann, ils ne font plus qu'un maintenant dans la foi.

— Voici encore un coquin de petit papiste, crie jovialement Willie, comme on apporte son fils en longue robe brodée. Et j'espère bien que ce bébé catholique sera suivi d'une douzaine d'autres !

Il redevient grave cependant, devant les difficultés de la situation.

— Mon vieux camarade, quelle figure allez-vous faire à la Cour, sous cette veste retournée ? Vous ne pensez pas dissimuler vos convictions, je suppose ? Mais notre douce souveraine, en découvrant la vérité, pourrait bien vous expédier à la Tour de Londres et Lord Burleigh, du haut de sa mule, vous regardera partir sans sourciller. Ici même, je ne me sens guère en sûreté, voyez-vous. En ce temps diabolique, on ne peut faire un pas sans deviner un espion à ses trousses. Voyons un peu...

Longtemps, les deux frères discutent, pesant les risques et les espoirs, formant des plans prudents ou audacieux. Le seul terrain sûr pour les catholiques est actuellement outre-Manche. Ne pourraient-ils s'y transporter auprès des émigrés dont certains passèrent la mer, sous la sauvegarde de l'Ambassadeur d'Espagne dès le début du règne ?

— Quitter la chère vieille Angleterre, Willie, ce sera dur !

— Moisir et pourrir dans les cachots de la Tour serait plus dur encore. Allons, ce n'est pas pour rien qu'on me nomme le Hardi : organisons notre expédition qui, elle-même, n'est pas sans risque. N'avez-vous pas quelque serviteur intelligent et dévoué qui soit pour le pape ?

— Mumford, peut-être, mon secrétaire...

— Pourquoi ne s'embarquerait-il pas pour nous préparer les voies ? Il lui sera, plus qu'à nous, facile de glisser entre les filets d'espionnage de Burleigh...

Les plans furent établis sur cette base et, peu de temps après, Mumford partait pour le port de Hull, à dessein de faire voile vers les Flandres.

Soutenus par le futur Cardinal Allen, fondateur du Séminaire de Douai, puis directeur du Collège de Reims, les catholiques anglais obligés de fuir le sectarisme d'Elizabeth entretenaient des rapports avec ceux de leurs frères restés en Angleterre. Certains d'entre eux, nous l'avons vu, espéraient du secours de la part de l'Espagne sous différentes formes : soit que Philippe II fournisse assistance à Marie Stuart toujours captive, soit qu'il impose à main armée un régime de tolérance religieuse à Elizabeth.

C'étaient là les projets des plus audacieux qui, d'ailleurs, ne voyaient nulle trahison dans le fait d'attirer l'intervention étrangère dans leur pays. Le patriotisme d'alors ne consistait pas dans le culte de la « nation » encadrée par d'intangibles frontières, mais dans la fidélité à la religion, et au souverain ou à la souveraine. Or, pour plus d'un, Elizabeth, hérétique et née hors des lois du mariage, était l'usurpatrice ; et Marie Stuart, seule, avait droit de régner sur l'Angleterre.

De ces convictions naissaient les fameuses conspirations, dont beaucoup ne tendaient qu'à rétablir Marie en Écosse où son malheureux enfant, proclamé Jacques VI, passait de main en main : car la plupart des catholiques en Angleterre comme Outre-Manche, s'inclinant devant le régime établi, restaient soumis à Elizabeth, Reine d'Angleterre reconnue par Mary Tudor, qui l'avait précédée. La condamnation du Pape valait en principe, mais il était généralement admis que les faits rendaient impossible son application présente et nombre de catholiques vivaient même en dehors de toute conspiration.

Aussi bien Elizabeth ne se gênait-elle pas pour mener chez les autres les sourdes campagnes qu'elle redoutait tant dans son royaume. Ses fonds entretenaient les huguenots de France dans leurs luttes contre le catholique duc de Guise. Plus ouvertement, depuis l'assassinat de Guillaume d'Orange, elle avait entrepris de soutenir par les armes la révolte des Provinces-Unies des Pays-Bas contre le duc de Parme.

Traverser le détroit était donc, pour les frères Howard, s'ouvrir tous les espoirs et tous les périls. Des catholiques, des amis leur tendaient les bras, des alliances allaient leur être proposées ; mais tout allié pouvait être un conspirateur et les engager, au moins en apparence, dans le réseau des tractations et des complots.

Pendant que les frères organisaient le départ du secrétaire, la joie rentra chez le comte d'Arundel avec le retour de sa femme, enfin libérée.

— Lord Philip, mon cher mari, je vous présente votre fille.

Il serait doux de répondre :

— Lady Ann, ma très douce femme, en retour de ce cher petit enfant que vous m'apportez, recevez une grande confiance...

Ann serait éblouie de bonheur. Philip catholique ! Après avoir tant pleuré ses folies, après avoir tellement craint son courroux, apprendre qu'il croit à ce qu'elle croit, qu'il va professer ce qu'elle veut professer !... Mais Philip, qui se sent épié et tient à garder le plus grand mystère sur son projet de départ, retarde la confiance.

Brusquement la foudre tombe. John Mumford n'a pas franchi la mer. Il a été arrêté à Hull par les espions de la Reine. C'est non seulement l'espoir anéanti, mais le projet éventé et la suspicion jetée sur Arundel et sur son frère. Que sera demain ?

Demain sera une fête. Elizabeth, contre toute prévision, a annoncé sa visite au comte d'Arundel ! Il lui convient d'être reçue à l'Hôtel des Howard.

— Aurions-nous échappé au péril ?... Il faut que la réception soit splendide.

Jamais visiteuse ne fut mieux accueillie. Jamais souveraine ne fut plus charmante. Elizabeth, qui s'est fait accompagner par l'Ambassadeur de France, est reçue dans la maison fleurie et parée, achetée jadis par Thomas de Norfolk ; elle fait honneur à la délicatesse des mets, écoute les compliments, sourit à tous. Elle est affable et même familière. Rien n'a changé dans ses manières vis-à-vis de son cher Philip.

Deux jours plus tard, le comte d'Arundel, par ordre de la Reine, est constitué prisonnier chez lui ! Que s'est-il passé ? Quelqu'un l'a-t-il trahi dans ces quarante-huit heures ou bien la visite d'Elizabeth n'a-t-elle été qu'un jeu de grand félin ?

C'est en décembre 1583. Une vive agitation règne la Cour depuis la tentative de John Somerville qui, pris de folie, voulut tuer la Reine. Tout complot, toute menace à la sécurité d'Elizabeth amènent une répercussion sur le sort des papistes, toujours soupçonnés d'entretenir les machinations. Le bruit a plus d'une fois couru d'une ligue entre les princes catholiques, dont Philippe II, jadis évincé comme prétendant de la Reine, et le Pape de Rome. Les Jésuites, qui peu à peu sont venus de Douai à la suite des Pères Campion et Parsons, sont considérés comme de dangereux émissaires. Un nouveau venu, le Père Weston, semble réussir dans son apostolat mieux que tous les autres : que cache cet insolent succès ?... À tout hasard, il faut redoubler de sévérité.

Le comte d'Arundel subit chez lui, étant gardé à vue, un long interrogatoire. Il est trop nouveau dans la foi pour avoir grand'chose à cacher dans son passé. Aussi les réponses sont-elles satisfaisantes et Philip est relâché. Dure corvée pour lui que de reprendre son service à la Cour, mais la moindre abstention ferait tomber sur lui et les siens la terrible menace.

Cette menace, cependant, ne fait que hâter, chez Philip, la mise en pratique de ses convictions. Cette fois, il se confie à Ann, revenue en toute hâte du château d'Arundel où elle séjournait. Radieuse et apeurée, elle entend l'aveu qu'elle n'osait espérer et, tout aussitôt, dans son joli mélange de hardiesse et d'effroi, elle lui confie ce qu'est sa vie de catholique et ce dont elle tremble : fervente dans la religion qu'elle pratique avec sa chère Margaret, elle vit cependant dans la terreur car un espionnage étroit semble l'encercler. Un valet de chambre de Lady Sackville les a continuellement guettées, elle et sa belle-sœur, pendant qu'elles se trouvaient ensemble à Chichester, quelques mois auparavant.

Elle craint et pourtant ne se doute pas qu'à l'heure où elle exprime ses inquiétudes le misérable Law a déjà consommé sa trahison. Il l'a dénoncée ainsi que Margaret par la déclaration, datée du 20 décembre 1583, dans laquelle il communique ses observations aux services spéciaux de la Reine.

Un mois après l'arrivée de Lady Ann, il a trouvé, dit-il, « un sac semblable à une bourse » contenant des feuilles de papier, un linge trempé dans du sang, des grains de verre et des pièces d'or. Les dames ont paru inquiètes mais n'ont pas réclamé le sac – ne voulant point avouer, sans doute, qu'il leur appartenait. Sont-ce là des linges sacrés, des grains de chapelet, et des pains d'hostie ?

Lady Ann n'avait pas eu tort de trembler. La dénonciation provoqua un nouvel interrogatoire d'Arundel. Le questionnaire tendait à la fois à vérifier les accusations portées contre sa femme et à l'impliquer lui-même dans un complot récent, celui de Throckmorton.

— Étiez-vous renseigné sur les tentatives de fuite de Charles Arundel et de Lord Paget ?

— Non.

Le comte d'Arundel n'a été aucunement mêlé à la conspiration dont la conséquence a été l'arrestation et la condamnation de son cousin Charles, de Lord Paget, du comte de Northumberland et des frères Throckmorton. L'un de ces derniers, Francis, avait préparé une tentative pour le rétablissement de la religion catholique en Angleterre, sur la base d'une intervention militaire de l'Espagne ; le projet envisageait la collaboration d'une armée levée dans les Pays-Bas par les Guise. Rentré à Londres, il établit la liaison entre Marie Stuart et Mendoza, ambassadeur d'Espagne, mais la saisie d'une lettre chiffrée, adressée à Marie, le trahit. Philip Howard n'avait rien à voir avec toute cette affaire.

Peu auparavant, le pauvre dément, Somerville, avait été jeté à la Tour. Son beau-père, arrêté, mourait bientôt du supplice des traîtres et le beau Leicester recevait tous les biens du supplicé. Somerville lui-même périssait étranglé, de ses propres mains ou de mains mystérieuses, dans sa prison. À cet autre drame Philip n'avait pas davantage été mêlé. Mais ces attentats à la souveraineté et à la personne de la Reine aiguisaient les suspicions envers quiconque tentait de partir à l'étranger, ou semblait tramer quelque intrigue.

Devant les négations du comte d'Arundel, l'interrogatoire se déplaça :

— Savez-vous si des Jésuites et des séminaristes sont entrés en relation avec votre femme ?

Ann était bien entrée en rapport avec le Père Weston, Jésuite déjà fameux et qui devait acquérir une grande célébrité par ses exorcismes, mais, Dieu merci, elle s'était jusqu'alors gardée d'en faire confidence à son mari. Philip put donc aisément répondre *non* à la question.

— Aviez-vous entendu parler d'une bourse contenant des grains sacrés et des papiers ?

Non, il n'avait entendu parler de cette affaire que par un valet, ces jours derniers. Ayant opposé la négation aux insinuations que comportait le questionnaire, le comte signa de sa griffe à double majuscule et d'un parafe trois fois bouclé sa déclaration : ARundel.

Le 12 janvier suivant, il envoyait une protestation au Conseil de la Reine.

LA FUITE VERS LES FLANDRES

Le cercle de menaces se resserrait autour des Howard. Ils décidèrent de fuir, malgré l'échec de Mumford.

Il fallait que le péril fût bien menaçant pour qu'ils se résolussent à ce départ : une fois à l'abri dans les Flandres, où ils allaient chercher asile, les fugitifs pouvaient s'attendre à ce que leurs biens soient confisqués en Angleterre et prévoir des représailles pour leurs familles. Entre le danger imminent et les risques éventuels, ils choisirent cependant ces derniers.

Préparer le mystérieux voyage n'était pas petite affaire. Les frères Howard s'assurèrent des complicités en nombre suffisant pour leur faciliter les transports, mais assez restreint pour offrir peu de chances à la trahison. Entre deux parades à la Cour, Philip courait chez William, qui s'était abouché avec des alliés et recevait des courriers en cachette.

C'étaient, pour le comte d'Arundel surtout, de perpétuelles émotions. À la Cour, certains coups d'œil d'Elizabeth le glaçaient. Était-elle distante, il s'attendait au pire, songeant : « La Reine est avertie. Nous ne pourrions pas partir. » Se faisait-elle affable, Arundel se souvenait en frémissant de sa dernière visite à l'Hôtel des Howard.

— J'aime à faire des projets avec vous, cher comte. Ne rêvez-vous pas parfois de voyage, mon aimable Philip ?

Que soupçonnait-elle ?

Le soir, ayant prié avec toute sa ferveur de néophyte, le comte cherchait péniblement le sommeil, hanté par l'idée que les hommes d'armes d'Elizabeth allaient brusquement l'éveiller.

Il était assez jeune, assez hardi, assez beau joueur pour trouver à ces risques une certaine saveur. Mais trois frêles figures pesaient sur son cœur : Ann, sa fille Elizabeth et le fils passionnément attendu. Car, parmi les angoisses de l'heure, une nouvelle petite vie s'annonçait : merveilleux espoir ou aggravation de frayeur. Que deviendront les trois êtres chéris, que Philip passe la mer ou qu'il soit capturé ?

Ann, en découvrant les projets qu'on voulait lui tenir cachés, a mis au supplice le pauvre Philip :

— Eh quoi, vous songez à partir, à partir sans moi ?

— Ma douce amie, comment vous emmener, dans l'état où vous êtes ? Il en coûterait la vie à notre enfant et peut-être à vous-même !

— Mais me laisser est pire encore. Dieu ! qu'adviendra-t-il de nous quand vous ne serez plus là pour nous protéger, Philip ?

— Ma présence est pour vous menace plus que protection. C'est moi qui suis visé et c'est moi que l'on veut surprendre.

Longtemps, ils ont lutté ainsi, elle refoulant ses larmes et lui son émotion. Brusquement, elle s'est effondrée à ses pieds, lui enserrant les genoux... Jamais il ne l'avait vue ainsi implorante, même aux pires moments qu'il lui avait fait passer :

— Ann, Ann, ne m'enlevez pas mon courage !... Ménagez votre enfant !... Ann, ayons confiance en Dieu...

Il ne l'a pas adjurée en vain. Elle s'est relevée les yeux en larmes, mais décidée à accepter son sort, et depuis, elle l'aide de son mieux dans les préparatifs de son départ.

L'heure approche. Philip s'est confessé au Père Weston qui l'a reçu dans la foi dès le mois de septembre 1584 ; il a communiqué auprès de sa femme et de sa sœur. Pour ne point assister jusqu'au bout au service protestant célébré à l'ouverture du Parlement, il a simulé une indisposition causée par la chaleur : mais c'est là geste à ne pas renouveler. Il est temps de partir.

Philip s'enferme dans son bureau et commence une longue lettre à la Reine – lettre que Margaret Sackville remettra, bravant toute conséquence, lorsque son frère sera en lieu sûr.

...Que la Reine ne le juge pas traître à son pays. Ce ne sont pas des accointances avec l'étranger qui provoquent son départ, mais l'impossibilité où il se sent d'étouffer plus longtemps ses convictions. Toujours fidèle à la Couronne, il s'est vu soupçonner d'infidélité, sur la dénonciation d'ennemis cachés ; il a été gardé à vue et a cruellement souffert de sa disgrâce. Cependant, déclare-t-il :

« Le plus lourd fardeau qui pesait alors sur ma conscience, c'était de n'avoir pas vécu selon les préceptes de ce que je crois fermement et affirme être la vérité. »

Il raconte avec sincérité sa conversion et poursuit : volontairement il s'exile loin de tout ce qu'il aime, sa famille, sa chère Angleterre, la Reine elle-même, et c'est pour lui une agonie :

« Je n'aurais plus le désir de vivre si je n'étais soutenu par la pensée de la miséricorde de Celui pour qui j'endure tout cela... de celui qui a enduré dix mille fois plus que moi. »

Ce sacrifice, aura-t-il cependant le courage de le faire ?... La plume s'est arrêtée. Partir ! Quitter le cher pays, renoncer à voir naître le petit être qui portera son nom. C'est trop cruel, c'est trop dangereux. Mais il se remémore les encouragements que lui a donnés d'Outre-Manche un prêtre, le futur Cardinal Allen : hors d'Angleterre, il pourra abjurer officiellement, en liaison avec les Jésuites de Douai et les autres catholiques anglais des Flandres, il servira librement et à la fois l'Église et l'Angleterre.

La plume a repris sa course. Le comte d'Arundel signe et parafe. Le sort en est jeté. Tout étant prévu, le comte gagne deux fois le port où il doit s'embarquer : deux fois, les vents étant contraires ou le capitaine peu confiant, il est obligé de s'en retourner. La troisième fois, il s'embarque à Littlehampton, dans le Sussex, par une fraîche nuit d'avril 1585.

L'ancre est levée. Quelques brusques secousses, puis des oscillations plus longues : le lent bateau a quitté le port. Le bruit du clapotis heurtant le quai se mue en un chant marin, celui du large.

Philip voit s'agrandir, entre lui et le pays marqué seulement par la lumière du phare et deux ou trois fenêtres éclairées, l'écharpe noire de la mer sur laquelle brille un reflet du ciel.

— Adieu, Angleterre, mon cher pays que je ne reverrai peut-être plus !

— Adieu, Ann, ma douce amie !

— Adieu aussi les folies et les fautes du passé !

Le bateau file, ayant pris le vent. Non loin de lui croise un petit navire de guerre. Que fait donc ce voisin d'aspect hargneux ? Il pique vers son frère pacifique ; il le contourne ; il l'accoste, canons braqués par les hublots.

— Ohé, du bateau !

— Un pirate !

Inutile de résister. Le pauvre bateau n'est pas équipé pour la lutte. Kelloway, capitaine à bord de l'agresseur, descend sur le pont avec quelques hommes. Il se déclare pirate, en effet, et porte ses visées sur Philip Howard et ses deux compagnons.

— Vous rachèterez-vous, mon beau seigneur ? Pour cent livres, je vous tiens quitte et libre.

— Je ne les ai point.

— Écrivez à quelque membre de votre famille qui vous enverra la somme et, par mes os, vous serez libres tous les trois.

Écrire est lourd de risques. Mais tout doit être tenté en vue de continuer le voyage. Philip rédige une lettre à l'adresse de sa sœur Margaret et la remet à Kelloway. Celui-ci, aussitôt, se démasque : il n'est point pirate, mais agent de la Reine. C'est le Conseil qui l'a dépêché à la poursuite du comte d'Arundel.

Vaincu, Philip a vu s'effacer tous ses espoirs comme tout à l'heure se perdait dans la nuit la côte d'Angleterre. Quel avenir s'annonce ? Le retour sous bonne garde, la prison... Une fière défense, certes, mais qui l'écouterà ? La Cour, autrefois si empressée autour du favori, ne compte plus guère pour lui que des ennemis satisfaits de sa chute. Quoi ensuite., sinon la mort ?

Le comte d'Arundel pourtant n'a pas bronché sous le choc. Il a lutté pour sa vie, pour sa liberté, en essayant de fuir. Maintenant il luttera pour Dieu seul.

Les fugitifs sont dépouillés de leur argent, de leurs papiers, de leurs bijoux. Ils reprennent terre. Sous la surveillance de Sir George Carey, fils du Chambellan de la Reine, ils sont dirigés vers Londres. À Guildford, où le cortège s'arrête pour passer la nuit, Philip trouve un groupe de ses serviteurs, venus à sa rencontre : ceux-ci se désolent de le voir prisonnier.

— Ne vous lamentez pas, mes enfants. Je n'ai commis ni trahison, ni crime.

Le 15 avril 1585, Philip Howard, comte d'Arundel, âgé de vingt-sept ans, est enfermé à la Tour de Londres. Margaret Sackville, comtesse de Dorset et son frère William Howard seront bientôt jetés en prison.

Ces arrestations font grand fracas dans les Cours d'Europe et notamment en France et en Espagne. L'ambassadeur de France écrit à son souverain, Henri III, alors régnant :

« La Reine soupçonne Lord Arundel d'avoir tenté de s'échapper pour servir quelque dessein de la cause catholique, c'est pour cette raison qu'il va être étroitement surveillé. »

Les Cours envoient leurs représentations, mais Elizabeth s'entend à merveille à faire la sourde oreille. Les complots des deux dernières années l'ont vraiment effrayée. Elle sent confusément que la séquestration de Marie Stuart l'a mise elle-même dans un guêpier : les dards des révoltés d'Écosse et d'Angleterre et ceux des diplomates étrangers, depuis ce geste malheureux, la harcèlent. Comme les toupies doivent tourner, tourner sans cesse pour ne pas tomber, elle est condamnée à toujours sévir, toujours fomenter ou découvrir des complots, pour ne point laisser reprendre souffle à ceux dont elle s'est fait d'irréconciliables ennemis.

Le cas d'Arundel lui est particulièrement cuisant. Ce noble entre les nobles, elle avait cru si bien l'asservir ! Sans se détacher de Leicester, qu'elle comble toujours de faveurs après l'avoir laissé la compromettre devant toute la cour par ses familiarités, elle a vraiment aimé ce bel Howard au long visage et elle a savouré tout ce qu'il lui a sacrifié...

La réconciliation de Philip avec Ann a piqué une flèche dans l'orgueil et peut-être dans le cœur de la Reine. Elizabeth n'est pas près de pardonner ! Ses dents noirâtres, qu'ont gâtées les sucreries, grincent de colère entre les lèvres minces ; et ses yeux, légèrement abaissés vers la racine du nez, accusent par leur fureur le type d'oiseau de proie que prend la Reine en vieillissant. Que ses soupçons se soient vérifiés la jette dans un de ces accès de violence qui terrifient son entourage à l'exception de l'impassible Burleigh.

Qu'importe le mécontentement des Cours ? L'Espagne est la perpétuelle adversaire. En France le duc d'Anjou n'est plus : ses tares et ses excès l'ont fait mourir l'année précédente ; et ce n'est point l'amitié du souverain catholique que recherche la Reine d'Angleterre, mais l'entente avec le compétiteur huguenot, le duc de Navarre, futur Henri IV.

L'intervention étrangère n'influera pas sur le sort du comte d'Arundel : il est sous la griffe de celle qu'il a déçue.

À LA TOUR DE LONDRES

La Tamise, où glissaient alors les barques à huit paires de rames et les bateaux à quatre voiles sortant haut la proue au-dessus des eaux, battait déjà depuis cinq siècles les murs de la Tour de Londres, lorsque le comte d'Arundel pénétra, encadré d'hommes d'armes, dans la vieille forteresse des ducs de Normandie.

Citadelle et arsenal, palais, ménagerie et musée, geôle d'État et prison pour les gueux : la Tour de Londres avait été tout cela, successivement ou à la fois, selon le gré des souverains d'Angleterre, chacun, depuis Guillaume le Normand, ayant augmenté ses constructions, commencées sous le Conquérant par Gundulf le Moine.

Chaque époque, à partir du XI^e siècle, vit s'élever de nouvelles tours reliées entre elles par des murs et encadrant à distance le Donjon, haute masse carrée bâtie par Gundulf; et chaque construction résonna d'une note sinistre. Ce fut, au temps de Guillaume Rufus, la plainte du peuple – car pour que se dressent deux nouvelles tours et que s'achève la tour de l'Horloge, à l'angle du mur longeant la Tamise, il avait fallu lever d'énormes taxes; ce fut l'emprisonnement d'un des bâtisseurs, Ralph Flambard, dit « Ranulphus le Rapace », enfermé derrière les murailles qu'il avait élevées; et ce fut encore le double écroulement de la tour Saint-Thomas, écroulement dû à Thomas Becket, martyr, si l'on en croit les vieux récits.

Henri III avait entrepris d'élever la tour Saint-Thomas, dont les deux corps puissants gardent le porche central qui domine le fleuve. En la nuit de la Saint-George, 1240, saint Thomas Becket, mort au siècle précédent apparut aux constructeurs et les interpella d'une voix sévère :
— Pourquoi bâtissez-vous ceci ?

Ils frémirent sous la question de cet ami du peuple, car ils savaient que les tours s'élevaient pour assurer un pouvoir tyrannique et que les ouvriers, obligés de travailler contre les intérêts de leur classe, n'étaient même pas payés à un taux avouable. Un roulement, comparable à une secousse sismique, ébranla le sol et, dans un effroyable bruit, la tour Saint-Thomas s'effondra. On la reconstruisit, mais en faisant aux travailleurs un meilleur sort.

La Citadelle prit sous Henri VIII caractère de palais, sans que s'évanouît son atmosphère de drame. Sans doute, le donjon, devenu la tour Blanche, s'embellit de créneaux et de chaperons; les larges baies des Tudor trouèrent les murailles, en contraste avec les étroits trous de guet des Normands. Les banquets faisaient étinceler leurs vaisselles d'argent et d'or sur les tables dressées pour le Roi et sa Cour. Les fêtes des noces royales emplirent de musique et d'éclat les salles immenses derrière les murs profonds de plusieurs pieds...

Mais les donjons nombreux servaient dans le même temps à assouvir les vengeances d'Henri VIII et, sur le billot de la Haute-Colline, située à l'ouest du vaste polygone des tours entourées de fossés, les têtes, une à une, tombaient.

Avec Edward I^{er}, la Tour était déjà devenue résidence royale et prison d'État à la fois; sous son règne, des Juifs arrêtés en masses, puis des moines avaient croupi dans l'inimaginable horreur de cachots souterrains. Dans de bien meilleures conditions et dignement traités, Jean le Bon et son fils avaient été gardés deux ans à la Tour, puis le charmant poète Charles d'Orléans. Richard III, derrière les lourds remparts de pierre, avait perpétré ses crimes. Henri VIII y fit, entre autres

victimes, exécuter deux de ses épouses : Anne Boleyn, mère d'Elizabeth ; Catherine Howard, cousine des Norfolk.

Les gémissements des prisonniers, privés de nourriture et attaqués par les rats, n'avaient pu percer l'épaisseur des murs. Le rugissement des fauves, importés pour le plaisir du Roi Édouard VI, fils d'Henri VIII, fit plus grand bruit dans la Tour du Lion, pour eux construite.

Ni Mary Tudor, ni Elizabeth, n'avaient adouci la réputation de la Tour : les morts lentes, les agonies de douleur dans la chambre des supplices, les exécutions capitales dans le vaste enclos de la Haute-Colline s'évoquaient de façon tragique au seul nom de la Tour. Et les bateliers se sentaient le cœur plus léger lorsqu'ayant doublé la tour Moyenne et sa voisine la tour de Garde, ayant suivi le mur sombre jusqu'à la porte Saint-Thomas qui dissimule incomplètement la tour Sanglante, puis un autre mur jusqu'à la porte de Fer, ils dépassaient enfin les limites de cette forteresse aux dix ou douze corps que d'un seul terme on désignait comme « La Tour ».

Le comte d'Arundel fut conduit à la tour Beauchamp, construite par Édouard III : haut bâtiment à toits plats que flanquent en avancée deux tours basses surplombant les douves. Des fenêtres, creusées dans l'extraordinaire épaisseur des murs, on apercevait vers l'ouest la Haute-Colline et son échafaud, perpétuelle menace pour le prisonnier. Au-delà du champ d'exécution, Londres, grouillante et ardente à vivre, piquait vers le ciel ses clochers, dans des quartiers désormais inaccessibles à Philip Howard : au prieuré de la Sainte-Trinité, chez les frères mendiants et jusqu'à la tour Saint-Paul, découronnée de sa flèche par la foudre.

Un réconfort mélancolique atteignit Philip à la vue de ces lointains amis, révélant des lieux de prière. Un catholique en pays étranger entend toujours la langue liturgique dans laquelle l'Église s'exprime de par le monde entier ; un catholique empêché de rejoindre ses frères aux offices, se trouve avec eux par la liaison télégraphique des clochers, lançant vers le ciel la prière collective.

Le lieutenant de la Tour, Sir Owen Hopton, célèbre par ses rigueurs dans l'application des tortures, ne laissa pas au prisonnier le temps de méditer le long du chemin de pierre conduisant à la tour Beauchamp, et Philip se trouva brusquement enfermé dans le cachot où pesait une inquiétante pénombre.

Sa première pensée, dans la misère où il plongeait, fut pour Dieu ; la seconde pour Ann, dont la petite figure lui apparut crispée d'angoisse et pourtant si douce à son mal :
— Ann, mon tendre cœur !...

Il dut, pour trouver le sommeil, s'interdire de penser à l'enfant qu'elle allait mettre au monde, à ce fils qu'appelait avec tant de passion sa fierté paternelle...

S'il avait gardé quelque illusion sur l'indulgence de la Reine à son égard, le comte d'Arundel aurait été bientôt éveillé de ce songe, car les quelques commodités couramment accordées aux prisonniers d'État, hôtes habituels de la tour Beauchamp, lui furent refusées par ordre supérieur, après quelques jours à peine de captivité.

Le séjour dans les prisons d'État comportait alors un mélange de rigueurs et d'accommodements. Le prisonnier avait charge de son propre entretien, mais le gouvernement lui accordait à cet effet certains crédits. Les geôliers ne manquaient pas d'exploiter la situation et de faire leur bénéfice au passage. Les captifs d'un certain rang avaient le droit de garder auprès d'eux des serviteurs et généralement de recevoir des visiteurs – un surveillant restant témoin de leurs conversations.

Pour le comte d'Arundel, les tolérances furent durement supprimées. Durant les treize premiers mois de sa captivité, aucun de ses serviteurs n'eut accès auprès de lui ; pas une fois il ne quitta sa cellule, pour passer dans la salle voisine ou respirer quelques instants à l'extérieur, sans que

l'encadrent ses geôliers. À partir du mois de mai 1586, permission lui fut donnée d'avoir auprès de lui tantôt un, tantôt deux de ses domestiques mais ceux-ci, une fois entrés à la Tour, n'en devaient plus ressortir ; ils subissaient le même règlement que leur maître et ne pouvaient faire un pas hors de la cellule si ce n'est à heure fixe et sous bonne garde.

Les parents et les amis de Philip, lors de l'emprisonnement, ne savaient que faire pour procurer au jeune homme un peu de réconfort. Willie le Hardi n'était pas homme à craindre de se compromettre et son oncle Henry, plus prudent, aimait trop Philip pour ne point s'exposer à quelque risque. Ils eurent vite fait de découvrir quelle tour recélait le prisonnier : or, le long de cette tour Beauchamp, courait un chemin de ronde, seul endroit où Philip eût l'autorisation de prendre un peu d'air et d'exercice à certaines heures. Les braves cœurs n'hésitèrent pas : face à la Tour, sur le terrain de la Haute-Colline, les Howard s'exposèrent délibérément à la vue, afin que les aperçoive le détenu. Une grande partie du jour, eux ou de dévoués amis restaient le long des douves, guettant le moment de voir Philip et de lui adresser des signaux d'amitié.

Le résultat ne se fit pas attendre. Ordre fut donné au lieutenant de la Tour d'interdire au comte l'accès de tous les chemins de ronde où la marche lui avait été d'abord permise pour raison de santé.

Comme il l'avait prévu, Philip n'avait à attendre secours ni de la Reine, ni de son entourage. À la Cour, on ne répandait sur lui que de faux bruits :

— Catholique, le comte d'Arundel ? dit un courtisan. Vous n'y pensez pas ! Nul plus que lui ne se plaisait à railler la religion catholique. S'il en a pris le masque, c'est par politique et pour cacher de mystérieux desseins.

À cette insinuation, qui lui fut rapportée, Philip répondit de sa geôle :

— Dieu seul connaît les secrets du cœur humain. J'estime, pour ma part, qu'il serait de bien mauvaise politique pour un homme que de perdre sa liberté, risquer ses biens et son existence et vivre en prison, ainsi qu'aujourd'hui je le fais !

Il demande à voir sa femme : Elizabeth le lui interdit. Il désire être entendu d'un prêtre : tout secours religieux lui est refusé.

La correspondance seule est permise au prisonnier (ou bien des complaisances pour la faire passer sont acquises par Ann à prix d'or) : vite, il écrit à sa femme pour lui donner de ses nouvelles, l'encourager et la prier de lui faire parvenir, pour son soutien moral, l'exercice du Rosaire et l'office de la Vierge.

Ann, chassée de chez elle et rongée d'inquiétude pour son mari et ses enfants, s'est réfugiée au presbytère de Finchingfield, en Essex. Henri VIII, lors de la confiscation de biens infligée aux congrégations, avait attribué cette cure et son bénéfice à Thomas Howard, troisième duc de Norfolk et grand-père de Philip. On en peut encore, de nos jours, voir la toute modeste maison, semblable à certaines habitations de fermes dans nos provinces françaises.

Dans cette demeure à trois fenêtres de façade, qu'entourent quelques communs flanqués d'escaliers de bois, la vie de la jeune femme diffère singulièrement de ce qu'elle était, même en ses plus mauvaises périodes, dans les châteaux de Nonsuch ou d'Arundel. Point de hall à tentures de tapisserie, dans le presbytère perdu parmi les prairies et les bosquets d'Essex. Plus de ces draperies opulentes, si fort à la mode au temps des Tudor, sur les tables et les tabourets. Ni coffres en bois précieux, ni luths d'ornement et d'agrément, ni verreries d'art dans les pièces éclairées par de petites fenêtres. Seules, quelques fleurs, cueillies par une main délicate dans les plates-bandes qui bordent l'herbe drue du pré, rappellent, dans la chambre de la comtesse, le raffinement cher aux dames de l'époque : cette délicieuse débauche de plantes, de fleurs, de parfums, d'eaux odoriférantes qui transformaient en serres les pièces d'intimité

C'est entre les murs nus du presbytère qu'Ann mit au monde, le premier juillet 1585, son fils Thomas, Lord Maltravers, futur comte d'Arundel.

Peu de jours auparavant, elle apprenait avec terreur la mort dans un cachot d'un noble d'Angleterre, compromis dans l'affaire Throckmorton, et qu'à peu près tout le monde considérait comme innocent. Le comte de Northumberland, emprisonné depuis un an, avait été trouvé sans vie, ayant reçu trois balles au cœur. On voulait faire croire à un suicide, mais personne n'attachait foi à ce bruit.

Affolée à l'idée que le même sort pouvait menacer Philip, Ann désira passionnément se rapprocher de lui. À peine remise, elle rédigea une supplique, demandant l'autorisation de résider dans l'une des maisons de son mari. Entre ses deux enfants, de délicate santé, elle attendit la réponse, comptant un à un les jours d'épreuve que subissait Philip. Manquait-il du nécessaire ? Serait-il jugé bientôt ? Ne le mettait-on pas à la torture, à l'heure même où elle se posait ces questions ? À cette pensée, elle défaillait. Elle espérait pourtant qu'on n'oserait attacher au chevalet un Premier Pair d'Angleterre.

La réponse de la Reine arriva, presque inespérée. La comtesse était autorisée à résider au palais d'Arundel de Londres, mais elle devrait en disparaître chaque fois qu'il plairait à Elizabeth de séjourner dans une propriété voisine, celle de Somerset. Ann sentit l'insolence de la restriction, mais s'estima heureuse de pouvoir rentrer dans la demeure qui avait vu naître Philip.

La fin de l'an 1585 passa, puis les premiers mois de 1586, sans adoucir le sort du comte d'Arundel et sans faire entrevoir de changement dans l'attitude de la Reine envers les catholiques. Le Parlement, au cours de sa dernière session, n'avait fait qu'ajouter quelques rigueurs nouvelles à l'application des mesures prises déjà contre les papistes ; il avait renchéri surtout sur la proscription des Jésuites : tout membre de la Société de Jésus, qu'il soit séminariste ou prêtre – si son ordination ne remontait pas plus loin que la première année du règne – et ayant résidé plus de quarante jours dans le pays était considéré comme coupable de haute trahison et passible de mort. Les sanctions sont réitérées en 1586 en 1587. Évidemment, Elizabeth vit dans la terreur des complots papistes.

En vain les catholiques, prêtres et laïques, ont-ils adressé à la Reine une pétition, reconnaissant son autorité souveraine, en droit comme en fait, et déclarant coupable d'un grand crime quiconque porterait la main sur elle ; en vain ont-ils qualifié de diabolique et contraire à la foi catholique l'opinion qui prend la défense d'un tel crime ; en vain ont-ils supplié la Reine ainsi assurée de leur loyalisme, de ne pas bannir les prêtres catholiques. La réponse d'Élisabeth a été d'envoyer en prison le gentilhomme qui lui avait remis la supplique et de l'y laisser mourir.

C'est donc sans espoir de mansuétude que Philip s'est vu traduire devant la Chambre Étoilée comme catholique romain, fugitif, complice d'Allen et des Jésuites... Le jugement est rendu en mai 1586. Arundel est condamné à payer une amende de dix mille livres et à subir l'emprisonnement aussi longtemps qu'à la Reine il plaira.

Le comte eut un instant de détresse, comme la porte de sa geôle retombait sur son passage. Si cette réclusion devait l'ensevelir jusqu'à la mort, trouverait-il la force ; sans assistance religieuse, de conserver jusqu'au bout son courage ?

À l'heure même, cependant, où le comte s'interrogeait dans l'angoisse, un vaisseau faisait voile pour l'Angleterre, portant à son bord le prêtre dont Dieu allait lui accorder le soutien : le jeune Père Robert Southwell, à l'enfance romantique, à l'âme de poète et qu'une foi invincible lançait vers l'apostolat et le martyre.

CHAPITRE XII

VIES PARALLÈLES

Parallèlement, mais inspirés d'un même esprit, le comte et la comtesse d'Arundel, à la suite du jugement, menaient une vie conduite par la foi la plus généreuse : vie de prière et de méditation pour Philip ; vie de charité pour Ann Dacre.

Deux heures chaque matin Philip reste en oraison : prières de repentir, de supplication, prière d'amour. Il sait même remercier au milieu de ses malheurs : merci à Dieu de le châtier en ce monde et de lui ouvrir ainsi tous les espoirs futurs ; merci à Dieu de lui avoir donné l'épouse aimante et chrétienne dont il connaît maintenant la valeur ; merci à Dieu de lui avoir accordé, après sa chère petite Elizabeth, le fils qu'il désirait tant ; merci à Dieu, surtout, d'avoir fait de lui son serviteur et de lui avoir permis de souffrir pour la foi.

Il écrit ensuite et lit, puis fait quelques pas dans le petit couloir qui longe sa cellule. Quelques aliments exécrables lui sont servis, qu'il se force à absorber, afin de vivre pour les êtres chers qui l'attendent. Dans l'après-midi, il médite et prie encore. Le soir, avant de se jeter sur son lit, il consacre le quart d'une heure à l'examen de conscience et à la méditation.

Ann, pendant ce temps, se multiplie entre ses enfants, les malheureux qu'elle va soigner et les prêtres auxquels elle prête assistance. Lady Mounteagle, sa grand'mère, a fait de la petite Nan' une habile infirmière. Attirée vers les prisonniers par la pensée de Philip, Ann s'en va, dans toutes les geôles où on lui permet d'entrer, étendre les onguents, les baumes et les linges fins sur les plaies ulcéreuses qui rongent tant de détenus.

Aux religieux pourchassés, elle ouvre audacieusement sa maison. La vie morale de la comtesse Ann est un étonnant mélange de crainte et de courage. Son extrême sensibilité la fait passer par toutes les terreurs ; ses convictions et ses tendresses lui font tenter les coups les plus hardis ; Vaillamment, la comtesse d'Arundel porte en elle, sans la montrer à ceux dont elle veut adoucir le sort, cette tristesse qui ne peut la quitter : l'impossibilité de voir Philip.

Lui-même, de son cachot, supplie en vain. Il s'étiole moralement, à ne pas voir les siens. Physiquement, il dépérit, à vivre dans une cellule empestée.

C'est là un des pires supplices des prisons, au temps d'Elizabeth : le mauvais entretien, les voisinages malsains, le refus des moindres commodités aux prisonniers font des cellules des lieux infects. Plusieurs prêtres, incarcérés à la Tour ou dans d'autres geôles avant Philip, sont morts d'intoxication. Le comte d'Arundel, habitué aux randonnées à cheval, aux matchs de balle et de tennis, déjà en honneur à l'époque, à la vie dans les vastes salles et les immenses galeries ouvertes sur des parcs, suffoque dans sa prison. Au mois de juillet 1587, les chaleurs ayant encore développé les pestilences, il se décide à écrire : « À mon très bon et très honoré Seigneur, Lord Burleigh, Grand Chancelier de l'Échiquier d'Angleterre. »

Il lui demande en grâce d'obtenir de Sa Royale Majesté la liberté dans l'enceinte de la Tour, car, dans sa claustration il se sent menacé par « une mort imminente ». Il le supplie d'autoriser sa femme et ses enfants à venir jusqu'à lui, « comme Dieu lui ordonne et comme la nature lui fait une loi de le désirer ».

Il obtiendra peu à peu un léger relâchement dans les rigueurs qui usent ses forces de résistance, mais jamais ne lui sera donnée la consolation de revoir Ann, ni de connaître son fils !

Ni vexations, ni privations ne découragent cependant sa piété. Poète, comme beaucoup de nobles qui savaient, à la Renaissance, rimer la ballade ou le sonnet ; descendant au reste du bon auteur Henry de Surrey, il trouve dans sa foi l'inspiration de poèmes à la louange de Dieu ou de la sainte Vierge Marie.

« Pardessus tous les autres se place la Vierge
« Par qui le monde est consolé.
« De son front sans tache scintillent les rayons les plus purs.
« Les étoiles font un diadème à sa tête,
« Sa gloire surpasse celle de tout être créé,
« La lune chausse son pied, le soleil la revêt... »

Un autre poète, bien fait pour le comprendre, va enfin apporter un réconfort spirituel à Philip Howard.

Ann a connu, parmi les prêtres auxquels elle a donné asile, le Père Robert Southwell, débarqué en Angleterre en juillet 1586. Petit-fils du galant Sir Richard Southwell, relation des Norfolk, Robert Southwell avait connu de bonne heure les aventures, des bohémiennes l'ayant dérobé dans son berceau et emporté... Bientôt retrouvé, il quitta assez tôt le milieu, fort libre de pensée et de mœurs, auquel il appartenait et fit ses études au collège de Douai. Entré chez les Jésuites, il rejoignit avec enthousiasme le Père Weston à la mission d'Angleterre, n'ayant alors que vingt-cinq ans.

Le jeune père n'ignorait pas en quel coupe-gorge il se jetait, car il écrivait, en partant sur sa propre demande, au général de la Compagnie de Jésus, Claude Aquaviva : « En vérité, je suis envoyé au milieu des loups. Fasse Dieu que ce soit comme un agneau, pour être égorgé au nom de Celui-là et pour Lui qui m'envoie. »

Il allait vivre dans une période de furieuse agitation. Dès son arrivée à Londres, il a vu des gardes, épée au clair, arrêter des catholiques. Au coin des rues, il trouve de faux prophètes qui, grimpés sur des charrettes, annoncent de faux Christs. Les affaires d'Écosse ont en même temps de violentes répercussions en Angleterre : Babington, tout dévoué à Marie Stuart, a comploté l'assassinat d'Elizabeth pendant que le duc de Parme débarquerait dans le pays en vue d'y rétablir la religion catholique ; Walsingham, secrétaire de la Reine, a découvert le projet ; Babington et neuf de ses complices ont été arrêtés et condamnés au supplice des traîtres. Elizabeth, hors d'elle-même, a ordonné qu'on pousse ce supplice « jusqu'à l'extrémité de la peine ». Trois des condamnés ont agonisé, les entrailles arrachées. Une telle horreur s'est soulevée devant les raffinements inouïs des bourreaux qu'il a fallu se contenter de pendre les sept autres.

Mais la persécution visant les catholiques a redoublé de violence. En fait, la soif de sang ne s'assouvira un peu chez Elizabeth que quand sera tombée la tête de Marie Stuart, cette rivale dont le plus grand crime fut peut-être d'avoir surpassé la Reine d'Angleterre en beauté.

Accusée d'être l'instigatrice du complot Babington, Marie est exécutée à la forteresse de Forheringay en 1587. On lui a refusé les secours d'un aumônier catholique et le doyen protestant de Peterborough l'a menacée, si elle ne se convertissait, de la damnation éternelle :

— N'insistez pas, a répondu la jeune d'Écosse. Je suis née, j'ai vécu et je meurs dans la religion catholique et romaine.

Elle est morte en Reine et en catholique, après dix-neuf années de captivité. Elizabeth a feint une explosion de douleur et suspendu – pour fort peu de temps – les ministres responsables de l'exécution.

Au milieu de ces événements et sous les menaces qui se resserrent autour des catholiques comme le dôme des glaives dans la voûte d'acier que font les soldats à certaines parades, Robert

Southwell prêche, confesse, édifie avec une calme audace. Il ne songe pas aux blessures qu'il peut recevoir, mais à celles dont expira le Christ :

« Ce sang sacré est encore chaud, ces plaies sont encore béantes, et visibles encore ces meurtrissures par lesquelles Dieu a racheté ces âmes que nous servons... » Que ne braverait-on « de crainte que quelques-unes de ces perles précieuses ne viennent à se perdre ? »

Sous le nom prosaïque de Mr Cotton et usant du vocabulaire de la fauconnerie pour dissimuler son identité, il voyage dans le Sussex et dans le Nord de l'Angleterre, gardant son port d'attache à Londres où il devient à proprement parler le chapelain de la comtesse d'Arundel.

Celle-ci, bien faite pour comprendre la hauteur de cette âme, s'empresse de mettre le Père Southwell en rapport avec son mari. Une correspondance s'engage entre eux, qui sera d'un puissant réconfort pour Philip... et scandalisera dans la suite le lieutenant de la Tour, contrôlant le courrier :

— Comment osez-vous appeler votre « bienheureux Père » un ennemi de sa propre patrie ?

— En peut-il être ainsi ? Vous m'avez dit vous-même qu'on ne lui pouvait trouver d'autre crime que ses convictions religieuses !

De fait, le Père Southwell se livre uniquement, et de tout son être, à l'apostolat. Il ne cherche point à rejoindre sa famille, par crainte de la compromettre, mais, de toute sa tendresse, il offre pour la conversion de son père le sacrifice de sa vie et ce père, en effet, se convertira après avoir vu emprisonner et torturer son enfant. Mais cette heure n'est pas encore venue.

Mr Cotton, en attendant, met sur les dents les espions de la Reine. Fouille-t-on la maison qui l'abrite ? Il disparaît dans un mur – de ces murs profonds qui, dans les demeures de l'époque, recèlent des réduits de secours. On sonde inutilement murailles et cloisons : dans son étroit refuge, il passe, tout habillé, plusieurs nuits consécutives... puis s'évade et reparait ailleurs, prêchant et confessant.

Comme jadis au récit des exploits apostoliques de Campion, la Cour, la ville et les campagnes se passionnent aux péripéties de cette chasse au Jésuite.

De temps à autre, un combattant tombe sur la brèche, Le théologien Harpsfield est mort à la Tour pour avoir refusé d'observer le *Livre de la Prière Commune*. Le Père William Weston, nommé supérieur de la Mission, a été arrêté en 1587. Sa figure, de son vivant même, est devenue légendaire.

Les plus formidables récits d'exorcismes et de miracles courent sur son compte. Les réformés en font des gorges chaudes. Il guérit des possédés et fait rendre hommage, par les démons qu'il chasse, aux reliques du Père Campion. Shakespeare perpétuera la mémoire de ces guérisons en retenant, dans *Le Roi Lear*, les noms de quatre démons vaincus par Weston : Modo, Mahu, Hobbidance et Flibbertigibbet.

Ann, se souvenant avec émotion que le Père Weston a reçu Philip dans la foi, risque les plus grands périls en allant, sous un déguisement, visiter le Jésuite.

D'autres bataillent encore pour le maintien de la religion catholique, sachant bien qu'ils seront un jour livrés ou découverts. Le Père Henry Garnett, prêtre de la plus haute valeur, a succédé à William Weston comme supérieur de la mission ; le Père Edward Oldcorne, qui prêchera inlassablement la foi romaine, et le Père John Gerard, qui rassemblera avec succès des fonds pour la Société, débarquent en 1588 – année tragique où sur quatre-vingts confesseurs de la foi emprisonnés par ordre de l'archevêque protestant d'York, quarante mourront dans les supplices d'une inhumaine captivité.

Année tragique aussi pour le comte d'Arundel, car elle lui fait connaître celui qui, par faiblesse, sera l'artisan de sa perte, le Père William Bennet, détenu à la Tour en même temps que lui.

CHAPITRE XIII

LE PÉRIL SUR LE ROYAUME

La mort de Marie Stuart avait soulevé un *tolle* dans l'Europe catholique. Touchante figure de femme et haute silhouette de Reine, dont on ne saura jamais si elle eut des écarts ou fut odieusement calomniée, elle incarnait en même temps pour beaucoup la religion persécutée par la « Louve de Bretagne ».

Cette « louve » était depuis longtemps – qu'on nous pardonne le jeu de mots – la bête noire de Philippe d'Espagne. Trente ans plus tôt, il en eût fait son épouse; elle s'était constituée son ennemie. Les remontrances qu'il lui avait adressées à plusieurs reprises concernant ses cruautés envers les catholiques, étaient restées parfaitement méprisées. Elizabeth – non sans cause, car il conspirait quelque peu – avait, en 1584, renvoyé l'ambassadeur d'Espagne, Bernardino de Mendoza. Dans les Pays-Bas, elle entretenait à jet continu l'insurrection et si Leicester s'y faisait battre, ce n'était point évidemment pour l'amour de Philippe II. Au Portugal, dont ce dernier réclamait la couronne, l'Angleterre soutenait les protestataires depuis plusieurs années.

Le Roi d'Espagne décida donc de venger Marie Stuart, que son fils pleurait sans agir.

Formidable entreprise que cet assaut d'un pays de tous côtés défendu par la mer. Il y fallait le moyen d'une flotte considérable. En Espagne s'équipèrent cent trente-cinq vaisseaux de guerre à triple ou quadruple pont, chacun semblant, au-dessus de la mer, un roc hardiment taillé par quelque cataclysme; huit mille matelots assuraient les manœuvres; dix-neuf mille soldats furent embarqués. En Flandre, le Roi fit lever trente-cinq mille hommes de renfort et abattre des arbres à tour de bras pour construire de nouveaux bâtiments.

L'écho des coups de hache jetant bas les forêts de Waes résonna au cœur de l'Angleterre. D'Anvers, de Gravelines, de Dunkerque, de Nieuport venaient, apportés par les récits des voyageurs et des agents anglais, les bruits menaçants des arsenaux.

Elizabeth, dans le péril national, n'était plus ni louve, ni hyène: elle était bien la Reine, sinon le Roi. Elle compose un conseil de défense et fait décréter l'enrôlement de tous les hommes de dix-huit à soixante ans. Elle lève cinq mille matelots et fait appel à ses bonnes villes. Londres à elle seule offre quinze navires... et en fournit trente, en même temps que dix mille hommes. C'est bientôt une flotte de cent quarante navires dont Lord Effingham va prendre le commandement.

Au camp de Tilbury, Elizabeth va stimuler ses soldats. Elle s'y montre à cheval, écuyère hardie. Elle y défile sous un dais, surmonté de panaches qui, tels des étendards, flottent au vent. Fanatisées, *yeomanry* et noblesse se jetteraient au feu pour leur Reine, figure de la défense anglaise.

Pourquoi faut-il des replis et des ombres à ces heures d'héroïsme? Elizabeth, qui n'a pas la conscience bien nette au sujet des catholiques, redoute de les voir accueillir l'Espagnol comme un libérateur: ces gens-là ont tant souffert... N'osant compter sur eux, elle veut les empêcher de nuire et cherche à les terroriser. Dans les prisons, les captifs s'affolent, car le bruit se répand qu'en cas de débarquement espagnol, ils seront massacrés en masse par la populace lâchée sur eux.

Les Jésuites sont plus que jamais recherchés. Le Père Robert Southwell, parce qu'il entretient une correspondance suivie – et qu'on n'est point sans intercepter – avec le général des Jésuites et avec Rome, est considéré comme agent de liaison avec l'étranger, comme chef et âme de la résistance catholique en Angleterre, bien qu'il se tienne éloigné de toute conspiration. Mais on a

beau le traquer et mettre sa tête prix, il glisse toujours, et s'en amuse comme un enfant, entre les doigts de ses poursuivants. Ann, accueillante et maligne, y est bien pour quelque chose.

La flotte espagnole est prête en mai 1588. Elle prend la mer sous le nom d'*Invincible Armada*.

Toute l'Angleterre est au guet. Des nouvelles arrivent, aussi vite que le permettent les courriers du temps. L'*Armada* a cruellement souffert d'une tempête. Elle poursuit cependant sa route, remontant l'océan vers le nord... elle progresse... elle est signalée dans la Manche... Le 21 juillet, les vaisseaux légers de la flotte anglaise ont attaqué.

Ce sont deux forêts marines qui s'affrontent, dans l'enchevêtrement géométrique des mâts et des vergues, branches et brindilles innombrables dans leurs lignes rigides, une fois carguées les voiles.

L'*Armada* se gare vers les côtes de France, devant Calais. Le 29 juillet, à nuit tombée, une grêle de brûlots anglais sillonne le ciel et tombe sur ses vaisseaux, comme les fusées d'un feu d'artifice. Un navire s'enflamme puis un autre; des mâts s'effondrent, flambant comme des torches; des munitions éclatent, gagnées par l'incendie qui court sur les ponts et jette, dans les eaux noires, ses flammèches.

De deux rives du « Canal », la population, craintive ou exaltée, contemple les reflets de l'embrassement.

Le 30 juillet, se livre une grande bataille navale. Rejetée vers la mer du Nord, la flotte espagnole y est reçue par la tempête. Lamentable *Armada*! Vaincue, elle se retire amputée de trente vaisseaux de premier rang et veuve de dix mille hommes. L'Angleterre est sauvée et surtout la puissance de la Reine.

Rassurée, triomphante, celle-ci ne devient point pour cela magnanime: elle fait expier aux papistes l'inquiétude qu'ils lui ont involontairement causée aux jours où le sol anglais était menacé d'invasion.

Philip Howard, comte d'Arundel, est accusé d'avoir prié pour la victoire de l'*Armada*!

Que s'est-il donc passé, qui explique pareille accusation?

Philip, on s'en souvient, était entré en rapport avec le Père William Bennet, prisonnier à la Tour. À ce vieux prêtre, maladivement nerveux mais de conviction sincère, il avait demandé de célébrer des messes, auxquelles plusieurs détenus catholiques avaient pu assister, grâce à la complicité de Cécile Owen, fille du lieutenant de la Tour, gagnée par Ann au prix d'un don important.

Les nouvelles ont toujours su percer les murs des prisons. Aussi vite que les badauds de Londres et que les bateliers, colporteurs d'informations sur la Tamise, les détenus avaient appris que l'*Invincible Armada* piquait vers le nord et bientôt croisait dans la Manche. Qu'allait-il découler de cette audacieuse attaque espagnole? Invasion du territoire anglais? Affolement dans l'armée et la police? Envahissement par une populace déchaînée des prisons où les papistes honnis semblaient attirer le mauvais sort sur l'Angleterre?

Arundel suggéra le projet de vingt-quatre heures de prière assidue pour conjurer le malheur planant sur les captifs, et, pendant que les vaisseaux se heurtaient devant Calais, les prisonniers de la tour Beauchamp, agenouillés devant la Puissance qui abat les puissances, prièrent avec toute leur foi.

Les prisons de la Reine sont, paraît-il, sonores et transparentes. À la suite de ces implorations, Philip et le Père Bennet ont été longuement interrogés, ainsi que les autres catholiques détenus à la Tour. Des papistes ne peuvent prier que contre leur patrie: à coup sûr, ils ont demandé le triomphe espagnol! Tous ont nié. Alors, les supposés complices du comte d'Arundel ont été mis à

la torture. Héroïquement, la plupart ont maintenu leurs dires. Deux d'entre eux, cependant, ont défailli : le Père Bennet, usé, malade des nerfs, a tenté en vain de résister sur le chevalet ; les horribles douleurs qu'il endurait lui ont fait crier ce qu'exigeaient ses bourreaux et Sir Thomas Gerard ne l'a pas dédit : Arundel a demandé une messe pour le succès des Espagnols...

À peine rapporté dans son cachot, où tout son corps tremble encore des tortures subies, le malheureux prêtre se repent. Comment a-t-il pu accuser faussement son coreligionnaire et son frère en détention?... Il pleure, il se frappe la poitrine. Ô malheureuse carcasse qui trahit, entraînant dans sa lâcheté l'âme qu'elle contient ! Au moins faut-il expier, en s'humiliant, le crime commis par faiblesse. Et le pauvre Bennet, dans les larmes, écrit à Philip :

« Ô le plus noble Pair, hautement honorable, j'implore humblement à genoux votre pardon pour ma grande offense, commise contre votre honneur au cours de mes récentes peines et par mes déclarations.

« Pour cette injuste accusation... je supplie, navré dans mon cœur et déchiré dans ma conscience, le Dieu Tout Puissant et vous-même de m'accorder miséricorde et pardon. »

Un intermédiaire envoie cette lettre à Lady Ann, qui se hâte de la faire passer à son mari. Philip en prend une copie très fine qu'il garde, dissimulée dans sa manche, à toute éventualité.

Mais l'humiliation et le remords d'un pauvre être, éprouvé au-delà de ses forces, n'effaceront pas la marque posée sur la réputation du comte d'Arundel, Trop de gens guettaient une occasion de le perdre.

Philip Howard n'est plus détenu selon le bon plaisir de la Reine, il attend désormais d'être jugé. Situation bien changée, car la longue détention peut brutalement se muer en peine de mort.

Les persécutions de cette année 1589 sont aiguës. En quelques mois meurent pour la foi trente et un martyrs. Quelle clémence peut attendre celui sur qui pèsent trois griefs, dont on ne sait quel est le pire aux yeux d'Elizabeth : la profession de foi catholique, le soupçon de sympathie pour les ennemis de l'Angleterre et la reprise d'un cœur que la Reine croyait s'être définitivement attaché ?

Ann peut trembler, Philip prier et le Père Bennet se repentir : le procès du comte d'Arundel va s'ouvrir, le 14 avril 1589.

Plus d'une fois, le Premier Pair à la Chambre des Lords a suivi *de visu* le déroulement de la procédure des grandes assises, à Westminster-Hall : procédure loyale, selon la vieille tradition normande, et empreinte d'un réel respect pour l'accusé, au moins jusqu'au règne d'Elizabeth, où quelque contrainte s'est introduite.

Philip évoque ces imposantes séances. Au banc de la Reine siège le tribunal qualifié pour prononcer sur les cas de haute trahison ou de lèse-Majesté. Le président étale sa toge écarlate entre quatre juges également en grande tenue. L'accusé est appelé à la barre... Est-il possible, grand Dieu, que cet accusé soit Philip lui-même ? Le comte d'Arundel, brillant courtisan, comblé des faveurs de la Reine, rival de Leicester et de François d'Anjou, ne va-t-il pas sortir du cauchemar qui lui montre cette vision burlesque ? Mais non. La vision subsiste. Elle sera demain réalité.

Entre le Président et Philip Howard s'échangeront les répliques d'usage, ouvrant le procès :

— À qui désirez-vous abandonner le jugement de votre cause ?

— J'abandonne ma cause à Dieu et à la patrie.

Si l'accusé répondait simplement : « À Dieu », c'est que, se jugeant perdu d'avance, il accepterait d'être exécuté sans procès.

Philip Howard entendra la lecture d'une accusation trop arbitraire pour être vraiment discutée. Sur vingt-quatre noms proposés pour le jury, douze seront retenus et, si l'on observe l'honnête procédure, l'accusé sera libre d'en récuser, qui seront remplacés par d'autres.

Le comte présentera lui-même sa défense, puisque prévenu de haute trahison. (En vérité, faudra-t-il toujours que les Norfolk se défendent devant les juges d'Angleterre? Thomas II... Henry, comte de Surrey... Thomas III, quatrième duc... « Par le diable! »... Mais non: Philip ne sait plus jurer.) Des témoins (Quels témoins? Où ira-t-on les quérir?) seront entendus. Puis les jurés délibéreront en secret. « Coupable? — Innocent? »... La sentence, alors, sera rendue par le président du Tribunal, prodigieusement digne dans sa robe de pourpre.

Philip a presque envie de rire devant cette tragi-comédie! Interrogations pour la forme, défense pour la forme, discussion du jury pour la forme. Tout ceci sous les formes aussi strictement observées que le président sera strictement vêtu selon les règles.

Oui, vraiment, ce procès est une joyeuse plaisanterie, Et le plus comique de l'affaire, ce qui véritablement déclenche le vieil « humour », c'est que cette bonne farce fera probablement tomber la tête de Philip Howard, comte d'Arundel!

Un genou en terre, le front sur son grabat, Philip pleure en songeant au fils qu'il ne connaîtra pas.

CHAPITRE XIV

LE *Dies iræ* DU ROSSIGNOL

Tantôt oubliée par la Cour, tantôt harcelée de convocations devant le Conseil, brutalement rabrouée par les officiers de la Reine lorsqu'elle tentait quelque démarche, Ann vivait sans bruit, mais non sans activité, au palais d'Arundel, dans le Strand.

Sa santé fragile aurait réclamé le repos, mais Lady Ann ne savait s'arrêter tant qu'une misère appelait à l'aide, à cinq milles à la ronde. Tôt levée, elle entendait la messe matinale célébrée, sur l'autel de fortune fait de tables rejointes, par le Père Southwell que la comtesse abritait à Arundel, ou par quelque autre prêtre de passage. Puis, de son pied leste, elle s'en allait, vêtue comme une petite bourgeoise, elle première comtesse du royaume sur laquelle la Reine seule pouvait prendre le pas : elle s'en allait soigner et consoler ceux qu'écrasait le faix de quelque douleur. Sa propre souffrance, tandis qu'elle luttait contre la fatigue et contre le dégoût qu'inspirent certaines plaies, se faisait moins sensible et s'estompait un peu.

Sitôt rentrée, Ann venait se pencher sur le berceau de son fils Thomas, petit Lord Maltravers, du nom que portent les futurs comtes d'Arundel. Comme il était frêle, ce bébé de deux ans aux yeux vifs ! Quand sa mère s'inclinait vers lui, il tendait spontanément ses bras minces, car Ann n'était point de ces grandes dames qui ne sourient que de loin à leurs enfants : les siens étaient accoutumés à recevoir ses caresses et même ses douces réprimandes. Elle les élevait ; elle voulait en faire une femme et un homme, à la hauteur des croyances qu'elle leur inculquait dès le jeune âge.

Si Philip, après des années de désordre, était devenu un exemple de résignation, Ann, depuis sa prime jeunesse, avait toujours eu le sens des responsabilités. Son fils l'appellera plus tard : « ma mère bénie »... C'est qu'il se souviendra de la tendresse enveloppante et de l'éducation forte dont auront été entourées son enfance et son adolescence, et qui l'auront accompagné jusqu'à ce que se soient éteints les yeux de Lady Ann.

Mais la comtesse ne sait pas, à cette heure, que son fils vivra, pour la gloire de l'art en Angleterre, ni qu'il laissera derrière lui une longue lignée : si pâle, si menu, ne va-t-il pas mourir, sans que jamais l'ait connu son père ?

Déjà, tant de ses grâces enfantines sont perdues pour Philip ! Le père captif n'aura pas vu les premiers gestes des petits doigts qui s'écartent, les premières lueurs d'intelligence traduites par le regard, qui soudain se fixe, attentif, et par le sourire qui, soulevant la lèvre supérieure, semble encore quérir une goutte de lait. La fossette de la joue s'efface : il ne l'aura pas vue ; de sa part, Lady Ann y pose un baiser. Les cris joyeux que lance l'enfant dans la victoire des premiers pas, il ne les aura pas entendus...

Fasse le ciel, au moins, qu'il connaisse un jour les cheveux bouclés, les sourcils qui, sous le beau front, annoncent la volonté, les yeux allongés comme ceux de son père et de son grand-père, l'attitude déjà noble du petit corps bien planté ! Pâlote « poire d'hiver » comme le dénommera plus tard, dans une taquinerie affectueuse, un noble de la Cour, Thomas Howard, Lord Maltravers, sera-t-il jamais comte d'Arundel ? Ou bien Philip ne trouvera-t-il qu'une tombe d'enfant, lorsque, libéré de la Tour, il s'élancera vers un berceau ?

Allons, il faut agir pour ne point trop penser, il faut se dévouer pour refouler les craintes ! Après les longues courses, les calculs en vue d'organiser les secours aux catholiques.

Nous l'avons dit, la tendre comtesse Ann était une audacieuse. Elle recérait en son domaine d'Arundel une presse dont aujourd'hui semblent descendre les imprimeries d'Arundel-Street. Southwell, auteur et poète religieux, y imprima ses œuvres plusieurs années durant. C'est sans doute de cette presse archaïque que sortit sa « Lettre de réconfort aux vénérables prêtres, aux honorables fidèles du troupeau et autres laïcs maintenus dans les cachots pour l'amour de la foi », lettre que le père écrivit d'abord à l'intention du comte d'Arundel et qui fut reproduite ensuite par les autres catholiques persécutés.

De discrètes visites viennent parfois animer la vie austère de Lady Ann. Le « cher vieux Will », après une année de détention, a été libéré : il est vrai que l'an 1589 le voit incarcérer de nouveau. L'oncle de Philip, Henry Howard, de conciliante nature, aimerait mettre d'accord conviction et sécurité : peu après l'arrestation de Philip, il a conseillé à son neveu, qui a repoussé cette suggestion, de reconquérir sa liberté en acceptant d'assister aux offices réformés :

— Religion de courtisan : pourquoi faire du zèle quand le zèle est dangereux ? On agit de corps et non de cœur et c'est un mannequin, sans plus, qu'on se présente aux cérémonies.

Il n'est point vil cependant, cet Henry de Norfolk qui rappelait jadis à son neveu la mémoire de Thomas III et tentait d'arracher Philip à la mollesse de la vie des Cours ; l'héroïsme n'est pas naturellement son fait, mais il est capable de braver la disgrâce pour porter soutien à sa famille.

— Sera-t-il jugé ? Que savez-vous de nouveau ?

Ann accueille les visiteurs par des questions qui obtiennent rarement des réponses précises. Les faux bruits survolent plus facilement que les véritables informations l'enceinte de la Tour. Les nouvelles de l'extérieur sont plus sûres :

— De Philip, on ne peut rien savoir, sinon que son geôlier, le lieutenant Hopton, va être probablement changé.

— De nouveaux prisonniers sont entrés à la Tour. On croit que l'un d'eux au moins est un prêtre.

— Le long du chemin, j'ai croisé deux malheureux, attachés comme des vagabonds à la queue d'un cheval. Étaient-ce des catholiques ? Peut-être, car ils n'étaient point vêtus en pauvres comme des « sans maîtres ». Mais leurs pieds, blessés d'avoir tant suivi le cheval, laissaient une traînée de sang sur la terre...

— La nuit de dimanche, une bande poursuivant des catholiques a forcé la porte d'une demeure noble, à vingt milles de Londres. Si brutale a été la visite de la maison, que la sœur du maître en est devenue folle.

— Parmi les chasseurs de papistes, on parle d'un certain Topcliffe, qui semble la Haine incarnée. Il est à la solde du Gouvernement.

Les visiteurs sont repartis et la tâche de la journée est faite. Ann est seule. L'angoisse, dominée tout le jour, lui submerge alors le cœur.

— Philip, Philip vous reverrai-je jamais ?

Cette nuit d'avril est incroyablement douce. La brise d'un printemps précoce, entrant par les baies à l'italienne du palais, adoucit l'atmosphère des chambres plus qu'elle ne la rafraîchit. Après le souper, Ann s'attarde à la fenêtre. Dans une pièce voisine, Lord Maltravers se refuse à dormir : on lui a montré la première étoile et il veut la saisir dans sa petite main.

— Venez chercher l'étoile...

Ann descend dans le parc avec ses deux enfants. Un calme profond règne sur le Strand, dont s'allument de très loin en très loin quelques fenêtres, parmi les verdure des palais d'Essex, d'York ou de Worcester. La mère et les enfants longent l'Hôtel d'Arundel.

— C'est dans cette aile qu'est morte Mary, duchesse de Norfolk, votre grand-mère, petite Elizabeth. Elle était si douce et si accomplie qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, ni sans l'estimer,

la connaître. Vous avez en elle un modèle de toutes choses, car elle était fort instruite, bien qu'ayant été mariée à quinze ans, et elle traduisait les auteurs classiques à livre ouvert.

— Ici s'est éteint votre bisaïeul, vingt ans plus tard, et c'est d'ici que nous avons fait transporter son corps en la collégiale d'Arundel, dans le vieux domaine proche de la mer. Ce grand-père que j'aimais tendrement avait été condamné, après des années de fidélité à la Reine, à vivre enfermé en son château, à cause de ses sympathies catholiques.

Un à un, Lady Ann évoque les disparus. Comme la mort, ce soir, paraît proche ! Elle est là, prête à cueillir de nouveaux habitants d'Arundel ; mais le charme du parc sous le ciel indécis du printemps lui enlève tout caractère de cruauté. La mort est absolue, mais elle n'est pas méchante : seuls les hommes la rendent affreuse en l'utilisant pour leurs desseins. Ann se sent entourée de ses bras avec ses deux petits et cette étreinte est presque une douceur.

Les pentes des jardins semblent couler vers la Tamise ; les promeneurs les suivent pendant que s'assombrit le ciel. Sous les hêtres aux larges parasols et les charmes dont le feuillage rase le gazon, l'ombre est venue, épaisse comme une masse solide ; mais le ciel reste clair et le sera toute la nuit ; l'étonnante tiédeur de l'air subsiste.

Rentrer dans le palais dont les couloirs sont vides et les salles désertes, alors que l'ombre du dehors est amie ? Ann n'en trouve pas encore le courage. Elle s'assied. Elizabeth compte les étoiles et, son petit doigt dressé contre l'oreille, écoute murmurer le flot de la rivière. Lord Maltravers, qui ne veut pas dormir, somnole pourtant contre sa mère. Les minutes passent. Toutes les fenêtres d'alentour sont maintenant éteintes et l'on pourrait longtemps braquer l'ouïe sans entendre un carrosse rouler dans le Strand ni un bateau battre l'eau de la Tamise.

Alors sonnent dans le silence deux notes de cristal. Jamais oiseau, sur le domaine, n'en lança de si pures. Arrachée à sa rêverie, Ann s'est soulevée. L'enfant, éveillé par son geste, va pleurer et réclame sa nourrice ; mais il se tait, sa petite bouche s'ouvrant en rond en même temps que ses yeux étonnés.

Ainsi que s'entrechoquent les perles autour des coiffures Médicis, les notes se succèdent dans une envolée ; puis elles s'harmonisent et se font chant ; les voici qui roulent en trilles, qui descendent en cascades, qui ruissellent et s'éparpillent... Le rossignol ! Charmée, Ann écoute l'oiseau. Cette voix est douce, douce comme l'était tout à l'heure la caresse de la mort... Oh ! Pourquoi ce rapprochement ? Lady Ann essaie de se reprendre et n'y parvient pas. Cette musique est comme un glas de rêve.

Les enfants voudraient attraper l'oiseau qui se cache. La voix fuit devant eux, s'éteint, puis, au-dessus d'une autre branche, reprend ses trilles. La mère, pendant leur vaine poursuite, laisse sa pensée voler vers la Tour. Tout Londres l'en sépare : Londres, obscur dans l'enchevêtrement mal aligné de ses maisons à pignons triangulaires que dominant çà et là les tours massives des anciens couvents ; Londres, que semble immobiliser sa ceinture de murailles à portes monumentales ; Londres dont l'âme s'est engourdie, depuis que les cloches des vieux monastères ne sonnent plus que pour marquer, dans le fracas des salves d'artillerie, les déplacements de la Reine d'une résidence à une autre.

Le chant du rossignol est un fil sonore qui relie la pensée de la comtesse à celle du prisonnier de la Tour. Il faut rentrer, pourtant, Ann reprend le chemin du palais ; mais, une fois les enfants endormis, elle s'installe auprès de sa fenêtre et écoute. L'oiseau chante toujours. Toute la nuit, il berce la rêverie de la comtesse d'Arundel. Présage ? Consolation ? Ou bien lamentation mitigée d'espoir sacré, sur une tombe qui va s'ouvrir ? À l'aube, l'oiseau se tait. Ann plus jamais ne l'entendra dans les jardins d'Arundel.

Le lendemain, Philip Howard était jugé à Westminster.

DANS LE GRAND HALL DE WESTMINSTER

Le grand Hall de Westminster, siège des Premiers Parlements d'Angleterre, s'est ouvert, ce 14 avril, dès le matin, à une foule d'assistants, séduits par l'idée de voir juger un Premier Pair d'Angleterre.

Le cadre de la joute est magnifique et digne du cortège qui y pénètre entre 8 et 9 heures : Sa Grâce le comte de Derby, officier d'État, s'avance en tête, suivi de plusieurs gentilshommes ; quatre sergents d'armes portant la masse lui font le passage. Le Grand Chambellan d'Angleterre, comte d'Oxford, s'avance aussitôt après lui. Ils gagnent le haut bout du Hall où se dressent, sur une estrade de trente pieds carrés, le dais, les bancs et les tables couvertes de tapis verts, où vont siéger les juges. Le comte de Derby, « Lord Steward », avec toute la lenteur de sa dignité, s'installe dans le fauteuil présidentiel. La voix d'un sergent d'armes sonne alors, lançant avec la puissance d'un coup de cloche le vieux mot français dont l'usage ne s'est jamais perdu en Angleterre.

— Oyez !

Le son se répercute, suivi d'un absolu silence. Immobiles sur leurs bancs, les nobles d'Angleterre semblent des statues de marbre, sculptées pour la décoration du Hall. Les assistants n'osent respirer. La voix reprend :

— Au nom de Sa Majesté la Reine, Sa Grandeur Lord Steward prescrit et commande à quiconque de garder le silence, sous peine de sanction, pendant que sera lu le pouvoir de Sa Majesté.

Un grand recueillement pour écouter la lecture du mandat.

— Oyez ! crie de nouveau le sergent.

Cette fois, c'est pour l'appel des nobles que le silence est réclamé, et les noms les plus fameux d'Angleterre tombent un à un, marquis, comtes et barons y répondant tour à tour :

— Lord Norreys... Lord de la Warr... Lord Buckhurst...

Le dernier nom s'est réfléchi sur le mur opposé de la salle. Le dernier Lord a répondu. C'est l'instant où, entre les barrières du chemin de cent dix pieds réservé dans la longueur du Hall, le prisonnier va s'avancer vers la barre.

Le rossignol venait de se taire aux jardins du palais d'Arundel, lorsque les geôliers firent sortir Philip de sa geôle pour le conduire à Westminster. Laissant Londres sur la droite, le cortège, conduit par le Lieutenant de la Tour, gagna l'ouest de la ville et le comte passa bien près de la demeure où sa femme, ayant toute la nuit veillé dans sa pensée, sommeillait maintenant.

Voici les jardins du Strand, baignant de leur extrémité dans la Tamise... la haute porte d'Holbein qui commande Whitehall... l'église abbatiale de Westminster dans toute la beauté de son style primitif anglais qu'enrichit, au-delà de l'abside, l'élégante chapelle d'Henri VII... tout auprès, la petite église de Sainte-Margaret, patronne de la chère Margaret Sackville... Chaque bouquet d'arbres, chaque monument a fait vibrer un souvenir au cœur de Philip. Quelle secrète emprise exercent sur nous les lieux familiers ! Aux heures d'angoisse, un pignon sur la rivière, une allée dans un jardin amollissent le cœur autant que le feraient, vus au passage, les visages anxieux des êtres aimés.

Le cortège enfin a pénétré dans le palais de Westminster qui campe son arrogance parlementaire sur la rive de la Tamise.

Tout comme un seigneur d'Angleterre, le Hall de Westminster a ses titres de noblesse. Il fit partie du vieux palais entrepris par Guillaume le Roux, fils du Conquérant, et que détruisit presque entièrement le feu au XIII^e siècle; Richard III reconstruisit la salle et nul, jusqu'à ce jour, n'eut l'audace de lancer si grand vaisseau sans le soutenir par des colonnes. Richard bâtissait le lieu de sa déconfiture, car c'est dans cette salle même que les Chambres le déclarèrent déchu du trône.

Sous la merveilleuse charpente du Hall, des couronnements royaux ont déployé leur pompe. Édouard III y a consolé par des fêtes les rois qu'il gardait prisonniers: Jean le Bon, Roi de France, et David, Roi d'Écosse. Au cours des siècles futurs, les drames et les cérémonies fastueuses s'y dérouleront dans une curieuse alternance: condamnations et proclamations, acquittements fameux, procès à scandales, réceptions et couronnements.

Une seconde de stationnement à la porte du Hall, pour se recueillir dans une courte prière, et Philip Howard, comte d'Arundel, Premier Pair d'Angleterre, s'avance dans la salle immense, tous les regards braqués sur lui, vers la barre des accusés.

Comme lui-même s'émut, treize ans plus tôt, devant l'apparition de la Reine d'Angleterre, le public se sent impressionné à sa vue. Ce noble est noble entre les nobles.

Sa haute taille ne s'est pas courbée dans la geôle et, soulignée par la maigreur, elle semble presque démesurée. Il porte fièrement le superbe accoutrement qu'impose son rang en la circonstance: le pourpoint de satin et la culotte de velours sous le long vêtement de velours, relevé d'or et bordé de fourrure. Devant lui, selon la coutume, un homme brandit la hache de la Justice.

Arundel est à la barre. Très digne, il salue de son grand chapeau ses juges et ses pairs: le salut ne lui est pas rendu. Sous l'insulte, il pâlit un peu: les accusations pesant sur lui doivent être de celles qui déshonorent. Il demeure calme, cependant, et le procès commence.

— Philip Howard, comte d'Arundel, successeur des Arundel dans le comté de Sussex, levez la main!

L'accusé lève le bras très haut, d'un geste qui prend le ciel à témoin:

— Cette main, comme le cœur de celui qui la tend, est la plus sincère qui se leva jamais dans ce hall.

— C'est ce que nous allons voir, marmotte l'attorney.

Et les charges sont énumérées, nombreuses et confuses, mais de deux sortes distinctes.

Le comte d'Arundel est accusé d'avoir reçu chez lui des prêtres catholiques, d'avoir correspondu avec le docteur Allen, le futur Cardinal, et d'être entré lui-même dans l'Église catholique. Mais on affirme aussi qu'il a conspiré contre la Reine et qu'il a, lors de la menace de l'*Armada*, prié et fait dire des messes pour le succès de l'Espagne ennemie.

Un frisson d'animosité a couru dans la foule, tant a été grande et reste fraîche l'émotion causée par la tentative espagnole. Ces infâmes papistes voulaient donc, de leurs maléfices, favoriser l'invasion?

Mais Philip se défend et se défend bien. Son esprit d'à propos et son étonnante mémoire l'aident à opposer argument contre argument. Un revirement se produit dans le public.

— Il a raison! Il parle vrai!

Lord Hunsdon, alors, lui tend une embûche:

— Reniez le pape, ses partisans et leur damnable hérésie et nous serons satisfaits.

Le comte d'Arundel se tait. Il ne reniera pas sa foi. À l'injonction, il se contente de répondre en proclamant sa loyauté envers la Reine:

— Je trancherais mes doigts de mes dents, plutôt que de les laisser servir contre Sa Majesté.

— Aviez-vous l'intention de servir sous le commandement du duc de Parme, dans les Flandres ?

Philip toise celui qui le questionne :

— Me croyez-vous capable de servir contre ma conscience ?

Et les assistants, secoués comme une houle, de s'enflammer derechef :

— Il parle bien ! Il parle « droit » !

Il est temps de faire intervenir les témoins à charge. Parmi les catholiques détenus à la Tour, deux seulement ont faibli sous la question et accusé leur compagnon de misère. Ces deux seuls seront donc entendus. Sir Thomas Gerard est introduit d'abord.

— Que le témoin me regarde en face, dit le comte d'Arundel, et qu'il ose répondre devant le Dieu Tout-Puissant, afin de ne rien déclarer qui soit autre que la vérité.

Mais Sir Thomas ne quitte pas des yeux le président et c'est avec une grande agitation qu'il maintient la confession qui lui fut arrachée.

Voici maintenant le Père Bennet, dont toute la nerveuse personne se contracte. Le pauvre vieillard, terrorisé par l'idée des tortures, oublie le remords qui l'a déchiré après la trahison. De nouveau, il cède à la force et il témoigne contre le comte d'Arundel.

Une légère rougeur monte au visage de Philip, ce beau visage bistré que la captivité a teinté d'olivâtre : il a senti durement le reniement. Puisqu'il faut se défendre, même contre un frère dans la foi et dans l'épreuve, soit : Howard fait glisser hors de sa manche la copie de la lettre d'excuses que lui adressa le prêtre et qu'il juge péremptoire :

« ... pour cette injuste accusation à votre sujet, je supplie le Dieu tout-puissant et vous-même de m'accorder miséricorde et pardon... »

Le Père Bennet reconnaît-il être l'auteur de ce billet ?... Sous l'œil indigné de Philip, il le nie. Les paupières retombent, voilant d'une résignation le regard d'Arundel. Sans doute pardonne-t-il déjà. Il n'a plus que sa parole à donner pour sa défense : il la donne. Qu'on s'en remette à sa loyauté, si l'on croit pouvoir lui faire confiance.

Tout le jour, dans une tension aiguë des esprits, les débats se poursuivent, sans qu'aucune clarté s'en dégage vraiment. Au soir, le Conseil de la Reine juge qu'il est temps d'en finir et demande au jury de se retirer pour délibérer. Les jurés quittent la salle et l'accusé est éloigné.

Pour la foule, le procès est jugé : Arundel est innocent. Aucune interrogation ne l'a déconcerté ; à aucune rouerie il ne s'est laissé prendre. Sa contenance même, si digne et si simple à la fois, son regard assuré, sa parole sans violence et jusqu'à certaines éclaircies de gaieté dans ses réponses parlent pour lui. Si la masse était venue avec le malin espoir de voir condamner un Lord, elle n'est plus maintenant possédée que par le désir de son acquittement. Cela ne fait aucun doute : les jurés vont rentrer et à la question : « Le comte d'Arundel est-il coupable ? » ils répondront tour à tour, à l'unanimité : « Je jure Dieu qu'il est innocent ! »

Les mouvements du public sont brusquement suspendus ; ses murmures s'éteignent. Tous les yeux sont braqués sur les membres du jury qui rentrent un à un. Le comte de Derby est debout et questionne :

— Le prisonnier est-il coupable de trahison ?

Un court silence, que pas un soupir n'altère d'un bout à l'autre du Hall immense.

— Je jure que Philip Howard est coupable des trahisons dont il est accusé.

Une houle a secoué le public. Quelle mouche d'aveuglement ou de haine a piqué le plus jeune des barons, premier à avoir répondu ? Mais l'interrogatoire continue et tous les pairs font la même réponse :

— Je jure que Philip Howard est coupable de trahison.

Ou encore :

— Je crois qu'il est coupable.

Qu'est-ce donc que la trahison pour tous ces hommes ? Jamais le comte d'Arundel ne complota la perte de l'Angleterre ! Contre l'avis du jury, le public ne peut rien, mais toute son attitude proteste. Silence, pourtant ! Le lieutenant a ramené son prisonnier à la barre.

— Philip Howard, comte d'Arundel, tu as été accusé de haute trahison... Jugé par Dieu et par tes pairs, qui t'ont reconnu coupable de ce crime, que vas-tu répondre ?

Philip n'a pas tressailli. Son regard lointain cherche une autre vision que celle des juges et des pairs assemblés :

— *Fiat voluntas Domini.*

L'officier d'État lit alors la sentence : affreux châtement dont les raffinements ont été inventés pour terrifier les véritables traîtres. Le condamné sera étiré, écartelé, pendu mais non point jusqu'à mort complète. De son corps encore vivant, les entrailles seront arrachées et on les brûlera sous ses yeux. Sa tête et ses « quartiers » dépendront du bon plaisir de la Reine.

— ... Que Dieu fasse miséricorde à ton âme, Philip Howard, et qu'il protège la Reine.

Le comte de Derby a terminé. Les pairs sont impassibles. Ont-ils cru condamner vraiment un ennemi du royaume ? C'est possible. À la conscience, le sectarisme met des œillères. La foule qui, dans ses vagues instincts de cruauté, trouve parfois une saveur aux récits de torture et de sang, contemple ici avec pitié le corps de si haute prestance que les supplices vont mettre en pièces.

Le comte d'Arundel ne s'est pas insurgé contre la sentence. Il a demandé seulement à régler ses dettes et à revoir sa femme et ses enfants avant de mourir. Le représentant de la Reine lui a promis de transmettre sa demande. Le lieutenant alors le ramène à la Tour de Londres, dont il ne doit sortir que pour périr de la plus épouvantable des morts.

Sa condamnation, pourtant, a tenu à peu de chose. La difficulté a été d'établir si prier pour l'ennemi représente un cas de haute trahison, plusieurs pairs s'élevant contre ce point de vue. Les juges du royaume ont été consultés : les uns se sont récusés, les autres ont affirmé avec violence que quiconque discutait le cas méritait d'être lui-même poursuivi pour haute trahison ! L'avis de ces derniers, finalement, a prévalu.

Mais le comte d'Arundel ignore ces hésitations et le jugement de ses pairs l'accable dans son honneur. C'est maintenant le lent retour, accompli sur le fleuve sans doute, car la Tamise était alors une des voies les plus utilisées de Londres. C'est l'adieu, jeté au passage, aux verdure d'Arundel sous lesquels la douce Nan' prie, rêve et pleure peut-être, sans savoir que son mari passe dans la nuit. C'est une prière murmurée en croisant la silhouette vénérée de l'église Saint-Paul. C'est le glissement du bateau sous la voûte du pont de Londres, toit pesant qui supporte lui-même des maisons et des tours.

Quelques battements de rames encore et les murailles de la Tour de Londres seront franchies. Aussitôt après s'étend la campagne, dont le souffle vif remonte par bouffées le cours de la Tamise. La campagne !... les gardiens corrompus par un peu d'or... un enlèvement par des complices... un bon coursier enfourché d'un coup de jarret... et ce serait la griserie de la furieuse chevauchée à travers prairies et bosquets, la joie délirante de la liberté recouvrée... La mort peut-être, mais à l'air libre et sans marque infamante...

Le bateau s'est arrêté au porche de la Tour. Autour d'Arundel, des hommes d'armes, impassibles. À quelques pas, le Lieutenant qui semble narguer son prisonnier. Philip a fait son dernier rêve en franchissant le seuil de la Tour, il rentre dans l'implacable réalité.

CHAPITRE XVI

LA DURE MONTÉE

Un homme disparaît, assassiné, exécuté, ou jeté dans un cachot qui lui servira de tombe. Pour lui et les siens, c'est la complète catastrophe. Pour ses amis, ce n'est qu'un chagrin. Mais les cercles de l'eau où est tombée la pierre ne s'étendent pas plus loin et la vie du pays continue comme si cette petite vie humaine, enclose dans la sienne, n'avait jamais passé. Ainsi meurt un ciron sans que s'arrête l'activité des campagnes. Ainsi tombe des étoiles une escarbille, sans qu'en souffre la rotation des mondes.

Cependant, les siècles s'écoulent et, de l'histoire se dégage parfois l'œuvre du disparu, plus marquante que celle d'une armée, plus puissante en ses répercussions que les conséquences des traités, des successions au trône et des réformes sociales. Il en est ainsi lorsque l'homme, d'abord oublié, fut martyr d'une juste cause ; car, par la grâce de Dieu, son sacrifice a infusé à cette cause, en la multipliant, le rayonnement de la charité qui lui fit verser son sang.

Le comte d'Arundel incarcéré, puis condamné, la vie de plaisirs et d'intrigues avait continué à la Cour d'Angleterre. Rien, dans l'attitude d'Elizabeth, n'avait traduit l'émotion qu'elle pouvait trouver dans l'immolation de son ancien favori rien, sinon qu'elle n'avait point signé tout de suite l'exécution de la sentence. Mais cette lenteur correspondait à ses habitudes : à deux reprises, elle avait différé l'exécution de Thomas de Norfolk. Pour le fils de Thomas non plus, rien ne pressait.

À la Cour, la Reine choyait un jeune favori, le comte d'Essex, beau-fils de feu le comte de Leicester que, prétendait-on, sa seconde femme avait empoisonné en 1588.

Sous la mousse de ses amours, la Reine menait toujours de main vigoureuse sa diplomatie. Elle soutenait en France la compétition du futur Henri IV, après l'assassinat d'Henri III – Navarre ayant doublement titre à son aide : comme huguenot et parce que le Roi d'Espagne fournissait des secours à la Ligue, son adversaire. Flatteur, comme il savait l'être, le futur Roi de France qui devait troquer Paris contre une messe, demanda de l'aide à la Reine d'Angleterre, déclarant « plus belle que Gabrielle d'Estrées » celle qu'il voulait convaincre : il reçut en réponse vingt mille livres et quatre mille soldats qui l'appuyèrent dans sa lutte avec l'Espagne.

Dans la politique intérieure du pays, la persécution des papistes suivait son cours. Ni le Père Gerard, ni le Père Henry Garnett, ce prêtre à « la douceur d'agneau » arrivé en Angleterre avec Southwell en 1586, ni le Père Southwell lui-même n'étaient encore pris. À leurs troussees couraient vainement les plus fins limiers du royaume.

Entre ses tournées d'apostolat, le Père Southwell retrouvait son port d'attache au palais d'Arundel ; il y vivait, dit un contemporain, « blotti dans sa chambre comme un moineau solitaire au faite de la maison, ouvrant avec précaution la fenêtre pour laisser entrer un souffle d'air et ne remuant qu'avec soin par crainte d'être entendu. Quelques favoris pouvaient assister à sa messe ou venir le visiter en secret, et on lui apportait en cachette une petite portion de nourriture, prise sur le repas de la maison ».

Sans jamais voir le comte d'Arundel, il continuait à le reconforter de loin. Philip avait en sa direction une confiance sans borne :

« Quelque faute que vous découvriez en moi », lui écrivait le prisonnier, « j'entreprendrai toujours de m'en amender ».

Southwell admirait la résignation et le mérite de son pénitent par correspondance et calmait toutes les appréhensions d'une conscience scrupuleuse que hantait le remords du passé : « Le présent état de votre âme, écrira-t-il au captif, est tel que vous ne pourriez le souhaiter différent, à aucun moment de votre vie. » Et il lui conseillera de ne pas exagérer les jeûnes et les pénitences que volontairement Philip s'imposait.

Si la mort était proche, il ne convenait point de trop s'affaiblir à l'heure de livrer le dernier combat. Car l'exécution n'était que suspendue. Ce châtiment, qui menaçait Philip, le père savait bien qu'il visait, non le conspirateur, mais le papiste : « ...votre cause, de quelque titre qu'on cherche à l'affubler et de quelque couleur qu'on prétende la couvrir, c'est la religion. Les termes de l'accusation le disent d'eux-mêmes ; les gens réfléchis et sages en sont convaincus ; tous les faits le démontrent... »

Soutien précieux pour le condamné que la confiance d'un prêtre qu'il vénérât sans restriction. Il lui exprima dans une lettre d'adieu, alors qu'il croyait son exécution toute proche, son immense gratitude : « C'est dans les sentiments de la reconnaissance la plus profonde que puisse sentir un cœur humain, que je suis vôtre jusqu'à la fin. »

Mais le Gouvernement, lassé par les échecs de ses espions, a lâché contre les Jésuites le féroce et redoutable Topcliffe.

Ici, le narrateur s'arrête, comme s'arrête le voyageur devant un cloaque immonde, engloutisseur d'hommes. Elizabeth fut une grande Reine même si elle fit œuvre de cruelle sectaire ; Burleigh fut un loyal et compétent ministre. Parmi les pourchasseurs de prêtres, certains crurent servir la vraie foi ; d'autres s'avèrent seulement cupides ou lâches... Topcliffe, lui, fut un monstre.

Aucun homme digne de ce nom, aucun Anglais, si fidèle qu'il soit à la religion d'Henri VIII, qui ne recule de dégoût devant l'infamie de ce tortionnaire. Pendant vingt-cinq ans, le persécuteur servira la Couronne, dans l'avalissement des ordres reçus. Deux fois, il sera emprisonné pour ses machinations ou ses excès, mais, à cause de son zèle et de son cynisme, utilisables dans les causes obscures, il sera chaque fois relâché et reprendra ses prouesses.

À quinze milles de Londres habitait à Uxenden Hall, avec sa femme et ses enfants, un ami de Southwell, Richard Bellamy. Pour leurs croyances, les Bellamy étaient mal vus de l'évêque protestant et celui-ci, en 1592, fit envoyer leur fille en la prison de Gatehouse. Topcliffe guettait ; tous les moyens lui étaient bons. À soixante ans, il se fit séducteur. Fût-ce par désir de liberté ou pour l'amour des bijoux ? Le fait certain, c'est que la jeune Anne Bellamy céda à ses assiduités, pitoyable instrument dans les mains d'un bourreau.

Dominée, la malheureuse vendit à la fois Robert Southwell et ses propres parents. Elle avoua que son père avait reçu le Jésuite et le gardait chez lui. Elle dit le nom d'emprunt nouvellement adopté par le proscrit, donna le plan du logis et désigna jusqu'au lieu où se réfugiait Southwell en cas de visite domiciliaire. Et Topcliffe s'en fut.

Richard Bellamy n'était pas chez lui, lorsque l'inquisiteur se présenta à Uxenden Hall. Celui-ci demanda ironiquement à la maîtresse de maison de lui indiquer la cachette où se dissimulait le prêtre :

— Je ne la connais point.

— Vraiment ? Eh bien, je la connais, moi !

Topcliffe s'y rendit tout droit et n'eut qu'à cueillir le réfugié qu'il emmena dans sa propre maison, au quartier de Westminster.

— Eh quoi ! pas en prison ? Le traita-t-il donc comme un hôte ?

Hélas, la maison de Topcliffe, dix fois pire qu'une prison, plus redoutable même que la salle du chevalet à la Tour de Londres, était un lieu infernal. Parce que les séances de torture de la Tour étaient devenues trop fameuses, enveloppant de leur halo sanglant le Conseil et la Reine, Topcliffe avait été autorisé à supplicier chez lui. Son imagination démoniaque avait inventé une machine à martyriser agencée avec tant d'art que celles des prisons, selon le mot du tortionnaire lui-même, n'étaient à côté d'elle que « jeux d'enfants ». Si soigneusement qu'on étouffât les cris des victimes, l'horreur de ces scènes commençait à percer les murs de l'habitation à l'hypocrite façade, et les protestants eux-mêmes s'indignaient.

Aussitôt, dans la sinistre demeure, le Père Southwell souffrit des tortures raffinées, puis Topcliffe sortit, laissant sa victime pendue par les mains. Le jeune père finit par perdre connaissance et les serviteurs, croyant qu'il allait passer, rappelèrent leur maître en toute hâte. Le bourreau ne se laissa pas toucher et pendant quatre jours, s'acharna sur le prêtre.

Des heures durant, le malheureux restait suspendu des cercles de fer lui comprimant les artères, les jambes repliées vers les cuisses dans une pose torturante. Il vomissait le sang à pleine bouche. Pourtant Topcliffe avait soin que ses supplices ne déterminassent point la mort.

La force d'endurance de Robert Southwell fut celle d'un héros ; son immuable douceur celle d'un saint. Des témoins en restèrent impressionnés pour le restant de leurs jours :

— Mon Dieu ! murmurait-il dans les pires souffrances. Mon Dieu, mon Tout !

Les tortures n'ayant rien tiré de Robert Southwell qui pût compromettre ses coreligionnaires ou leur cause, le Jésuite fut envoyé à Gatehouse et jeté dans une cellule, ignoble réduit où grouillait la vermine. De leur côté, les Richard Bellamy, auxquels Topcliffe avait déclaré qu'ils ne seraient pas poursuivis, se virent bientôt emprisonnés ainsi que leurs quatre enfants. L'œuvre d'infamie d'Anne Bellamy était complète.

Richard, père de Southwell, se rendit à Gatehouse pour voir le prisonnier. L'horreur le saisit à la gorge devant le tableau offert à ses yeux : son grand fils, son enfant, amaigri jusqu'à évoquer un cadavre, et le corps sillonné de tant de blessures qu'il ne faisait qu'une plaie. Dès lors, Richard remua ciel et terre pour que Robert fût transféré dans une prison plus saine :

— Mieux aimerais-je le savoir mort que dans cette affreuse captivité !

Il envoya une supplique à la Reine, demandant justice pour son fils. Si, de par les lois, celui-ci méritait la mort, il était juste qu'il la subit, mais, dans le cas contraire et puisqu'il était un gentleman, son père demandait qu'il fût traité en gentleman et non confiné dans ce trou immonde ! La Reine permit alors que Robert Southwell fût transféré à la Tour où il serait entretenu aux frais de son père. Elle l'autorisa même à recevoir des habits propres et des livres à son choix : il demanda aussitôt la Bible et les Œuvres de saint Bernard.

Dans la même enceinte et sans qu'il pût voir son ami, le comte d'Arundel gravissait lui aussi, par la souffrance morale, les privations et la prière, le chemin de la sainteté. Tout son temps s'écoulait face à Dieu, soit qu'il restât, des heures durant, en prière, soit que, penché sur les livres qu'Ann ou Henry Howard pouvaient lui faire parvenir, il traduisit des œuvres de piété. Ses auteurs favoris étaient le Père Louis de Grenade, saint Jérôme et Eusèbe. Il s'attachait, le dimanche, à méditer sur l'Écriture sainte. Il jeûnait et aux vigiles des grandes fêtes et, trois fois la semaine, il observait une diète absolue.

Veillant avec sévérité, le lieutenant de la Tour ne laissait aucun contact s'établir entre ses prisonniers. Depuis 1590, deux ans avant l'arrestation du Père Southwell, l'ancien officier avait été remplacé par Sir Michael Blount, homme dur et froid qui se plaisait à ajouter aux souffrances de ses prisonniers. C'étaient, de la part du geôlier, d'incessantes vexations, absurdes brimades infligées aux captifs. Philip en écrivait, indigné :

« Les outrages dont lui et son fidèle Roger me poursuivent sont intolérables, incessants, chaque jour multipliés, incroyables pour qui ne les peut constater. Tout ce que vous pouvez imaginer reste au-dessous de la vérité... »

Si Michael Blount pouvait à son aise humilier son prisonnier et lui refuser les moindres commodités, du moins n'avait-il pas facilement le dernier mot avec lui, car Philip, tout épuisé qu'il fût, gardait sa faculté de répartie. Son chien, qui lui avait été laissé, gagna un jour (était-ce pour porter un secret message ?) la cellule de Robert Southwell. Le lieutenant le remarqua devant le comte et s'esclaffant :

— Peut-être le chien est-il allé quérir une bénédiction !

— Eh mais ! répondit Philip sans se déconcerter. Ce ne serait pas la première fois que des créatures sans raison iraient se faire bénir par de saints hommes. Saint Jérôme, contant comment les lions avaient creusé de leurs griffes la tombe de saint Paul ermite, dit qu'ils se dressèrent ensuite, les yeux fixés sur saint Antoine, dans l'attente de sa bénédiction.

Lorsque le lieutenant s'éloignait après des escarmouches, le captif sentait cependant peser sur lui l'affreuse tristesse de vivre entouré d'ennemis. Mais résigné à tout accepter et à tout offrir en réparation, il dominait alors ses révoltes :

— De ce que toutes ces croix me troublent peu, je remercie Dieu...

Non, ce n'étaient point les croix qui le troublaient, mais la crainte de ne pas expier assez. Son grand remords était d'avoir méconnu sa femme. Plus d'un homme, en refusant son intimité morale et une réelle collaboration à celle qui s'est donnée à lui, étouffe des facultés généreuses et mure une créature en pleine vie. À l'être d'initiative et d'amour qu'était Ann Dacre, Philip avait imposé la plus dure des épreuves en paralysant si longtemps ses forces vives.

« Celui qui connaît toutes choses, lui écrivait-il, sait aussi que mes désordres passés ont assombri ma vie et qu'ils pèsent lourd sur ma conscience. Mon désir est de réparer les injustices que je vous ai faites... Mais comme je n'ai plus longtemps à vivre, je ne puis qu'en exprimer le souhait, qui sera sur mes lèvres aussi longtemps que Dieu me conservera un souffle de vie... »

La réponse royale à ses demandes réitérées de la revoir n'étant jamais venue, il lui écrivit :

« Chère mienne, si bonne,

« Il me faut maintenant vous dire mon dernier adieu en ce monde et comme je ne sais personne que j'aie offensé autant que vous, je saisis cette occasion de vous demander pardon...

« ...S'il avait plu à Dieu de m'accorder une plus longue vie, je sais bien que vous auriez trouvé en moi, autant que j'en eusse été capable par la grâce de Dieu, un aussi bon mari que vous en aviez trouvé un mauvais auparavant. »

Philip savait qu'à la suite de sa condamnation, ses biens avaient été confisqués et que Lady Ann vivait depuis *sur la branche*, sans aucune sécurité. C'était pour lui un dévorant souci qu'il n'essayait pas de chasser, mais qu'atténuait un peu ses travaux. Si fous lui apparaissaient ses anciens dérèglements qu'il composa plusieurs traités : « Sur l'excellence et l'utilité de la Vertu ».

Une préoccupation le tenait encore : condamné comme traître, mourrait-il chargé de l'opprobre public, laissant à ses enfants un nom taré ? Il se décida à écrire sa justification, qu'il recopia plusieurs fois en latin et en anglais. Conduit à l'échafaud, il jetterait dans la foule les feuilles protestant de son innocence.

« Dieu, dans son infinie bonté, a daigné m'appeler à Lui, moi, le plus vil de ses serviteurs... »

« ...Afin d'éviter que de sinistres intrigues soient employées, tant pour nuire à la Foi que pour me discréditer... je jure que je suis prêt à sceller de mon sang... cette déclaration.

« Ni l'innocence de mes intentions, ni l'intégrité de mes actes ne doivent être défigurées par de fausses suggestions... non plus que doit être déformée par les rapports calomnieux de gens malintentionnés ma ferme attitude dans la Foi catholique et romaine... »

« ...Tout ce que le sacré Concile de Trente a établi touchant la foi et ses modes, je le crois et je m'y tiens... »

« ...Comme le Christ est ma vie, je considère la mort comme le don le meilleur et le plus glorieux, cette mort m'étant accordée en défense de sa Foi et pour Son Saint Nom... »

Mais si l'âme de Philip s'épanouissait dans le sacrifice, son corps vieillissait avant l'âge. À voir ce visage creux, ces yeux cernés et gonflés, ce front dégarni, qui aurait reconnu le beau Lord de la Chambre des Pairs ou le charmant jouvenceau présenté seize ans plus tôt à la Cour ?

Le manque d'air, la mauvaise nourriture, les émanations pestilentielles et surtout l'effort surhumain pour résister au désespoir qui l'étreignait en songeant au bonheur détruit et au cher petit enfant inconnu : tout cela rongeaient lentement le solide organisme du descendant des Norfolk et l'on pouvait se dire, devant sa silhouette affaissée : « Si la Reine ne signe pas l'arrêt d'exécution, la maladie conduira bientôt le détenu vers la délivrance finale. »

Mais, pour couronner son œuvre sur lui-même, il fallait au comte des heures de martyre.

CHAPITRE XVII

PAR LA CORDE ET PAR LE POISON

Vivant, je me meurs.
Ô Vie ! qui te retient de me laisser mourir ?
Ô Mort ! qui t'éloigne de ta présente proie ?
Le festin est fini pour moi et mon âme aspire au repos,
J'ai dit mes Grâces : viens donc ô Mort !
Emporte-moi !

Ces vers, qu'écrivait Southwell dans sa prison, Arundel les priait dans la sienne, n'entrevoiant d'autre délivrance que la mort ; et Ann y eut souscrit pour elle-même, n'avaient été ses enfants.

Comme le champ se dégarnit de ses blés, quand le moissonneur les a engrangés pour bientôt arracher l'épi de leur paille, l'entourage ami de Lady Ann s'éclaircissait de jour en jour et l'Engrangeur séparait une à une les âmes des corps longtemps tourmentés.

Margaret Sackville était partie la première. Bonne « Megg », sœur qui aimait doublement Lady Ann depuis que l'emprisonnement l'avait séparée de son frère Philip ! Une brusque maladie l'avait emportée en 1591 et, si ses enfants restaient les inséparables compagnons de jeu de la petite Elizabeth et de Lord Maltravers, personne ne la remplaçait auprès de la comtesse d'Arundel.

Le Père Southwell, soutien d'Ann et de Philip, était en prison depuis près de trois ans. Personne non plus ne pouvait remplacer tout à fait ce confesseur consciencieux, cet ami délicat, ce croyant de si haute volée. Lorsque Ann et lui causaient jadis, en ces heures apaisées où les espions sont atablés ou endormis, leurs pensées s'élevaient d'un même rythme au-dessus des bassesses, au-dessus des déviations de quelques-uns. Comme on vivait bien, comme on respirait pur dans l'ambiance de ce prêtre ! Ses élans de jeunesse et ses trouvailles d'auteur n'auront plus maintenant de témoins que les murs de sa geôle. L'inspiration, à la fois poétique et doctrinale, de sa prière qui montait de sa pensée comme un encens, retombera désormais en douceur sur lui seul dans la cellule close.

Le Père Weston était toujours en prison. Le bruit courait, en 1594, qu'un autre Jésuite venait d'être pris.

Sur la tête du comte d'Arundel, la menace de l'horrible exécution restait toujours suspendue.

Combien de fois la comtesse Ann s'était-elle éveillée, la sueur lui perlant au front, avec la vision de Philip tiré à quatre chevaux ou râlant, les flancs ouverts et les entrailles arrachées ! Elle restait pantelante de terreur, dans l'obscurité de sa chambre, se demandant jusqu'au jour s'il s'agissait d'un cauchemar ou d'un pressentiment. Les années avaient passé, à longs mois se succédant, à longues journées s'égrenant. Malgré ce qu'on savait des lentes vengeances d'Elizabeth, le péril semblait moins imminent. Si la Reine un jour faisait grâce ?

Mais les détentions qui se maintenaient et les arrestations qui s'opéraient toujours n'indiquaient guère de relâchement dans la persécution. Quelques mois plus tôt, Elizabeth fulminait, non sans raison, contre l'abjuration intéressée d'Henri de Navarre, compétiteur au trône de France. Elle n'avait pas ménagé à cette occasion, elle qui jurait comme un soudard, les imprécations contre les catholiques !

La paix relative de la comtesse est d'ailleurs bientôt détruite : Southwell va être jugé. La nouvelle bouleverse Lady Ann. Apprendre qu'on va juger Robert Southwell, c'est déjà le savoir condamné à mort ; et l'exécution suivra vite, car le Conseil de la Reine, s'il prolonge la détention des nobles selon le bon plaisir d'Elizabeth, n'a pas les mêmes motifs de surseoir quand il s'agit des Jésuites.

Le 22 février 1594, le Père Southwell passe en jugement. Qu'il est jeune, ce prêtre qu'ont émacié, sans arriver à le vieillir, les tortures, les privations et la captivité ! Un juge le surnomme *Le Prêtre-enfant*. Ses grands yeux un peu saillants semblent suivre un rêve candide, tandis que ses pommettes accusées révèlent les années d'épreuve, et que son front modelé fait deviner une vive intelligence.

Lord Popham, Grand Juge, prononce un violent réquisitoire contre les Jésuites fomenteurs de complots. Southwell lui-même est qualifié de « traître et félon ». Debout à la barre, ses mains liées ensemble semblant se joindre dans un geste habituel de prière, il répond avec simplicité :

— Je n'avais comme projet, en rentrant dans mon pays natal, que d'administrer les sacrements selon le rite de l'Église catholique à quiconque désirerait les recevoir.

Mais c'est bien là son crime, encore qu'on cherche à lui en imputer d'autres. Dans une réaction qui semblait lancer un défi, le Père Campion, quelques années plus tôt, déclarait sans être davantage écouté :

— Si quelqu'un d'entre vous peut me convaincre d'un autre délit que celui de religion, je suis disposé à endurer les tourments les plus cruels qu'il vous soit possible de faire subir.

Aucune charge autre que sa foi ne pèse sur le *Prêtre-enfant*. Mais sa condamnation n'est-elle pas prévue d'avance ?

— Avez-vous encore quelque chose à dire ?

— Du fond du cœur, je supplie le Dieu tout-puissant qu'il pardonne à tous ceux qui, de quelque façon, auront contribué à ma mort.

Encadré d'une garde sévère, le Jésuite est ramené à la Tour travers les rues où la foule s'est amassée pour voir passer le papiste. Les gens du premier rang qui peuvent le voir de près, sont saisis d'étonnement devant l'extase de ses yeux clairs. Plus d'une vieille au chef branlant, perspicace en ces matières parce qu'au seuil du grand départ, a dû rentrer ce jour-là chez elle en disant :

— Mes enfants, papiste ou non, celui-là est bien près du Bon Dieu !

Et sans doute l'est-il en pensée et en amour, mais pour que son âme se libère complètement, il lui faut encore passer par le gibet de Tyburn.

Le matin de l'exécution est arrivé. Londres en est informée et s'anime : ce papiste a décidément tourné bien des têtes. Ses souffrances chez Topcliffe-le-bourreau, son inaltérable douceur, l'expression de son regard d'où coule de la lumière : tout cela éveille dans la population une dangereuse pitié. Aussi le Conseil de la Reine a-t-il ordonné pour ce jour même l'exécution d'un bandit célèbre, afin de détourner l'attention.

Mais si la foule est capable de délivrer Barrabas et de faire condamner Jésus, c'est toujours Jésus qu'elle ira voir mourir et non Barrabas. On attend quelque chose de ce papiste qui va être pendu. Lorsque le cortège arrive à Tyburn, les alentours du gibet sont noirs de monde. Beaucoup de catholiques, le cœur navré, se sont mêlés au public simplement curieux. Des groupes d'amis auxquels l'intrépide Lady Ann assurément s'est jointe ont, aux tournants des rues, offert au prêtre des relais d'affection.

Un vieux paysan est dépassé par le cortège.

— Que Dieu, de son Ciel, vous bénisse et vous donne sa force ! crie-t-il au Jésuite.

L'escorte le bouscule, mais il s'en va priant tout haut et sa voix poursuit les hommes qui s'éloignent, traînant le prêtre sur la claie. Plus loin, une noble dame, parente de Southwell, salue le condamné et lui demande des prières.

— Merci, bonne cousine. Je vous le demande, priez aussi pour moi. Mais prenez garde aux chevaux qui traînent la claie et ne me parlez plus : vous vous feriez appréhender.

Tyburn est en vue. Le Père se soulève un peu pour regarder joyeusement la potence puis retombe. On l'enlève de la claie pour le hisser sur un chariot ; il demande alors à s'adresser à la foule :

— Laissez-moi parler : ce ne sera pas long et je ne dirai rien d'offensant contre la Reine ni l'État.

Il fait sa profession de foi, réitère l'affirmation de son loyalisme et termine :

— ...Entre les mains du Dieu Tout-Puissant, je remets mon pauvre pays...

« ...Et je souhaite humblement qu'il plaise à Dieu, dans sa bonté, d'accepter ma mort... en pleine réparation pour mes péchés et mes offenses et pour le soutien de mes frères. Ce qui semble ici une disgrâce sera un jour, je l'espère, pour ma gloire éternelle... »

La corde est à son cou et la charrette qui le porte s'écarte. Mais le nœud coulant ayant été mal placé, le prêtre reste pendu, encore en vie, se frappant la poitrine et ébauchant le signe de croix que son bras ne peut plus tracer. Ses yeux larges ouverts regardent encore et, dans la foule qui suit son agonie, des larmes coulent. Le bourreau le tire alors brutalement par les jambes ; étranglé, il rend le dernier soupir. Les assistants restent stupéfaits, car son visage s'est illuminé de joie. Southwell est mort. Les rites du châtement des traîtres sont néanmoins accomplis. Le corps est jeté sur le sol et éventré. On en arrache les entrailles.

Les catholiques ont peine à se contenir. Peut-être un cri étouffé, un sanglot trahissent-ils dans la foule la présence d'amis du Jésuite. Cette foule, dominée par la contenance qu'a eue le prêtre devant la mort, ne cherchera pas à les poursuivre : elle se disperse, une sorte de confusion pesant sur elle, et Lord Montjoy, un réformé, traduit l'impression générale en s'exclamant malgré lui :

— Je ne puis juger de ce que vaut sa religion ; mais je supplie Dieu, lorsque je mourrai, de me donner une âme aussi forte que la sienne.

Le cours du destin, cependant, ne laissera pas la comtesse d'Arundel se recueillir longtemps dans le souvenir du martyr. Un message secret l'avertit que son mari est en péril.

Les lenteurs de la Reine ont lassé les sectaires. Peut-être aussi cherche-t-on à se débarrasser des papistes, gens dont vraiment on parle trop, tout en évitant l'exécution publique qui, dans le cas Southwell, a obtenu ces résultats inattendus : un affermissement chez les catholiques, un attendrissement chez les réformés.

Ann est avertie que, soudoyé sans doute, le cuisinier de la Tour va servir à Philip des mets empoisonnés.

Faut-il y croire ? Ou n'est-ce là qu'un de ces bruits de panique comme il en court souvent chez les persécutés ? Ann ne peut le savoir, mais elle tremble et s'efforce de faire connaître à Philip le danger qui le menace. Lui-même a pressenti l'odieuse tentative et la pauvre Ann n'est guère rassurée par la réponse qui lui prouve au moins que Philip est sur ses gardes :

« Pour ma part j'ai plus de raisons encore que vous ne m'en donnez de penser qu'il se trame quelque projet qui n'est pas pour mon bien : mais je suis, Dieu merci, et serai par la Grâce divine, prêt à endurer ce qui peut m'être fait de pire dans la chair et dans le sang. »

Cela dit, il poursuit sa vie de prière et d'étude. Il a traduit *Une épître de Jésus-Christ à l'âme fidèle* de Jahann Justus, travail qui sera publié chez Antwerp dès 1595. Depuis la mort de Southwell, il se détache de plus en plus de la vie et cherche à s'approcher de Dieu, de manière à n'avoir, à l'heure

dernière, qu'à s'abandonner à son divin accueil. Sur le mur de sa cellule, il a gravé, de la pointe de son couteau, un crucifix devant lequel il peut prier.

Un soir d'août de l'année 1595, un étrange malaise étreint Philip à la suite de son repas. Est-ce la mauvaise aération du lieu qui lui cause une intoxication ? Peut-être aussi n'a-t-il pas assez suivi l'ordre du médecin lui prescrivant de prendre tout l'exercice possible dans l'espace restreint où il peut circuler.

Mais les jours suivants, les troubles se renouvellent ; le mal progresse. Le comte souffre à l'estomac de douleurs aiguës. Peu à peu, les symptômes s'affirment.

Après onze ans de captivité et quelques jours de ces étranges malaises, Philip Howard n'est plus que l'ombre de l'élégant comte de Surrey. À trente-huit ans, il a l'apparence d'un vieillard. Ses épaules se sont voûtées et tout son corps est squelettique. Le menton, qu'il eut toujours long et fin, paraît maintenant démesuré. Une infinie lassitude fait retomber ses paupières sur des yeux qui ne semblent plus voir qu'au-delà des limites terrestres.

Ann, éperdue, lui a fait parvenir des antidotes contre le poison : mais en vain. La dysenterie ne le quitte plus et des spasmes le tordent dès qu'il prend quelque nourriture. Pour ne point désespérer sa femme, le comte demande aux autorités que soit remplacé le cuisinier, mais on ne tient nul compte de ce désir. Le mal ne cesse de s'aggraver et Philip peut à peine se lever de sa couche.

Est-ce que vraiment la mort s'approche enfin ? Le comte d'Arundel, sentant ses forces l'abandonner de jour en jour et d'heure en heure, a demandé à voir un prêtre et plus particulièrement le Père Weston, prisonnier comme lui-même et qui jadis le reçut dans la foi. Impitoyablement, sa requête est rejetée.

Quoi ! Va-t-on le laisser mourir comme un réprouvé, sans s'être confessé, sans avoir reçu les sacrements qui aident l'âme à franchir le seuil du mystère ? Une grande tristesse abat le prisonnier, mais l'ami disparu, Robert Southwell, ne l'a pas abandonné. Avant de mourir, il lui a écrit une lettre d'exhortation dont tous les mots gardent leur portée en cet instant :

« ...Le désir de vous confesser (les moyens vous en étant retirés en ce moment) et la contrition d'un cœur repentant, exprimés par le sang que vous verserez pour la cause, vous assurent une rémission de vos fautes et de tous les châtimens qu'elles ont mérités, rémission aussi complète que l'accomplirait le baptême, tant est grande la valeur du martyr. »

Fiat, encore une fois ! Le prisonnier, depuis onze ans condamné à la solitude, mourra seul et il accepte cette absence de toute consolation comme l'expiation suprême du passé.

CHAPITRE XVIII

L'ULTIMATUM D'ELIZABETH

L'amour de Dieu n'éteint pas les affections humaines. Philip Howard gardait au cœur une vive tendresse pour son frère William et pour son oncle Henry, et il demanda à les revoir. Il désirait aussi recevoir Thomas, moins proche de lui parce que protestant et très en faveur à la Cour, mais son frère cependant et qu'il nommait encore Tom, comme jadis lorsqu'ils couraient ensemble dans les jardins de Charterhouse ou de Kenninghall.

On ne saurait refuser cette dernière grâce au prisonnier près d'entrer en agonie. Philip imaginait déjà sa joie lorsqu'il verrait s'encadrer dans l'arcade de pierre la figure avenante de son vieux Willie ! Un flot de sang colorait son visage et faisait briller ses yeux à cette évocation et il se sentait saisi au goût de vivre encore. Willie le Hardi, le cordial et gai William, son frère Will, chéri entre tous ! Et l'oncle Henry Howard, lui aussi, serait le bienvenu, cher donneur de conseils que Philip n'écoula jamais, ni dans un sens ni dans l'autre, et qui pourtant ne se lassa jamais d'en donner...

Lourde comme la porte qui depuis onze ans referme sa prison, à chaque va-et-vient des geôliers, la déception arrive. Le prisonnier ne reverra pas les siens.

Ses amis, cependant, lui ont fait savoir qu'Elizabeth promettait de lui laisser dire adieu à sa femme et à ses enfants avant de mourir. Il tente un dernier appel pour obtenir leur visite et rédige une supplique qu'il remet en mains propres à Sir Michael Blount.

Il a bien changé, Sir Blount ! L'extraordinaire douceur de Robert Southwell a fait fondre quelque chose en son cœur si dur et, depuis la mort du prêtre, un peu de pitié lui est venue pour le comte d'Arundel qu'il voit dépérir sans lui entendre proférer une plainte. Il a accepté de transmettre le message.

Fébrile, le comte attend, assis sur sa couche, car il est trop faible pour se tenir debout. Il lui semble par instants qu'il va mourir avant de revoir les siens, tant l'espoir l'étouffe et fait battre ses artères. Les voir entrer, là, tous les trois !... Non, ce serait trop beau, ce serait trop fort pour son pauvre cœur affaibli : il le redoute presque. Mais au moins s'entendre annoncer la visite de ses bien-aimés ! Les attendre, mon Dieu, les entendre venir... les tenir dans ses bras...

Le lieutenant de la Tour est entré, le front soucieux. Est-ce dans la contrariété de donner quelque joie à son prisonnier ? Sa cruauté a-t-elle repris le dessus ? Un instant, il hésite à parler, puis il communique à Philip la réponse de la Reine.

Que le comte d'Arundel consente à se rendre une fois, une seule fois, au service religieux de la Reine... Alors, non seulement il reverra les siens, mais il sera gracié, rétabli dans ses droits, restauré dans ses biens. S'il refuse, aucune autorisation ne lui sera accordée.

Le prisonnier a écouté, les yeux hagards dans son pauvre visage exsangue. Quoi ! c'est là l'ultimatum de la Reine ! Mais un éclair, qui stupéfie le lieutenant, illumine tout à coup son regard. Ce message impitoyable lui apporte la palme du martyr. Si quelque doute subsistait dans les raisons de sa condamnation, la condition posée par la Reine l'anéantit. Philip meurt pour la foi !

Relevé de la couche qu'il ne quitte plus guère, le comte d'Arundel s'incline, de son geste de grand seigneur :

— Monsieur, je ne puis, sous une telle condition, accepter l'offre de Sa Majesté la Reine... J'ajoute que je regrette, en un cas pareil, de n'avoir qu'une vie à donner.

C'est au tour du lieutenant de s'incliner et son pas qui, dans le couloir, s'éloigne est moins assuré qu'auparavant.

Tout sacrifice est générateur de force. C'est vrai, déjà, pour la faible nature ; c'est infiniment plus vrai dans l'ordre surnaturel, par la vertu du Sacrifice de Jésus-Christ. Les faibles qui reculent devant l'acceptation d'une épreuve ne savent pas qu'une vigueur inconnue les aurait soulevés pour la supporter. Philip est maintenant si près de Dieu que toutes ses douleurs lui semblent s'atténuer. Son corps seulement s'affaiblit de jour en jour; il ne peut plus quitter sa couche où il récite son chapelet, n'ayant plus la force de lire. Les médecins autorisés à le soigner lui rendent visite, mais il les prie de ne pas se déranger pour lui, car son sort ne dépend plus de leur science.

Sir Blount, sous différents prétextes, vient le voir. On croirait qu'il veut parler, mais ne le peut. Un jour, il s'attarde auprès de son prisonnier et, brusquement, le cruel geôlier se décide : il tombe à genoux auprès du lit et éclate en sanglots.

— Eh quoi, Sir Blount !

Oui, Sir Blount se repent. Il a compris ses injustices. Peut-être pensait-il vraiment châtier un traître au royaume, alors qu'il s'acharnait seulement sur un croyant. Maintenant, ses cruautés lui font horreur. Il demande pardon en pleurant à son prisonnier.

— En vérité, vous me demandez pardon, Monsieur le Lieutenant... Soit. Je vous pardonne, comme je désire recevoir le pardon de Dieu.

Ne pouvant même plus se soulever pour lui donner l'accolade, Philip baise ses propres doigts et les lui tend dans un geste de bonté, puis il lui demande de lui pardonner aussi ce qu'il a pu dire ou faire qui l'ait offensé.

Mais pourquoi Sir Blount s'est-il plu si longtemps à user les forces vives du captif? Philip, sans dureté, lui recommande de ne point traiter aussi cruellement ses prisonniers.

— Monsieur le Lieutenant, vous avez eu, pour moi et mes hommes, de bien dures mesures.

« ...Quand un captif arrive à la Tour, il apporte la douleur avec lui... Oh, n'ajoutez pas alors l'affliction à l'affliction !... Votre charge est de surveiller, non de tuer à force de sévérité.

« ...Songez, mon cher Lieutenant, que Dieu qui, de son doigt, tourne la roue instable de ce monde changeant, peut, en quelques jours, faire de vous-même un prisonnier; vous pourriez alors être gardé dans la prison même où maintenant vous gardez les autres... À Dieu, Monsieur le Lieutenant... revenez tant qu'il vous plaira et vous serez cordialement reçu, comme mon ami. »

Humblement, Sir Michael prend congé et c'est en sanglotant qu'il sort de la pièce : le remords le navre et il ne s'arrête pas à réfléchir à la remarque de Philip Howard : « Dieu peut en quelques jours faire de vous-même un prisonnier. » Sagesse pourtant, ou prophétie. Deux mois plus tard, la Tour de Londres comptera un nouveau captif, aussi durement traité que les autres et ce captif sera Michael Blount.

Cependant, les souffrances physiques de Philip Howard ne cessent de croître. La dysenterie, particulièrement pénible en ces geôles, l'épuise avec rapidité. Les spasmes le tordent toujours et il passe ses journées écrasé sur sa couche, chapelet aux doigts.

C'est dans un brouillard, maintenant, qu'il évoque les silhouettes aimées dont il garde le souvenir ou qu'il imagine : Ann, menue et pâlie par la douleur ; Elizabeth, sa fille de treize ans, toute charmante, et déjà si instruite lui a-t-on dit, mais dont la frêle constitution semble pencher plutôt vers la mort que vers la vie ; Thomas, l'enfant de dix ans, si tendre pour sa mère et qui manifeste une précoce passion pour tout ce qui est beau...

Toute la nuit du 18 au 19 octobre 1595, le comte d'Arundel reste en prières :

— Oh Dieu, je remets mon esprit entre vos mains... Seigneur, vous êtes mon espérance... Jésus, Marie... Jésus, Marie...

Ses serviteurs, au petit matin, entourent sa couche et pleurent à sanglots. Les minutes passent. Huit heures sonnent.

— Eh bien, j'aurai bientôt terminé mon voyage. J'atteins la fin de cette misérable vie mortelle. Ne pleurez point. Je n'en doute pas, par la grâce de Dieu, tout ira bien pour moi.

Le grand corps osseux du comte d'Arundel repose sur sa couche, ses bras squelettiques croisés sur sa poitrine.

Voici la mort qui vient : ses prémisses soulèvent des halètements la poitrine du moribond. Les yeux de Philip restent ouverts, regardant haut et loin. Que voient-ils au-delà des murailles grises qui, déjà, ne leur font plus obstacle ?

Sont-ils là, invisibles pour les serviteurs agenouillés, tous les Howard et tous les Arundel pour aider à mourir le plus grand de leurs ? Prennent-elles figure pour le mourant, les âmes libérées des martyrs : Édouard Champion, ardent et doux ; Robert Southwell, tendrement mystique ?

Sans doute, ils forment une haie d'honneur à l'âme purifiée qui va trouver sa voie, et, s'il lui faut encore une assistance, les plus saints d'entre eux la lui apportent dans une insensible étreinte. Mais c'est Dieu seul que fixent les yeux de Philip, comme les yeux du marin fixent l'étoile.

À midi, le comte d'Arundel tourne un peu la tête de côté et, sans un gémissement, sans un sursaut, rend doucement le dernier soupir.

LES PROLONGEMENTS D'UNE VIE

L'histoire est terminée du beau comte d'Arundel qui mourut comme un saint. Mais peut-on tourner la page sans s'attarder auprès de celle qui, ayant été quelque peu l'instigatrice de cette sainteté, a connu l'épreuve de survivre à celui qu'elle aimait ? Le mérite de Philip a été de bien mourir, dans une agonie de dix ans ; la vertu de Lady Ann a été de bien vivre.

Les funérailles portent souvent au paroxysme la douleur de la femme voilée qui les suit. Pour la comtesse d'Arundel, c'eût été plutôt un adoucissement à l'affreux chagrin d'avoir perdu Philip que d'accompagner son corps et de lui voir rendre les honneurs funèbres. Mais la dépouille du comte ne fut pas rendue à sa famille : elle resta dans la prison. Roulé dans un pauvre linceul, le corps fut placé au bout de deux jours dans le cercueil le plus modeste qui soit, recouvert d'un drap noir et porté sans aucune solennité à la chapelle de la Tour. Philip rejoignit son père dans la tombe qui, vingt-quatre ans plus tôt, s'était ouverte aux restes du duc de Norfolk, décapité comme traître. Ann ne put alors obtenir le corps de son mari qu'elle aurait voulu transporter au domaine d'Arundel où dormait déjà, dans la vieille collégiale, l'aïeul défunt.

Point de service religieux ni d'absoute pour le catholique mort à la Tour. Un ministre protestant lut des versets sur son cercueil, non sans avoir protesté contre les convictions du défunt :

— Nous ne sommes pas venu pour honorer la religion de cet homme ; nous professons publiquement et protestons ouvertement ici même qu'elle n'est pas la voie du salut. Non plus ne songeons-nous à honorer sa faute ; il a été jugé selon les lois, nous le laissons à Dieu : il est parti pour le lieu qui lui était réservé...

Le pasteur termina par une prière pour la Reine qui exprimait ses sentiments sur le comte défunt :

— Que le Dieu Tout-Puissant protège Sa Majesté contre les enfants du Mal ; qu'Il la garde de ses ennemis personnels et de ses faux amis !

Il reçut, pour avoir rempli son office, la somme de deux livres sterling, et chacun s'en fut, oubliant le brillant passé et le long martyre de Philip, comte d'Arundel.

Les amis de Lady Ann se demandèrent pendant quelque temps si la mort de Philip n'avait pas porté à sa femme le coup de grâce. Elle avait trop souffert, la frêle comtesse dont la vie d'épouse n'avait compté que quelques mois d'un bonheur tremblant. Toujours sujette à des malaises nerveux et toujours les ayant dominés pour accomplir son devoir et plus que son devoir, elle sembla fléchir pour ne plus se relever. Une prostration la rendait incapable de se tenir debout, ni même assise : elle prit le lit et sembla s'abandonner, pour la première fois de sa vie.

Mais deux aiguillons allaient l'éveiller de sa passagère torpeur : l'amour qu'elle portait à ses enfants et la rancune d'Elizabeth à son égard.

La Reine, du vivant de Philip, gardait peut-être au cœur un reste de tendresse pour le familial jadis si goûté. Par colère et pour faire un exemple, elle avait voulu sa condamnation. Si l'on en croit la parole de Lord Burleigh, elle n'envisageait pas l'exécution de la sentence : lorsque délibéraient les membres du jury, se demandant au palais de Westminster si prier pour l'Espagnol était cas de trahison, Cecil Burleigh avait rassuré leur conscience en jurant sur son âme que la Reine ne ferait

pas appliquer la peine de mort. De cela, ni Philip ni Ann n'avaient jamais rien su et pour eux l'exécution apparaissait comme inévitable.

Mais si Elizabeth avait vraiment gardé quelque indulgence pour le prisonnier qu'elle aurait aimé soumettre et ramener à la Cour, elle ne portait que rancune à la femme de son favori, à Lady Ann qui avait osé reprendre son mari à la Reine.

Dès la condamnation de Philip, non seulement les biens, terres et immeubles, mais le mobilier même et les objets appartenant à la comtesse avaient été confisqués par ordre de la Reine, dont les agents étaient venus fouiller les demeures aménagées avec tant de raffinement par les Howard et par les Arundel. Des meubles précieux, dont chaque sculpture recélait un souvenir, on n'avait laissé que les lits de la famille et des serviteurs peu nombreux gardés à son service : encore n'était-ce que pour un temps et comme une tolérance.

La comtesse avait voulu racheter son carrosse au prix estimé par les experts : mais il ne lui avait pas été permis de le faire. Aussi voyait-on la plus grande dame du royaume après la Reine circuler à pied pour ses affaires.

La coutume était, en cas de confiscation de biens, que le Gouvernement fit une pension à ceux dont les propriétés avaient été saisies. Pendant longtemps, la comtesse Ann ne reçut rien. Elle avait donc décidé de licencier la plupart de ses serviteurs, après le jugement de Westminster-Hall ; mais comment payer les gages qui leur étaient dus ? Ann avait vendu ses bijoux, tant pour faire face à ses engagements que pour assurer sa nourriture et celle des siens. La Reine finit par lui accorder une pension de huit livres par semaine, mais Ann n'y devait point compter pour des règlements hebdomadaires, car les rentrées étaient des plus irrégulières. La comtesse, pour se procurer le nécessaire, fut souvent acculée à d'incroyables expédients.

Toute maltraitée qu'elle fût, Ann n'avait pas cessé de porter assistance aux prêtres pourchassés et la petite maison d'Acton, qu'elle avait pu garder dans la banlieue de Londres, donnait asile au Père Gerard. Elle-même logeait où elle pouvait, dans des demeures peu importantes dont elle avait hérité. À ces tribulations allaient bientôt s'ajouter de grands chagrins.

La charmante Elizabeth d'Arundel, née d'une mère douloureuse dans l'exil de Wiston et élevée au milieu des épreuves, meurt à quinze ans, de consommation. Navrée de douleur, la pauvre mère trouve cependant ce mot de résignation suprême :

— ...Ma petite Bess s'en est allée au ciel. Si telle est la volonté du Dieu tout-puissant, j'acquiesce à ce que mon autre enfant parte après elle !

C'est que Lady Ann est en bien grand souci pour son fils. La Reine Elizabeth a prétendu lui donner un précepteur réformé et, si délicat que soit l'enfant, la comtesse a été sur le point d'envoyer Thomas faire son éducation à l'étranger, par crainte que l'on n'attende à sa foi. Précautions vaines. Ann aura un jour la grande douleur de voir ce fils tant chéri abjurer la religion catholique et faire profession dans la « foi » protestante en la chapelle royale de Saint-James. Les succès de la Cour ont-ils grisé à son tour le fils de Philip Howard ou les intrigues de certains catholiques lui ont-elles déplu ?

Sa mère en tout cas n'accepte pas ce revirement : elle reste tendrement attachée à son enfant, mais, avant de mourir, elle l'adjure de revenir à la religion pour laquelle son père a souffert et est mort :

— ...De tout mon cœur, je vous demande, pour Dieu et le salut de votre âme, de réfléchir sérieusement... » Qu'a-t-il gagné à oublier les exemples de son père ? « Si vous faites cet examen avec soin, je n'aurai pas à vous donner d'autres raisons, mais j'aurai confiance que Dieu vous aidera de sa sainte grâce à revenir à son port de salut, la sainte Église catholique, hors de laquelle vous ne trouverez que confusion... »

« Que confusion. » Comme elle voit clair, cette Ann vieillissante ! On dirait qu'elle distingue déjà la multiplication des sectes protestantes offrant leurs dédales à qui s'écarte de la grande unité.

« Que Dieu bénisse vous et les vôtres, et fasse de vous tous ses serviteurs fidèles, afin qu'en compagnie de mon cher Lord, votre père, je jouisse de vous tous dans un bonheur sans fin... »

Pensive, Lady Ann s'est arrêtée d'écrire. Écouterait-il sa prière, le brillant Thomas, rétabli dans la faveur du trône ? En beauté comme en esprit, l'homme a tenu ce que promettait l'enfant. Les yeux de la petite Nan' devenue trois fois grand'mère se plissent pour évoquer la frêle silhouette de Lord Maltravers. Thomas a toujours ses beaux cheveux bouclés et son regard brillant. Rubens qui, l'année précédente, a fait son portrait sous l'armure d'acier n'a pas flatté son modèle en dessinant les traits si nobles qu'encadre la barbe en collier. Un goût passionné de l'art a conduit le comte en Italie et en Grèce et il a soulevé en Angleterre la passion du marbre antique, en ornant lui-même ses galeries d'admirables statues rapportées de voyage.

Auprès de lui, la belle Aletheia, sa femme, élève des enfants, dont s'augmentera le nombre, dans les palais, plus somptueux que jamais, des Arundel. Thomas se contentera-t-il de ces joies humaines ou bien cherchera-t-il plus haut ?

Ann sourit, de toutes les fines rides dont l'âge a plissé son visage. Comme elle devinait jadis les qualités de Philip sous une coupable insouciance, elle a déjà distingué un changement dans l'expression de son fils. Sur les portraits qui le peignent aux différents âges, soit seul, soit auprès d'Aletheia, elle retrouve l'évolution qu'elle observa mois par mois, année par année : à chaque image, le regard change. Il fut malicieux et gai, puis d'une douceur souriante ; il se fait plus profond et d'une grande sérénité. Thomas commence à dominer les plaisirs du monde. Ce regard qui pense et promet, Lady Ann l'a déjà vu dans d'autres yeux.

La comtesse Ann, maintenant, peut se laisser mourir. Depuis cinq ans, Philip repose dans la chapelle des Fitzalan, au château d'Arundel. Le Roi Jacques I^{er}, chez qui ne se sont pas perpétuées les rancunes d'Elizabeth, a autorisé ce transfert et bientôt la veuve de Philip Howard ira rejoindre son mari, au lieu même où l'un et l'autre se convertirent. Depuis trente-cinq ans qu'elle lui survit, Ann n'a-t-elle pas acquis le droit de retrouver celui dont elle a toujours été séparée par quelque cruel obstacle ?

Elle a vécu de son mieux dans la ligne qu'ils ont tous deux choisie au prix de leur bonheur. Son existence a été toute de charité et de piété. Sa main gauche sait-elle ce que donna sa main droite ? Depuis que la fortune lui a été rendue, les aumônes ont coulé sans arrêt de ses doigts. Elle a soigné les malades, recueilli les orphelins, doté les filles pauvres, nourri en permanence vingt indigents dans sa maison. Son plaisir a été d'organiser des fêtes intimes pour l'enfance : à l'anniversaire de ses petits-enfants, elle envoie quérir des pauvres de leur âge à travers la ville et leur offre un joyeux repas. La dernière fois que sont venus ces bons enfants, Lady Ann était alitée : elle les a fait entrer dans sa chambre après dîner, pour distribuer à chacun, de ses mains, un gros morceau de gâteau.

Les ordres religieux la connaissent tous et elle a fondé pour les Jésuites le collège de Ghent, en reconnaissance des lumières que les pères ont apporté dans sa vie et dans celle de Philip.

Oui, vraiment, Lady Ann a accompli sa tâche et elle peut fermer ses yeux las. Son fils a amené de Londres pour la soigner un savant docteur qui lui parle de l'emploi médicamenteux de certaines huiles :

— Il est une huile, Monsieur, bien supérieure à toutes les autres et c'est elle que je désire beaucoup me voir appliquer.

Le docteur d'énumérer alors les produits huileux de meilleure sorte, mais Lady Ann ne cesse de secouer négativement sa tête au doux visage fripé. Le médecin s'obstine à trouver et finalement reste coi. Alors, elle sourit :

— Ce n'est aucune de ces huiles qu'il me faut, mais celle que consacrent les évêques catholiques pour le réconfort des malades, proches comme moi de la mort...

Ainsi réclama-t-elle l'Extrême-Onction, de la jolie manière un peu taquine qui ne la quitta jamais. Elle la reçut quarante et un ans à peu près jour pour jour après cette soirée d'avril où elle avait entendu chanter le rossignol dans les bosquets du Strand. Le 19 avril, elle s'endormit dans la paix et l'on n'aurait pu désirer pour elle « une mort plus douce, dans une telle quiétude du corps et de l'esprit. »

Le fin regard maintenant éteint avait vu loin et c'est pourquoi l'épouse de Philip Howard pouvait mourir dans une telle confiance.

Thomas Howard, comte d'Arundel, est revenu avant sa mort à la foi catholique. Une longue lignée de croyants est descendue des Norfolk et des Arundel et le vieux château sur la rivière Arun n'a pas changé de mains : les Norfolk de notre temps l'ont encore enrichi d'une chapelle où l'on vénère l'aïeul mort pour la foi. Autour de ces puissantes familles, qui jouent un grand rôle dans les destinées catholiques de l'Angleterre, le troupeau fidèle a résisté aux persécutions et aux séductions. Rome, de nos jours, cristallise sur son pôle et attire quoi qu'on en ait d'immenses courants religieux. Les flèches d'églises pointent de nouveau vers le ciel et c'est en vain qu'Henri VIII et Elizabeth ont détruit des couvents qui renaissent de nos jours. Les « dogmes » protestants fléchissent, et s'inclinent vers l'Église pour laquelle les papistes ont versé leur sang.

Qui dira la part d'une Lady Ann, inépuisamment charitable, et surtout d'un Philip Howard, fidèle jusqu'à mourir, dans le renouveau qui s'opère en terre anglaise ?

L'Église a reconnu dans le comte d'Arundel, comme dans Edmund Campion et Robert Southwell, un de ses témoins. Elle l'a compté sur la liste de ses martyrs dans le procès de 1874. Sa cause a été introduite par le décret qui le fit vénérable le 9 décembre 1886. De puis le 15 décembre 1929, Philip Howard est nommé Bienheureux.

Ainsi se réalise la prédiction de l'ombre que ne sut pas entendre Thomas III, duc de Norfolk, lorsque l'eau lustrale faisait de son fils un nouveau chrétien sur les fonts d'or de Whitehall :

— Philip Howard, petit baptisé, tu seras martyr... Philip Howard, martyr, mort pour la foi, tu seras saint.

Ci finit la biographie du bienheureux Philip Howard, Comte de Surrey et d'Arundel, Duc de Norfolk, Prince du Ciel.

SERVIR DIEU, C'EST RÉGNER.

TABLES DES MATIÈRES

I	PHILIP, FILLEUL DE ROI	3
II	L'ORPHELIN	6
III	ELIZABETH, REINE D'ANGLETERRE	10
IV	LE FAVORI DE LA REINE	15
V	ANN ET LES PAPISTES	19
VI	LES CURIOSITÉS DE PHILIP	23
VII	ENTRE LA RÉFORME ET L'ÉGLISE	27
VIII	LE SERMENT DANS LA GALERIE	32
IX	LES DEUX VISAGES D'ELIZABETH	35
X	LA FUITE VERS LES FLANDRES	39
XI	À LA TOUR DE LONDRES	42
XII	VIES PARALLÈLES	46
XIII	LE PÉRIL SUR LE ROYAUME	49
XIV	LE <i>Dies iræ</i> DU ROSSIGNOL	53
XV	LE GRAND HALL DE WESTMINSTER	56
XVI	LA DURE MONTÉE	60
XVII	PAR LA CORDE ET LE POISON	65
XVIII	L'ULTIMATUM D'ELIZABETH	69
XIX	LES PROLONGEMENTS D'UNE VIE	72